



ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. DE FLORIAN.

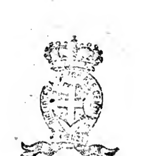
TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

Chez DUFART, Imprimeur-Libraire, rue et maison des Mathurins Saint-Jacques.

Et chez LEBOUR, Libraire, Palais du Tribunat, aux Galeries vitrées.





Il m'écoutoit avec bienveillance.

p. 2

C. P. Marillier inv. Dambrun Sculp.

ŒUVRES

DE

M. DE FLORIAN.

NOUVELLE EDITION,

ORNÉE de *figures* et augmentée de la Vie de l'Auteur, de GUILLAUME TELL, et autres ouvrages inédits.

TOME SEPTIÈME.

FABLES ET PIÈCES DIVERSES.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART, LIBRAIRE.

M. DCCCV.

DE LA FABLE.

Il y a quelque tems qu'un de mes amis, me voyant occupé de faire des fables, me proposa de me présenter à un de ses oncles, vieillard aimable et obligeant, qui toute sa vie avoit aimé de prédilection le genre de l'apologue, possédoit dans sa bibliothèque presque tous les fabulistes, et relisoit sans cesse La Fontaine.

J'acceptai avec joie l'offre de mon ami : nous allâmes ensemble chez son oncle.

Je vis un petit vieillard de quatre-vingts ans à-peu-près, mais qui se tenoit encore droit. Sa physionomie étoit douce et gaie, ses yeux vifs et spirituels; son visage, son sourire, sa manière d'être, annonçoient cette paix de l'ame, cette habitude d'être heureux par soi qui se communique aux autres. On étoit sûr, au premier abord, que l'on voyoit un honnête homme que la fortune avoit respecté. Cette idée faisoit

plaisir, et préparoit doucement le cœur à l'attrait qu'il éprouvoit bientôt pour cet honnête homme.

Il me reçut avec une bonté franche et polie, me fit asseoir près de lui, me pria de parler un peu haut, parce qu'il avoit, me dit-il, le bonheur de n'être que sourd; et, déjà prévenu par son neveu que je me donnois les airs d'être un fabuliste, il me demanda si j'aurois la complaisance de lui dire quelques-uns de mes apologues.

Je ne me fis pas presser; j'avois déjà de la confiance en lui. Je choisis promptement celles de mes fables que je regardois comme les meilleures; je m'efforçai de les réciter de mon mieux, de les parer de tout le prestige du débit, de les jouer en les disant; et je cherchai dans les yeux de mon juge à deviner s'il étoit satisfait.

Il m'écoutoit avec bienveillance, sourioit de tems en tems à certains traits, rapprochoit ses sourcils à quelques autres, que je notois en moi-même pour

les corriger. Après avoir entendu une douzaine d'apologues, il me donna ce tribut d'éloges que les auteurs regardent toujours comme le prix de leur travail, et qui n'est souvent que le salaire de leur lecture. Je le remerciai, comme il me louoit, avec une connoissance modérée; et, ce petit moment passé, nous commençâmes une conversation plus cordiale.

J'ai reconnu dans vos fables, me dit-il, plusieurs sujets pris dans des fables anciennes ou étrangères.

Oui, lui répondis-je; toutes ne sont pas de mon invention. J'ai lu beaucoup de fabulistes; et lorsque j'ai trouvé des sujets qui me convenoient, qui n'avoient pas été traités par La Fontaine, je ne me suis fait aucun scrupule de m'en emparer. J'en dois quelques-uns à Ésope, à Bidpaï, à Gay, aux fabulistes allemands, beaucoup plus à un Espagnol nommé Yriarté, poète dont je fais grand cas, et qui m'a fourni mes apologues les plus heureux. Je compte bien en prévenir le

public dans une préface, afin que l'on ne puisse pas me reprocher.....

Oh! c'est fort égal au public, interrompit-il en riant. Qu'importe à vos lecteurs que le sujet d'une de vos fables ait été d'abord inventé par un Grec, par un Espagnol, ou par vous? l'important, c'est qu'elle soit bien faite. La Bruyère a dit : *Le choix des pensées est invention.* D'ailleurs, vous avez pour vous l'exemple de La Fontaine. Il n'est guère de ses apologues que je n'aie retrouvés dans des auteurs plus anciens que lui : mais comment y sont-ils? Si quelque chose pouvoit ajouter à sa gloire, ce seroit cette comparaison. N'ayez donc aucune inquiétude sur ce point. En poésie, comme à la guerre, ce qu'on prend à ses frères est vol; mais ce qu'on enlève aux étrangers est conquête.

Parlons d'une chose plus importante : comment avez-vous considéré l'apologue?

A cette question, je demeurai surpris; je rougis un peu, je balbutiai; et voyant

bien, à l'air de bonté du vieillard, que le meilleur parti étoit d'avouer mon ignorance, je lui répondis, si bas qu'il me le fit répéter, que je n'avois pas encore assez réfléchi sur cette question, mais que je comptois m'en occuper quand je ferois mon discours préliminaire.

J'entends, me répondit-il : vous avez commencé par faire des fables; et, quand votre recueil sera fini, vous réfléchirez sur la fable. Cette manière de procéder est assez commune, même pour des objets plus importans. Au surplus, quand vous auriez pris la marche contraire, qui sûrement eût été plus raisonnable, je doute que vos fables y eussent gagné. Ce genre d'ouvrage est peut-être le seul où les poétiques sont à-peu-près inutiles, où l'étude n'ajoute presque rien au talent, où, pour me servir d'une comparaison qui vous appartient, on travaille, par une espèce d'instinct, aussi bien que l'hirondelle bâtit son nid, ou bien aussi mal que le moineau fait le sien.

Cependant je ne doute point que vous n'ayez lu, dans beaucoup de préfaces de fables, que *l'apologue est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action :* définition qui, par parenthèse, peut convenir au poëme épique, à la comédie, au roman, et ne pourroit s'appliquer à plusieurs fables, comme celles de *Philomèle et Progné*, de l'*Oiseau blessé d'une flèche*, du *Paon se plaignant à Junon*, du *Renard et du Buste*, etc. qui proprement n'ont point d'action, et dont tout le sens est renfermé dans le seul mot de la fin; ou comme celles de l'*Ivrogne et sa Femme*, du *Rieur et des Poissons*, de *Tircis et Amarante*, du *Testament expliqué par Ésope*, qui n'ont que le mérite assez grand d'être parfaitement contées, et qu'on seroit bien fâché de retrancher quoiqu'elles n'aient point de morale. Ainsi cette définition, reçue de tous les tems, ne me paroît pas toujours juste.

Vous avez lu sûrement encore, dans le très-ingénieux discours que feu M. de

La Motte a mis à la tête de ses fables, que, *pour faire un bon apologue, il faut d'abord se proposer une vérité morale, la cacher sous l'allégorie d'une image qui ne pèche ni contre la justesse, ni contre l'unité, ni contre la nature; amener ensuite des acteurs que l'on fera parler dans un style familier, mais élégant, simple, mais ingénieux, animé de ce qu'il y a de plus riant et de plus gracieux, en distinguant bien les nuances du riant et du gracieux, du naturel et du naïf.*

Tout cela est plein d'esprit, j'en conviens: mais, quand on saura toutes ces finesses, on sera tout au plus en état de prouver, comme l'a fait M. de La Motte, que la fable des *deux Pigeons* est une fable imparfaite, car elle pèche *contre l'unité;* que celle du *Lion amoureux* est encore moins bonne, car *l'image entière est vicieuse* (1). Mais, pour le malheur

(1) OEuvres de La Motte, *Discours sur la Fable*, tome IX, pag. 22 et suiv.

des définitions et des règles, tout le monde n'en sait pas moins par cœur l'admirable fable des *deux Pigeons*, tout le monde n'en répète pas moins souvent ces vers du *Lion amoureux*,

> Amour, amour, quand tu nous tiens,
> On peut bien dire, adieu prudence;

et personne ne se soucie de savoir qu'on peut démontrer rigoureusement que ces deux fables sont contre les règles.

Vous exigerez peut-être de moi, en me voyant critiquer avec tant de sévérité les définitions, les préceptes donnés sur la fable, que j'en indique de meilleurs; mais je m'en garderai bien, car je suis convaincu que ce genre ne peut être défini et ne peut avoir de préceptes. Boileau n'en a rien dit dans son *Art poétique*, et c'est peut-être parce qu'il avoit senti qu'il ne pouvoit le soumettre à ses lois. Ce Boileau, qui assurément étoit poète, avoit fait la fable de *la Mort et du Malheureux* en concurrence avec La Fon-

taine. J. B. Rousseau, qui étoit poète aussi, traita le même sujet. Lisez dans M. d'Alembert (1) ces deux apologues comparés avec celui de La Fontaine ; vous trouverez la même morale, la même image, la même marche, presque les mêmes expressions ; cependant les deux fables de Boileau et de Rousseau sont au moins très-médiocres, et celle de La Fontaine est un chef-d'œuvre.

La raison de cette différence nous est parfaitement développée dans un excellent morceau sur la fable, de M. Marmontel (2). Il n'y donne pas les moyens d'écrire de bonnes fables, car ils ne peuvent pas se donner ; il n'expose point les principes, les règles qu'il faut observer ; car je répète que, dans ce genre, il n'y en a point ; mais il est le premier, ce me semble, qui nous ait expliqué pourquoi

(1) Histoire des membres de l'académie française, tome III.

(2) Élémens de littérature, tome III.

l'on trouve un si grand charme à lire La Fontaine, d'où vient l'illusion que nous cause cet inimitable écrivain. « Non-seu-
» lement, dit M. Marmontel, La Fon-
» taine a oui dire ce qu'il raconte, mais
» il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est
» pas un poète qui imagine, ce n'est pas
» un conteur qui plaisante; c'est un té-
» moin présent à l'action, et qui veut vous
» y rendre présent vous-même. Son éru-
» dition, son éloquence, sa philosophie,
» sa politique, tout ce qu'il a d'imagina-
» tion, de mémoire, de sentiment, il met
» tout en œuvre, de la meilleure foi du
» monde, pour vous persuader; et c'est
» cet air de bonne foi, c'est le sérieux
» avec lequel il mêle les plus grandes
» choses avec les plus petites, c'est l'im-
» portance qu'il attache à des jeux d'en-
» fans, c'est l'intérêt qu'il prend pour un
» lapin et une belette, qui font qu'on est
» tenté de s'écrier à chaque instant : Le
» bon homme ! etc. »

M. Marmontel a raison : quand ce mot

est dit, on pardonne tout à l'auteur; on ne s'offense plus des leçons qu'il nous fait, des vérités qu'il nous apprend; on lui permet de prétendre à nous enseigner la sagesse, prétention que l'on a tant de peine à passer à son égal. Mais un *bon homme* n'est plus notre égal : sa simplicité crédule, qui nous amuse, qui nous fait rire, le délivre à nos yeux de sa supériorité; on respire alors, on peut hardiment sentir le plaisir qu'il nous donne; on peut l'admirer et l'aimer sans se compromettre.

Voilà le grand secret de La Fontaine, secret qui n'étoit son secret que parce qu'il l'ignoroit lui-même.

Vous me prouvez, lui répondis-je assez tristement, qu'à moins d'être un La Fontaine, il ne faut pas faire de fables; et vous sentez que la seule réponse à cette affligeante vérité, c'est de jeter au feu mes apologues. Vous m'en donnez une forte tentation; et comme, dans les sacrifices un peu pénibles, il faut toujours profiter

du moment où l'on se trouve en force, je vais, en rentrant chez moi.....

Faire une sottise, interrompit-il; sottise dont vous ne seriez point tenté, si vous aviez moins d'orgueil d'une part, et de l'autre, plus de véritable admiration pour La Fontaine.

Comment! repris-je d'un ton presque fâché, quelle plus grande preuve de modestie puis-je donner, que de brûler un ouvrage qui m'a coûté des années de travail? et quel plus grand hommage peut recevoir de moi l'admirable modèle dont je ne puis jamais approcher?

Monsieur le fabuliste, me dit le vieillard en souriant, notre conversation pourra vous fournir deux bonnes fables, l'une sur l'amour-propre, l'autre sur la colère. En attendant, permettez-moi de vous faire une question que je veux aussi habiller en apologue.

Si la plus belle des femmes, Hélène par exemple, régnoit encore à Lacédémone, et que tous les Grecs, tous les étrangers,

étrangers, fussent ravis d'admiration en la voyant paroître dans les jeux publics, ornée d'abord de ses attraits enchanteurs, de sa grace, de sa beauté divine, et puis encore de l'éclat que donne la royauté, que penseriez-vous d'une petite paysanne ilote, que je veux bien supposer jeune, fraîche, avec des yeux noirs, et qui, voyant paroître la reine, se croiroit obligée d'aller se cacher? Vous lui diriez : Ma chère enfant, pourquoi vous priver des jeux? Personne, je vous assure, ne songe à vous comparer avec la reine de Sparte. Il n'y a qu'une Hélène au monde; comment vous vient-il dans la tête que l'on puisse songer à deux? Tenez-vous à votre place. La plupart des Grecs ne vous regarderont pas; car la reine est là-haut, et vous êtes ici. Ceux qui vous regarderont, vous ne les ferez pas fuir. Il y en a même qui peut-être vous trouveront à leur gré; vous en ferez vos amis, et vous admirerez avec eux la beauté de cette reine du monde.

Quand vous lui auriez dit cela, si la

petite fille vouloit encore s'aller cacher, ne lui conseilleriez-vous point d'avoir moins d'orgueil d'une part, et de l'autre, plus d'admiration pour Hélène?

Vous m'entendez; et je ne crois pas nécessaire, ainsi que l'exige M. de La Motte, de placer la moralité à la fin de mon apologue.

Ne brûlez donc point vos fables; et soyez sûr que La Fontaine est si divin, que beaucoup de places infiniment au-dessous de la sienne sont encore très-belles. Si vous pouvez en avoir une, je vous en ferai mon compliment. Pour cela, vous n'avez besoin que de deux choses que je vais tâcher de vous expliquer.

Quoique je vous aie dit que je ne connois point de définition juste et précise de l'apologue, j'adopterois pour la plupart celle que La Fontaine lui-même a choisie, lorsqu'en parlant du recueil de ses fables, il l'appelle

Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

En effet, un apologue est une espèce de petit drame : il a son exposition, son nœud, son dénouement. Que les acteurs en soient des animaux, des dieux, des arbres, des hommes, il faut toujours qu'ils commencent par me dire ce dont il s'agit, qu'ils m'intéressent à une situation, à un événement quelconque, et qu'ils finissent par me laisser satisfait, soit de cet événement, soit quelquefois d'un simple mot, qui est le résultat moral de tout ce qu'on a dit ou fait. Il me seroit aisé, si je ne craignois d'être trop bavard, de prendre au hasard une fable de La Fontaine, et de vous y faire voir l'avant-scène, l'exposition, faite souvent par un monologue, comme dans la fable du *Berger et son Troupeau;* l'intérêt commençant avec la situation, comme dans *la Colombe et la Fourmi;* le danger croissant d'acte en acte, car il y en a de plusieurs actes, comme *l'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ;* et le dénouement enfin, mis quelquefois en spectacle, comme

dans *le Loup devenu berger,* plus communément en simple récit.

Cela posé, comme le fabuliste ne peut être aidé par de véritables acteurs, par le prestige du théâtre, et qu'il doit cependant me donner la comédie, il s'ensuit que son premier besoin, son talent le plus nécessaire, doit être celui de peindre : car il faut qu'il montre aux regards ce théâtre, ces acteurs qui lui manquent; il faut qu'il fasse lui-même ses décorations, ses habits; que non-seulement il écrive ses rôles, mais qu'il les joue en les écrivant, et qu'il exprime à la fois les gestes, les attitudes, les mines, les jeux de visage, qui ajoutent tant à l'effet des scènes.

Mais ce talent de peindre ne suffiroit pas pour le genre de la fable, s'il ne se trouvoit réuni avec celui de conter gaiement : art difficile et peu commun; car la gaieté que j'entends est à la fois celle de l'esprit et celle du caractère. C'est ce don, le plus desirable sans doute puisqu'il

vient presque toujours de l'innocence, qui nous fait aimer des autres parce que nous pouvons nous aimer nous-mêmes, change en plaisirs toutes nos actions et souvent tous nos devoirs; nous délivre, sans nous donner la peine de l'attention, d'une foule de défauts pénibles, pour nous orner de mille qualités qui ne coûtent jamais d'efforts. Enfin cette gaieté, selon moi, est la véritable philosophie, qui se contente de peu, sans savoir que c'est un mérite, supporte avec résignation les maux inévitables de la vie, sans avoir besoin de se dire que l'impatience n'y changeroit rien, et sait encore faire le bonheur de ceux qui nous environnent, du seul supplément de notre propre bonheur.

Voilà la gaieté que je veux dans l'écrivain qui raconte : elle entraîne avec elle le naturel, la grace, la naïveté. Le talent de peindre, comme vous savez, comprend le mérite du style et le grand art de faire des vers qui soient toujours de la poésie.

Ainsi je conclus que tout fabuliste qui réunira ces deux qualités pourra se flatter, non pas d'être l'égal de La Fontaine, mais d'être souffert après lui.

Parlez-vous sérieusement, lui dis-je, et prétendez-vous m'encourager? Si tout ce que vous venez de détailler n'est que le moins qu'on puisse exiger d'un fabuliste, que voulez-vous que je devienne? Ou laissez-moi brûler mes fables, ou ne me démontrez pas qu'elles ne réussiront point. Je pourrois vous répondre pourtant que l'élégant Phèdre n'est rien moins que gai, que le laconique Ésope ne l'est pas beaucoup davantage, que l'anglais Gay n'est presque jamais qu'un philosophe de mauvaise humeur, et que cependant.....

Ces messieurs-là, reprit le vieillard, n'ont rien de commun avec vous. Indépendamment de la différence de leur nation, de leur siècle, de leur langue, songez que Phèdre fut le premier chez les Romains qui écrivit des fables en vers;

que Gay fut de même le premier chez les Anglais. Je ne prétends pas assurément leur disputer leur mérite : mais croyez que ce mot de *premier* ne laisse pas de faire à la réputation des hommes. Quant à votre Ésope, je ne dirai pas qu'il fut aussi le premier chez les Grecs ; car je suis persuadé qu'il n'a jamais existé.

Quoi ! répliquai-je, cet Ésope dont nous avons les ouvrages, dont j'ai lu la vie dans Méziriac, dans La Fontaine, dans tant d'autres, ce Phrygien si fameux par sa laideur, par son esprit, par sa sagesse, n'auroit été qu'un personnage imaginaire ? Quelles preuves en avez-vous ? Et qui donc, à votre avis, est l'inventeur de l'apologue ?

Vous pressez un peu les questions, reprit-il avec douceur, et vous allez m'engager dans une discussion scientifique à laquelle je ne suis guère propre ; car on ne peut être moins savant que moi. Pour ce qui regarde Ésope, je vous renvoie à

une dissertation fort bien faite de feu M. Boulanger *sur les incertitudes qui concernent les premiers écrivains de l'antiquité*. Vous y verrez que cet Ésope si renommé par ses apologues, et que les historiens ont placé dans le sixième siècle avant notre ère, se trouve à la fois le contemporain de Crésus, roi de Lydie, d'un Necténabo, roi d'Égypte, qui vivoit cent quatre-vingts ans après Crésus, et de la courtisane Rhodope, qui passe pour avoir élevé une de ces fameuses pyramides bâties au moins dix-huit cents ans avant Crésus. Voilà déjà d'assez grands anachronismes pour rejeter comme fabuleuses toutes les vies d'Ésope.

Quant à ses ouvrages, les Orientaux les réclament et les attribuent à Lochman, fabuliste célèbre en Asie depuis des milliers d'années, surnommé *le Sage* par tout l'Orient, et qui passe pour avoir été, comme Ésope, esclave, laid et contrefait.

M. Boulanger, par des raisons très-

plausibles, démontre à-peu-près qu'Ésope et Lochman ne sont qu'un. Il est vrai qu'il donne ensuite des raisons presque aussi bonnes, tirées de l'étymologie, de la ressemblance des noms phéniciens, hébreux, arabes, pour prouver que ce Lochman *le Sage* pourroit fort bien être le roi Salomon. Il va plus loin; et, comparant toujours les identités, les rapports des noms, les similitudes des anecdotes, il en conclut que ce Salomon, si révéré dans l'Orient pour sa sagesse, son esprit, sa puissance, ses ouvrages, étoit Joseph, fils de Jacob, premier ministre d'Égypte. De là revenant à Ésope, il fait un rapprochement fort ingénieux d'Ésope et de Joseph, tous deux réduits à l'esclavage, et faisant prospérer la maison de leur maître; tous deux enviés, persécutés, et pardonnant à leurs ennemis; tous deux voyant en songe leur grandeur future, et sortant d'esclavage à l'occasion de ce songe; tous deux excellant dans l'art d'interpréter les choses cachées; enfin tous deux favoris et

ministres, l'un du Pharaon d'Égypte, l'autre du roi de Babylone.

Mais, sans adopter toutes les opinions de M. Boulanger, je me borne à regarder comme à-peu-près sûr que ce prétendu Ésope n'est qu'un nom supposé sous lequel on répandit dans la Grèce des apologues connus long-tems auparavant dans l'Orient. Tout nous vient de l'Orient; et c'est la fable, sans aucun doute, qui a le plus conservé du caractère et de la tournure de l'esprit asiatique. Ce goût de paraboles, d'énigmes, cette habitude de parler toujours par images, d'envelopper les préceptes d'un voile qui semble les conserver, durent encore en Asie; leurs poëtes, leurs philosophes n'ont jamais écrit autrement.

Oui, lui dis-je, je suis de votre avis sur ce point. Mais quel est le pays de l'Asie que vous regardez comme le berceau de la fable?

Là-dessus, me répondit-il, je me suis fait un petit système, qui pourroit bien

n'être pas plus vrai que tant d'autres : mais comme c'est peu important, je ne m'en suis pas refusé le plaisir. Voici mes idées sur l'origine de la fable. Je ne les dis guère qu'à mes amis, parce qu'il n'y a pas grand inconvénient à se tromper avec eux.

Nulle part on n'a dû s'occuper davantage des animaux que chez le peuple où la métempsycose étoit un dogme reçu. Dès qu'on a pu croire que notre ame passoit après notre mort dans le corps de quelque animal, on n'a rien eu de mieux à faire, rien de plus raisonnable, rien de plus conséquent, que d'étudier avec soin les mœurs, les habitudes, la façon de vivre de ces animaux si intéressans, puisqu'ils étoient à la fois pour l'homme l'avenir et le passé, puisqu'on voyoit toujours en eux ses pères, ses enfans et soi-même.

De l'étude des animaux, de la certitude qu'ils ont notre ame, on a dû passer aisément à la croyance qu'ils ont un lan-

gage. Certaines espèces d'oiseaux l'indiquent même sans cela. Les étourneaux, les perdrix, les pigeons, les hirondelles, les corbeaux, les grues, les poules, une foule d'autres, ne vivent jamais que par grandes troupes. D'où viendroit ce besoin de société, s'ils n'avoient pas le don de s'entendre? Cette seule question dispense d'autres raisonnemens qu'on pourroit alléguer.

Voilà donc le dogme de la métempsycose, qui, en conduisant naturellement les hommes à l'attention, à l'intérêt pour les animaux, a dû les mener promptement à la croyance qu'ils ont un langage. De là je ne vois plus qu'un pas à l'invention de la fable, c'est-à-dire à l'idée de faire parler ces animaux pour les rendre les précepteurs des humains.

Montagne a dit que *notre sapience apprend des bêtes les plus utiles enseignemens aux plus grandes et plus nécessaires parties de la vie*. En effet, sans parler des chiens, des chevaux, de plu-

sieurs autres animaux, dont l'attachement, la bonté, la résignation, devroient sans cesse faire honte aux hommes, je ne veux prendre pour exemple que les mœurs du chevreuil, de cet animal si joli, si doux, qui ne vit point en société, mais en famille; épouse toujours, à la manière des Guèbres, la sœur avec laquelle il vint au monde, avec laquelle il fut élevé; qui demeure avec sa compagne, près de son père et de sa mère, jusqu'à ce que, père à son tour, il aille se consacrer à l'éducation de ses enfans, leur donner les leçons d'innocence, de bonheur, qu'il a reçues et pratiquées; qui passe enfin sa vie entière dans les douceurs de l'amitié, dans les jouissances de la nature, et dans cette heureuse ignorance, cette imprévoyance des maux, *cette incuriosité qui*, comme dit le bon Montagne, *est un chevet si doux, si sain à reposer une tête bien faite.*

Pensez-vous que le premier philosophe qui a pris la peine de rapprocher de ces

mœurs si pures, si douces, nos intrigues, nos haines, nos crimes; de comparer avec mon chevreuil, allant paisiblement au gagnage, l'homme, caché derrière un buisson, armé de l'arc qu'il a inventé pour tuer de plus loin ses frères, et employant ses soins, son adresse, à contrefaire le cri de la mère du chevreuil, afin que son enfant trompé, venant à ce cri qui l'appelle (1), reçoive une mort plus sûre des mains du perfide assassin; pensez-vous, dis-je, que ce philosophe n'ait pas aussi-tôt imaginé de faire causer ensemble les chevreuils pour reprocher à l'homme sa barbarie, pour lui dire les vérités dures que mon philosophe n'auroit pu hasarder sans s'exposer aux effets cruels de l'amour-propre irrité? Voilà la fable inventée; et, si vous avez pu me suivre dans mon diffus verbiage, vous devez conclure avec moi que l'apologue a dû

(1) C'est ainsi qu'on tue les chevreuils.

naître dans l'Inde, et que le premier fabuliste fut sûrement un brachmane.

Ici le peu que nous savons de ce beau pays, s'accorde avec mon opinion. Les apologues de Bidpaï sont le plus ancien monument que l'on connoisse dans ce genre; et Bidpaï étoit un brachmane. Mais comme il vivoit sous un roi puissant, dont il fut le premier ministre, ce qui suppose un peuple civilisé dès longtems, il est assez vraisemblable que ses fables ne furent pas les premières. Peut-être même n'est-ce qu'un recueil des apologues qu'il avoit appris à l'école des gymnosophistes, dont l'antiquité se perd dans la nuit des tems. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces apologues indiens, parmi lesquels on trouve *les deux Pigeons*, ont été traduits dans toutes les langues de l'Orient, tantôt sous le nom de Bidpaï ou Pilpaï, tantôt sous celui de Lochman. Ils passèrent ensuite en Grèce sous le titre de fables d'Ésope. Phèdre les fit connoître aux Romains.

Après Phèdre, plusieurs Latins, Aphtonius, Avien, Gabrias, composèrent aussi des fables. D'autres fabulistes plus modernes, tels que Faërne, Abstémius, Camérarius, en donnèrent des recueils, toujours en latin, jusqu'à la fin du seizième siècle, qu'un nommé Hégémon, de Châlons-sur-Saône, s'avisa le premier de faire des fables en vers français. Cent ans après, La Fontaine parut; et La Fontaine fit oublier toutes les fables passées, et, je tremble de vous le dire, vraisemblablement aussi toutes les fables futures. Cependant M. de La Motte et quelques autres fabulistes très-estimables de notre tems ont eu, depuis La Fontaine, des succès mérités. Je ne les juge pas devant vous, parce que ce sont vos rivaux; je me borne à vous souhaiter de les valoir.

Voilà l'histoire de la fable, telle que je la conçois et la sais. Je vous l'ai faite pour mon plaisir peut-être plus que pour le vôtre. Pardonnez cette digression

sion à mon âge et à mon goût pour l'apologue.

A ces mots, le vieillard se tut. Je crois qu'il en étoit tems, car il commençoit à se fatiguer. Je le remerciai des instructions qu'il m'avoit données, et lui demandai la permission de lui porter le recueil de mes fables, pour qu'il voulût bien retrancher d'une main plus ferme que la mienne celles qu'il trouveroit trop mauvaises, et m'indiquer les fautes susceptibles d'être corrigées dans celles qu'il laisseroit. Il me le promit, me donna rendez-vous à huit jours de là. On juge que je fus exact à ce rendez-vous : mais quelle fut ma douleur, lorsqu'arrivant avec mon manuscrit, j'appris à la porte du vieillard qu'il étoit mort de la veille! Je le regrettai comme un bienfaiteur; car il l'auroit été, et c'est la même chose. Je ne me sentis pas le courage de corriger sans lui mes apologues, encore moins celui d'en retrancher; et, privé de conseil, de guide, précisément à l'ins-

tant où l'on m'avoit fait sentir combien j'en avois besoin, pour me délivrer du soin fatigant de songer sans cesse à mes fables, je pris le parti de les imprimer. C'est à présent au public à faire l'office du vieillard; peut-être trouverai-je en lui moins de politesse, mais il trouvera dans moi la même docilité.



Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.

C. P. Marillier inv. Duclos Sculp.

FABLES
DE
M. DE FLORIAN.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

La Vérité, toute nue,
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le tems étoient un peu détruits;
Jeune et vieux fuyoient à sa vue.
La pauvre Vérité restoit là morfondue,
Sans trouver un asyle où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable, richement vêtue,
Portant plumes et diamans,
La plupart faux, mais très-brillans.
Eh! vous voilà? Bonjour, dit-elle :

Que faites-vous ici seule sur un chemin ?
La Vérité répond : Vous le voyez, je gèle ;
Aux passans je demande en vain
De me donner une retraite ;
Je leur fais peur à tous : hélas ! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable ; et, sans vanité,
Par-tout je suis fort bien reçue :
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue ?
Cela n'est pas adroit : tenez, arrangeons-nous ;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée ;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée :
Servant, par ce moyen, chacun selon son goût,
Grace à votre raison, et grace à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que par-tout
Nous passerons de compagnie.

FABLE II.

LA CARPE ET LES CARPILLONS.

Prenez garde, mes fils; côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier, plus dangereux encor.
C'est ainsi que parloit une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutoient à peine.
C'étoit au mois d'avril; les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphirs, descendoient des montagnes;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
Ha ha! crioient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse?
Crains-tu pour nous les hameçons?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse;
Regarde: on ne voit plus que les eaux et le ciel;
Les arbres sont cachés sous l'onde;
Nous sommes les maîtres du monde;
C'est le déluge universel.
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant.
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
Bah! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.

Adieu; nous allons voir notre nouveau domaine.
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris,
Et frits.

Pourquoi quittoient-ils la rivière ?
Pourquoi? Je le sais trop, hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est que... c'est que... je ne finirois pas.

FABLE III.

LE ROI ET LES DEUX BERGERS.

Certain monarque un jour déploroit sa misère,
Et se lamentoit d'être roi :
Quel pénible métier! disoit-il : sur la terre
Est-il un seul mortel contredit comme moi ?
Je voudrois vivre en paix, on me force à la guerre;
Je chéris mes sujets, et je mets des impôts;
J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse;
Mon peuple est accablé de maux;
Je suis consumé de tristesse :
Par-tout je cherche des avis,

Je prends tous les moyens, inutile est ma peine ;
Plus j'en fais, moins je réussis.
Notre monarque alors aperçoit dans la plaine
Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,
Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,
Dispersés, bêlans, éperdus,
Et des béliers sans force errans dans les bruyères.
Leur conducteur Guillot alloit, venoit, couroit,
Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,
Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,
Puis à sa brebis la plus chère ;
Et, tandis qu'il est d'un côté,
Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vîte.
Le berger court ; l'agneau qu'il quitte
Par une louve est emporté.
Guillot tout haletant s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir,
Et, de son poing frappant sa tête,
Il demande au ciel de mourir.
Voilà bien ma fidelle image !
S'écria le monarque ; et les pauvres bergers,
Comme nous autres rois, entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage ;
Cela console un peu. Comme il disoit ces mots,
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison les gêne,
Des béliers grands et fiers, tous en ordre paissans,
Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine

Fait accourir de loin les agneaux bondissans.
Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisoit des vers pour son Iris,
Les chantoit doucement aux échos attendris,
Et puis répétoit l'air sur son hautbois champêtre.
Le roi tout étonné disoit : Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit : les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère ;
On les écarte mal avec un chalumeau.
Ah! comme je rirois!... Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir :
Mais à peine il paroît, que, prompt à le saisir,
Un chien s'élance et le terrasse.
Au bruit qu'ils font en combattant,
Deux moutons effrayés s'écartent dans la plaine ;
Un autre chien part, les ramène ;
Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyoit tout, couché dessus l'herbette,
Et ne quittoit pas sa musette.
Alors le roi presque en courroux
Lui dit : Comment fais-tu? Les bois sont pleins de loups,
Tes moutons gras et beaux sont au nombre de mille ;
Et, sans en être moins tranquille,
Dans cet heureux état, toi seul tu les maintiens!
Sire, dit le berger, la chose est fort facile ;
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens.

FABLE IV.

LES DEUX VOYAGEURS.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Alloient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussi-tôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : Pour nous, la bonne aubaine!
Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit; *pour moi* c'est différent.
Lubin ne souffle plus; mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit: Nous sommes perdus! Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot, mais *toi*, c'est autre chose.
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis;
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris,
Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi, quand sa fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

FABLE V.

LES SERINS ET LE CHARDONNERET.

Un amateur d'oiseaux avoit, en grand secret,
Parmi les œufs d'une serine,
Glissé l'œuf d'un chardonneret.
La mère des serins, bien plus tendre que fine,
Ne s'en aperçut point, et couva comme sien
Cet œuf qui dans peu vint à bien.
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins
Que s'il étoit de la famille.
Couché dans le duvet, il dort le long du jour
A côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la béquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.
Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau,
D'un brillant plumage s'habille;
Le chardonneret seul ne devient point jonquille,
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tout de même :
Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait !
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret
Vient lui dire : Il est tems enfin de vous connoître ;

Ceux pour qui vous avez de si doux sentimens
Ne sont point du tout vos parens.
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître.
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,
Le bec... Oui, dit l'oiseau, j'ai ce qu'il vous plaira,
Mais je n'ai point une ame ingrate,
Et mon cœur toujours chérira
Ceux qui soignèrent mon enfance.
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis fâché; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien,
Leurs soins me prouvent le contraire.
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent.
Pour un oiseau reconnoissant
Un bienfaiteur est plus qu'un père.

FABLE VI.

LE CHAT ET LE MIROIR.

Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie,
Ce trait du plus sage des chats.

Sur une table de toilette

Ce chat aperçut un miroir;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Deux pattes par ici, deux par là; de la sorte,
Par-tout il pourra le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête :
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.
Alors, sans davantage attendre,
Sans chercher plus long-tems ce qu'il ne peut comprendre,
Il laisse le miroir et retourne aux souris :
Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire.

FABLE VII.

LE BOEUF, LE CHEVAL ET L'ANE.

Un bœuf, un baudet, un cheval,
Se disputoient la préséance.
Un baudet! direz-vous; tant d'orgueil lui sied mal.
A qui l'orgueil sied-il? et qui de nous ne pense
Valoir ceux que le rang, les talens, la naissance,
Élèvent au-dessus de nous?
Le bœuf, d'un ton modeste et doux,
Alléguoit ses nombreux services,
Sa force, sa docilité;
Le coursier sa valeur, ses nobles exercices;
Et l'âne son utilité.
Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres:
En voici venir trois, exposons-leur nos titres.
Si deux sont d'un avis, le procès est jugé.
Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé
D'être le rapporteur; il explique l'affaire,
Et demande le jugement.
Un des juges choisis, maquignon bas-normand,
Crie aussi-tôt: La chose est claire,
Le cheval a gagné. Non pas, mon cher confrère,
Dit le second jugeur, c'étoit un gros meûnier;
L'âne doit marcher le premier.
Tout autre avis seroit d'une injustice extrême.
Oh que nenni, dit le troisième,

Fermier de sa paroisse et riche laboureur;
Au bœuf appartient cet honneur.
Quoi! reprend le coursier écumant de colère,
Votre avis n'est dicté que par votre intérêt!
Eh mais! dit le Normand, par qui donc, s'il vous plaît?
N'est-ce pas le code ordinaire?

FABLE VIII.

LE CALIFE.

Autrefois dans Bagdad, le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique,
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formoient le portique;
L'or, le jaspe, l'azur, décoroient le parvis;
Dans les appartemens embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre, on voyoit réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamans, les parfums, la verdure,
Les myrthes odorans, les chefs-d'œuvres de l'art,
Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté des lits de brocard.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délâbrée,
D'un pauvre tisserand étoit l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soncis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,

Couloit des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquoit le devant du palais.
Le visir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier,
On lui porte de l'or. Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier;
Et quant à ma maison, je ne puis m'en défaire :
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père;
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
Il peut détruire ma chaumière;
Mais, s'il le fait, il me verra
Venir, chaque matin, sur la dernière pierre
M'asseoir et pleurer ma misère :
Je connois Almamon, son cœur en gémira.
Cet insolent discours excita la colère
Du visir, qui vouloit punir ce téméraire,
Et sur le champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : Non;
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée;
Ma gloire tient à sa durée :
Je veux que nos neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste;
En voyant le palais, ils diront : Il fut grand;
En voyant la chaumière, ils diront : Il fut juste.

FABLE IX.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Un chien vendu par son maître
Brisa sa chaîne, et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez de ce qu'il devint,
Lorsque, pour prix de son zèle,
Il fut de cette maison
Reconduit par le bâton
Vers sa demeure nouvelle!
Un vieux chat, son compagnon,
Voyant sa surprise extrême,
En passant lui dit ce mot:
Tu croyois donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime!

FABLE X.

LES DEUX JARDINIERS.

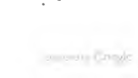
Deux frères jardiniers avoient pour héritage
Un jardin dont chacun cultivoit la moitié;
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisoient leur ménage.

L'un



Tu croyois donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime !

C. P. Marillier inv. P. Baquoy Sculp.


Digitized by Google

L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
Se croyoit un très-grand docteur;
Et monsieur Jean passoit sa vie
A lire l'almanach, à regarder le tems,
Et la girouette et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vîte;
Pourquoi la graine du tilleul,
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
Que la fève qui meurt à deux pieds du terrain;
Enfin, par quel secret mystère,
Cette fève qu'on sème au hasard sur la terre,
Sait se retourner dans son sein,
Place en bas sa racine et pousse en haut sa tige.
Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige
De ne point pénétrer ces importans secrets,
Il n'arrose point son marais;
Ses épinards et sa laitue
Sèchent sur pied; le vent du nord lui tue
Ses figuiers qu'il ne couvre pas.
Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse;
Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,
N'a que son frère pour ressource.
Celui-ci, dès le grand matin,
Travailloit en chantant quelque joyeux refrain,
Bêchoit, arrosoit tout du pêcher à l'oseille.
Sur ce qu'il ignoroit sans vouloir discourir,
Il semoit bonnement pour pouvoir recueillir.
Aussi dans son terrain tout venoit à merveille;

Il avoit des écus, des fruits et du plaisir.
Ce fut lui qui nourrit son frère;
Et quand monsieur Jean tout surpris
S'en vint lui demander comment il savoit faire:
Mon ami, lui dit-il, voici tout le mystère:
Je travaille, et tu réfléchis;
Lequel rapporte davantage?
Tu te tourmentes, je jouis;
Qui de nous deux est le plus sage?

FABLE XI.

LE VACHER ET LE GARDE-CHASSE.

Colin gardoit un jour les vaches de son père;
Colin n'avoit pas de bergère,
Et s'ennuyoit tout seul. Le garde sort du bois:
Depuis l'aube, dit il, je cours dans cette plaine
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,
Et qui m'a mis tout hors d'haleine.
Il vient de passer par là-bas,
Lui répondit Colin; mais si vous êtes las,
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,
Et j'irai faire votre chasse;
Je réponds du chevreuil. —Ma foi, je le veux bien.
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,
Va le tuer. Colin s'apprête,
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoiqu'à regret,

Court avec lui vers la forêt.
Le chien bat les buissons ; il va, vient, sent, arrête,
Et voilà le chevreuil..... Colin impatient
Tire aussi-tôt, manque la bête,
Et blesse le pauvre Sultan.
A la suite du chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant ;
De vaches, point ; elles étoient volées.
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,
Parcourt en gémissant les monts et les vallées ;
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,
Colin retourne chez son père,
Et lui conte en tremblant l'affaire.
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,
Corrige son cher fils de ses folles idées,
Puis lui dit : Chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées.

FABLE XII.

LA COQUETTE ET L'ABEILLE.

Chloé, jeune, jolie, et sur-tout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettoit au travail, j'entends à sa toilette ;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disoit à son cher confident

Les peines, les plaisirs, les projets de son ame.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
Au secours! au secours! crie aussi-tôt la dame :
Venez, Lise, Marton, accourez promptement;
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille et se dispose
A l'écraser. Hélas! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur;
La bouche de Chloé me sembloit une rose,
Et j'ai cru..... Ce seul mot à Chloé rend ses sens.
Faisons grace, dit-elle, à son aveu sincère;
D'ailleurs, sa piqûre est légère :
Depuis qu'elle te parle, à peine je la sens.

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!

FABLE XIII.

LA MORT.

La Mort, reine du monde, assembla certain jour,
Dans les enfers, toute sa cour.
Elle vouloit choisir un bon premier ministre
Qui rendît ses états encor plus florissans.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare avancent à pas lents
La Fièvre, la Goutte et la Guerre.

C'étoient trois sujets excellents ;
Tout l'enfer et toute la terre
Rendoient justice à leurs talens.
La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.
On ne pouvoit nier qu'elle n'eût du mérite ;
Nul n'osoit lui rien disputer,
Lorsque d'un médecin arriva la visite ;
Et l'on ne sut alors qui devoit l'emporter.
La Mort même étoit en balance :
Mais, les Vices étant venus,
Dès ce moment la Mort n'hésita plus ;
Elle choisit l'Intempérance.

FABLE XIV.

LE CHATEAU DE CARTES.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfans,
Couloient en paix leurs jours dans le simple hermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parens.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivoient leur jardin, recueilloient leurs moissons ;
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver, devant leurs tisons,
Ils prêchoient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parloient du bonheur qu'ils procurent toujours :
Le père, par un conte, égayoit ses discours ;
La mère, par une caresse.

L'aîné de ces enfans, né grave, studieux,
Lisoit et méditoit sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautoit, rioit toujours, ne se plaisoit qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyoit la mère,
L'aîné lisoit Rollin; le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
Employoit tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes.
Il n'en respiroit pas d'attention, de peur.
Tout-à-coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : Papa, dit-il, daigne m'instruire,
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérans,
Et d'autres, fondateurs d'empire :
Ces deux noms sont-ils différens?
Le père méditoit une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : Il est fini! Son frère murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant.

FABLE XV.

LE LIERRE ET LE THYM.

Que je te plains, petite plante !
Disoit un jour le lierre au thym :
Toujours ramper, c'est ton destin ;
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre, et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élance avec lui dans la nue.
Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue ;
Je ne puis, sur ce point, disputer avec toi ;
Mais je me soutiens par moi-même ;
Et, sans cet arbre, appui de ta foiblesse extrême,
Tu ramperois plus bas que moi.

Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,
Qui nous parlez toujours de grec ou de latin
Dans vos discours préliminaires,
Retenez ce que dit le thym.

FABLE XVI.

LE CHAT ET LA LUNETTE.*

Un chat sauvage et grand chasseur
S'établit, pour faire bombance,
Dans le parc d'un jeune seigneur,
Où lapins et perdrix étoient en abondance.
Là, ce nouveau Nembrod, la nuit comme le jour,
A la course, à l'affût également habile,
Poursuivoit, attendoit, immoloit tour-à-tour
Et quadrupède et volatile.
Les gardes épioient l'insolent braconnier;
Mais, dans le fort du bois caché près d'un terrier,
Le drôle trompoit leur adresse.
Cependant il craignoit d'être pris à la fin,
Et se plaignoit que la vieillesse
Lui rendît l'œil moins sûr, moins fin.
Ce penser lui causoit souvent de la tristesse;
Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes:
C'étoit une de ces lunettes
Faites pour l'opéra, que par hasard, un soir,
Le maître avoit perdue en ce lieu solitaire.
Le chat d'abord la considère,
La touche de sa griffe, et de l'extrémité
La fait, à petits coups, rouler sur le côté,

Court après, s'en saisit, l'agite, la remue.
Étonné que rien n'en sortît,
Il s'avise à la fin d'appliquer à sa vue
Le verre d'un des bouts; c'étoit le plus petit.
Alors il aperçoit sous la verte coudrette
Un lapin que ses yeux tout seuls nè voyoient pas.
Ah! quel trésor! dit-il en serrant sa lunette,
Et courant au lapin qu'il croit à quatre pas.
Mais il entend du bruit : il reprend sa machine,
S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain
Le garde qui vers lui chemine.
Pressé par la peur, par la faim,
Il reste un moment incertain,
Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde ;
Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,
Et le petit tout près lui fait voir le lapin.
Croyant avoir le tems, il va manger la bête;
Le garde est à vingt pas, qui vous l'ajuste au front,
Lui met deux balles dans la tête,
Et de sa peau fait un manchon.

Chacun de nous a sa lunette,
Qu'il retourne suivant l'objet;
On voit là-bas ce qui déplaît,
On voit ici ce qu'on souhaite.

FABLE XVII.

LE JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD.

De grace, apprenez-moi comment l'on fait fortune,
Demandoit à son père un jeune ambitieux.
Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talens
Au service de la patrie.
—Oh! trop pénible est cette vie,
Je veux des moyens moins brillans.
—Il en est de plus sûrs, l'intrigue...—Elle est trop vile;
Sans vice et sans travail je voudrois m'enrichir.
—Eh bien! sois un simple imbécille,
J'en ai vu beaucoup réussir.

FABLE XVIII.

LA TAUPE ET LES LAPINS.

Chacun de nous souvent connoît bien ses défauts :
En convenir, c'est autre chose ;
On aime mieux souffrir de véritables maux
Que d'avouer qu'ils en sont cause.
Je me souviens, à ce sujet,
D'avoir été témoin d'un fait
Fort étonnant et difficile à croire ;
Mais je l'ai vu, voici l'histoire.

Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,
Des lapins s'amusoient, sur l'herbette fleurie,
A jouer au colin-maillard.
Des lapins! direz-vous, la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai pourtant : une feuille flexible
Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquoit,
Et puis sous le cou se nouoit.
Un instant en faisoit l'affaire.
Celui que ce ruban privoit de la lumière,
Se plaçoit au milieu; les autres alentour
Sautoient, dansoient, faisoient merveilles,
S'éloignoient, venoient tour-à-tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.

Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir, jette au hasard la patte;
Mais la troupe échappe à la hâte;
Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain,
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussi-tôt de son réduit,
Et se mêle dans la partie.
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
Messieurs, dit un lapin, ce seroit conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur;
Elle est sans yeux et sans défense :
Ainsi je suis d'avis..... Non, répond avec feu
La taupe, je suis prise, et prise de bon jeu;
Mettez-moi le bandeau.—Très-volontiers, ma chère,
Le voici; mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.
—Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère,
Serrez bien, car j'y vois..... Serrez, j'y vois encor.

FABLE XIX.

LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

Un jeune prince, avec son gouverneur,
Se promenoit dans un bocage,
Et s'ennuyoit suivant l'usage;
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantoit sous le feuillage:
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
Et, comme il étoit prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?
C'est, lui dit le Mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver:
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

FABLE XX.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit ; suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contoit le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie,
Il existoit deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandoient au ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs cris étoient superflus,
Ils ne pouvoient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffroit sans être plaint ; il en souffroit bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvoit nuire,
Étoit sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;

Il entendit ses cris, son ame en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres;
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas:
A quoi nous serviroit d'unir notre misère?
A quoi? répond l'aveugle, écoutez: à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux.
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide:
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés,
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez:
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

FABLE XXI.

PANDORE.

Quand Pandore eut reçu la vie,
Chaque dieu de ses dons s'empressa de l'orner.
Vénus, malgré sa jalousie,
Détacha sa ceinture et vint la lui donner.
Jupiter, admirant cette jeune merveille,
Craignoit pour les humains ses attraits enchanteurs.
Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille :
Elle blessera bien des cœurs ;
Mais j'ai caché dans ma ceinture
Les caprices pour affoiblir
Le mal que fera sa blessure,
Et *les faveurs* pour en guérir.

FIN DU LIVRE PREMIER.


p. 65



l'Azyle le plus sûr est le sein d'une mere .

C. P. Marillier inv.   Delignon Sculp.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIÈRE.

LA MÈRE, L'ENFANT ET LES SARIGUES (1).

A Madame DE LA BRICHE.

Vous, de qui les attraits, la modeste douceur,
Savent tout obtenir et n'osent rien prétendre;
Vous que l'on ne peut voir sans devenir plus tendre,
Et qu'on ne peut aimer sans devenir meilleur,
Je vous respecte trop pour parler de vos charmes,
De vos talens, de votre esprit.....
Vous aviez déjà peur; bannissez vos alarmes;
C'est de vos vertus qu'il s'agit.
Je veux peindre en mes vers des mères le modèle,
Le sarigue, animal peu connu parmi nous,
Mais dont les soins touchans et doux,
Dont la tendresse maternelle,
Seront de quelque prix pour vous.
Le fond du conte est véritable :
Buffon m'en est garant; qui pourroit en douter?
D'ailleurs, tout dans ce genre a droit d'être croyable,
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

(1) Espèce de renard du Pérou. (BUFFON, *Histoire natur.* tome IV.)

Maman, disoit un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien, sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits ?
Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle ;
Nulle mère pour ses enfans
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilans.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur foiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.
L'enfant frappe des mains ; la sarigue attentive
Se dresse, et, d'une voix plaintive,
Jette un cri ; les petits aussi-tôt d'accourir,
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis :
Ils disparoissent tous : la mère avec vîtesse
S'enfuit emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils ;
L'asyle le plus sûr est le sein d'une mère.

FABLE II.

LE BON HOMME ET LE TRÉSOR.

Un bon homme de mes parens,
Que j'ai connu dans mon jeune âge,
Se faisoit adorer de tout son voisinage :
Consulté, vénéré des petits et des grands,
Il vivoit dans sa terre en véritable sage.
Il n'avoit pas beaucoup d'écus,
Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance ;
En revanche, force vertus,
Du sens, de l'esprit par-dessus,
Et cette aménité que donne l'innocence.
Quand un pauvre venoit le voir,
S'il avoit de l'argent, il donnoit des pistoles ;
Et s'il n'en avoit point, du moins par ses paroles
Il lui rendoit un peu de courage et d'espoir.
Il raccommodoit les familles,
Corrigeoit doucement les jeunes étourdis,
Rioit avec les jeunes filles,
Et leur trouvoit de bons maris.
Indulgent aux défauts des autres,
Il répétoit souvent : N'avons-nous pas les nôtres ?
Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus,
L'un un peu moins, l'autre un peu plus :

La nature de cent manières
Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix ;
Le chemin est assez mauvais,
Sans nous jeter encor des pierres.
Or, il arriva certain jour
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen
De pouvoir faire plus de bien ;
Il le prend, l'emporte et le serre ;
Puis, en réfléchissant, le voilà qui se dit :
Cet or que j'ai trouvé feroit plus de profit
Si j'en augmentois mon domaine ;
J'aurois plus de vassaux, je serois plus puissant.
Je peux mieux faire encor : dans la ville prochaine
Achetons une charge, et soyons président.
Président! cela vaut la peine.
Je n'ai pas fait mon droit; mais, avec mon argent,
On m'en dispensera, puisque cela s'achète.
Tandis qu'il rêve et qu'il projette,
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir.
Le dimanche, c'étoit l'usage,
Le seigneur se plaisoit à danser avec eux.
Oh! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires ;
Que l'on danse sans moi. L'esprit plein de chimères,
Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux.
Ensuite il va joindre à sa somme
Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.

Dans l'instant arrive un pauvre homme
Qui tout en pleurs vient le prier
De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille :
Le collecteur, dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfans sur de la paille.
Notre nouveau Crésus lui répond durement
Qu'il n'est point en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Et s'en retourne sans mot dire.
Mais il n'étoit pas loin, que notre bon seigneur
Retrouve tout-à-coup son cœur;
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus lui fait le don,
Et lui demande encor pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place
Le village assemblé se rende dans l'instant.
On obéit; notre bon homme
Arrive avec toute sa somme,
En un seul monceau la répand.
Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent :
Depuis qu'il m'appartient, je ne suis plus le même,
Mon ame est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfans, sauvez-moi de ce péril extrême;
Prenez et partagez ce dangereux métal;
Emportez votre part chacun dans votre asyle;
Entre tous divisé, cet or peut être utile;
Réuni chez un seul, il ne fait que du mal.

Soyons contens du nécessaire,
Sans jamais souhaiter de trésors superflus :
Il faut les redouter autant que la misère ;
Comme elle, ils chassent les vertus.

FABLE III.

LE VIEUX ARBRE ET LE JARDINIER.

Un jardinier, dans son jardin,
Avoit un vieux arbre stérile ;
C'étoit un grand poirier, qui jadis fut fertile ;
Mais il avoit vieilli : tel est notre destin.
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin ;
Le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup, l'arbre lui dit :
Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant ;
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. Je te coupe avec peine,
Répond le jardinier ; mais j'ai besoin de bois.
Alors, gazouillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie : Épargne-le, nous n'avons plus que lui :
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage,
Nous la réjouissons par notre doux ramage ;
Elle est seule souvent, nous charmons son ennui.

Le jardininier les chasse et rit de leur requête;
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussi-tôt du tronc, en lui disant : Arrête;
Écoute-nous, homme inhumain :
Si tu nous laisses cet asyle,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux dont tu peux à la ville
Porter et vendre les rayons :
Cela te touche-t-il? J'en pleure de tendresse,
Répond l'avare jardinier :
Eh! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier,
Qui m'a nourri dans sa jeunesse!
Ma femme quelquefois vient ouir ces oiseaux;
C'en est assez pour moi : qu'ils chantent en repos.
Et vous, qui daignerez augmenter mon aisance,
Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton.
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.

Comptez sur la reconnoissance,
Quand l'intérêt vous en répond.

FABLE IV.

LA BREBIS ET LE CHIEN.

La brebis et le chien, de tous les tems amis,
Se racontoient un jour leur vie infortunée.
Ah! disoit la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait, et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchans.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste!
Il est vrai, dit le chien; mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire.

FABLE V.

LE TROUPEAU DE COLAS.

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,
Le conduisoit au pâturage.
Sur sa route il trouve un ruisseau
Que, la nuit précédente, un effroyable orage
Avoit rendu torrent : comment passer cette eau?
Chien, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.
En faisant un circuit, l'on eût gagné le pont;
C'étoit bien le plus sûr, mais c'étoit le plus long:
Colas veut abréger. D'abord il considère
Qu'il peut franchir cette rivière;
Et, comme ses béliers sont forts,
Il conclut que, sans grands efforts,
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élance;
Son chien saute après lui; béliers d'entrer en danse
A qui mieux mieux: courage, allons!
Après les béliers, les moutons;
Tout est en l'air, tout saute, et Colas les excite,
En s'applaudissant du moyen.
Les béliers, les moutons sautèrent assez bien;
Mais les brebis vinrent ensuite,
Les agneaux, les vieillards, les foibles, les peureux,
Les mutins, corps toujours nombreux,

Qui refusoient le saut ou sautoient de colère,
Et, soit foiblesse, soit dépit,
Se laissoient choir dans la rivière.
Il s'en noya le quart; un autre quart s'enfuit,
Et sous la dent du loup périt.
Colas, réduit à la misère,
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur
Le plus court n'est pas le meilleur.

FABLE VI.

LES DEUX CHATS.

Deux chats qui descendoient du fameux Rodilard,
Et dignes tous les deux de leur noble origine,
Différoient d'embonpoint : l'un étoit gras à lard,
C'étoit l'aîné : sous son hermine,
D'un chanoine il avoit la mine,
Tant il étoit dodu, potelé, frais et beau :
Le cadet n'avoit que la peau
Collée à sa tranchante échine.
Cependant ce cadet, du matin jusqu'au soir,
De la cave à la gouttière,
Trottoit, couroit, il falloit voir,
Sans en faire meilleure chère.
Enfin, un jour, au désespoir,
Il tint ce discours à son frère :

Explique-moi par quel moyen,
Passant ta vie à ne rien faire,
Moi travaillant toujours, on te nourrit si bien,
Et moi si mal. La chose est claire,
Lui répondit l'aîné, tu cours tout le logis
Pour manger rarement quelque maigre souris.....
—N'est-ce pas mon devoir?—D'accord, cela peut être;
Mais moi je reste auprès du maître;
Je sais l'amuser par mes tours.
Admis à ses repas, sans qu'il me réprimande,
Je prends de bons morceaux, et puis je les demande
En faisant patte de velours;
Tandis que toi, pauvre imbécille!
Tu ne sais rien que le servir.
Va, le secret de réussir,
C'est d'être adroit, non d'être utile.

FABLE VII.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montroit la lanterne magique
Avoit un singe dont les tours

Attiroient chez lui grand concours :
Jacqueau, c'étoit son nom, sur la corde élastique
Dansoit et voltigeoit au mieux,
Puis faisoit le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'à-plomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître étoit resté
(C'étoit, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourçeaux,
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, messieurs, crioit notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera *gratis* : oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique : on ferme les volets;
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,

Et crie en le poussant : Est-il rien de pareil ?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune ; et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux.....
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde ;
Voyez..... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquilloient leurs yeux, et ne pouvoient rien voir ;
L'appartement, le mur, tout étoit noir.
Ma foi, disoit un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
Ni moi non plus, disoit un chien.
Moi, disoit un dindon, je vois bien quelque chose ;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien.
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parloit éloquemment et ne se lassoit point.
Il n'avoit oublié qu'un point,
C'étoit d'éclairer sa lanterne.

FABLE VIII.

L'ENFANT ET LE MIROIR.

Un enfant élevé dans un pauvre village,
Revint chez ses parens, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image;
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême;
Il lui montre un poing menaçant;
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente.
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente;
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà devant ce miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit:
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
—Oui. —Regarde à présent: tu souris, il sourit;

Tu tends vers lui les bras, il te les rend de même;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :
De la société tu vois ici l'emblême;
Le bien, le mal nous sont rendus.

FABLE IX.

LE BOUVREUIL ET LE CORBEAU.

Un bouvreuil, un corbeau, chacun dans une cage,
Habitoient le même logis.
L'un enchantoit par son ramage
La femme, le mari, les gens, tout le ménage :
L'autre les fatiguoit sans cesse de ses cris;
Il demandoit du pain, du rôti, du fromage,
Qu'on se pressoit de lui porter,
Afin qu'il voulût bien se taire.
Le timide bouvreuil ne faisoit que chanter,
Et ne demandoit rien : aussi, pour l'ordinaire,
On l'oublioit; le pauvre oiseau
Manquoit souvent de grain et d'eau.
Ceux qui louoient le plus de son chant l'harmonie
N'auroient pas fait le moindre pas
Pour voir si l'auge étoit remplie.
Ils l'aimoient bien pourtant, mais ils n'y pensoient pas.
Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.
Ah! quel malheur! dit-on : las! il chantoit si bien!
De quoi donc est-il mort? Certes! c'est grand dommage!
Le corbeau crie encore et ne manque de rien.

FABLE X.

LE CHEVAL ET LE POULAIN.

Un bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,
L'élevoit dans un pâturage
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage
Présentoient à la fois tous les biens réunis.
Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,
Le poulain tous les jours se gorgeoit de sain-foin,
Se vautroit dans l'herbe fleurie,
Galopoit sans objet, se baignoit sans envie,
Ou se reposoit sans besoin.
Oisif et gras à lard, le jeune solitaire
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien;
Le dégoût vint bientôt; il va trouver son père:
Depuis long-tems, dit-il, je ne me sens pas bien;
Cette herbe est mal-saine et me tue;
Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue;
L'air qu'on respire ici attaque les poumons;
Bref, je meurs si nous ne partons.
Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie,
A l'instant même il faut partir.
Si-tôt dit, si-tôt fait; ils quittent leur patrie.
Le jeune voyageur bondissoit de plaisir:
Le vieillard, moins joyeux, alloit un train plus sage;
Mais il guidoit l'enfant, et le faisoit gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,

Où

Où rien ne pouvoit le nourrir.
Le soir vint, point de pâturage;
On s'en passa. Le lendemain,
Comme l'on commençoit à souffrir de la faim,
On prit du bout des dents une ronce sauvage.
On ne galopa plus le reste du voyage;
A peine, après deux jours, alloit-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète
Que son fils ne connoissoit pas,
Et le ramène à sa prairie
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
Retrouve un peu d'herbe fleurie,
Il se jette dessus : Ah! l'excellent festin!
La bonne herbe! dit-il: comme elle est douce et tendre!
Mon père, il ne faut pas s'attendre
Que nous puissions rencontrer mieux;
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux:
Quel pays peut valoir cet asyle champêtre?
Comme il parloit ainsi, le jour vint à paroître :
Le poulain reconnoît le pré qu'il a quitté;
Il demeure confus. Le père, avec bonté,
Lui dit : Mon cher enfant, retiens cette maxime :
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté;
Il faut au bonheur du régime.

FABLE XI.

L'ÉLÉPHANT BLANC.

Dans certains pays de l'Asie
On révère les éléphans,
Sur-tout les blancs.
Un palais est leur écurie.
On les sert dans des vases d'or.
Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,
Et les peuples se font la guerre
Pour s'enlever ce beau trésor.
Un de ces éléphans, grand penseur, bonne tête,
Voulut savoir un jour d'un de ses conducteurs
Ce qui lui valoit tant d'honneurs,
Puisqu'au fond, comme un autre, il n'étoit qu'une bête.
Ah! répond le cornac, c'est trop d'humilité;
L'on connoît votre dignité,
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie,
Les ames des héros qu'a chéris la patrie
S'en vont habiter quelque tems
Dans les corps des éléphans blancs.
Nos talapoins l'ont dit; ainsi la chose est sûre.
—Quoi! vous nous croyez des héros?
—Sans doute. —Et sans cela nous serions en repos,
Jouissant dans les bois des biens de la nature?
—Oui, seigneur. —Mon ami, laisse-moi donc partir;

Car on t'a trompé, je t'assure;
Et, si tu veux y réfléchir,
Tu verras bientôt l'imposture.
Nous sommes fiers et caressans;
Modérés, quoique tout-puissans:
On ne nous voit point faire injure
A plus foible que nous : l'amour dans notre cœur
Reçoit des lois de la pudeur.
Malgré la faveur où nous sommes,
Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus;
Quelles preuves faut-il de plus?
Comment nous croyez-vous des hommes?

FABLE XII.

LE PHÉNIX.

Le phénix, venant d'Arabie,
Dans nos bois parut un beau jour:
Grand bruit chez les oiseaux; leur troupe réunie
Vole pour lui faire sa cour.
Chacun l'observe, l'examine;
Son plumage, sa voix, son chant mélodieux,
Tout est beauté, grace divine,
Tout charme l'oreille et les yeux.
Pour la première fois on vit céder l'envie
Au besoin de louer et d'aimer son vainqueur.
Le rossignol disoit: Jamais tant de douceur
N'enchanta mon ame ravie.

Jamais, disoit le paon, de plus belles couleurs
N'ont eu cet éclat que j'admire;
Il éblouit mes yeux et toujours les attire.
Les autres répétoient ces éloges flatteurs,
Vantoient le privilége unique
De ce roi des oiseaux, de cet enfant du ciel,
Qui, vieux, sur un bûcher de cèdre aromatique,
Se consume lui-même, et renaît immortel.
Pendant tous ces discours, la seule tourterelle
Sans rien dire fit un soupir.
Son époux, la poussant de l'aile,
Lui demande d'où peut venir
Sa rêverie et sa tristesse :
De cet heureux oiseau desires-tu le sort?
—Moi, mon ami? je le plains fort;
Il est le seul de son espèce.

FABLE XIII.

LA PIE ET LA COLOMBE.

Une colombe avoit son nid
Tout auprès du nid d'une pie.
Cela s'appelle voir mauvaise compagnie :
D'accord; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.
Au logis de la tourterelle
Ce n'étoit qu'amour et bonheur;
Dans l'autre nid, toujours querelle;

OEufs cassés, tapage et rumeur.
Lorsque par son époux la pie étoit battue,
Chez sa voisine elle venoit;
Là, jasoit, crioit, se plaignoit,
Et faisoit la longue revue
Des défauts de son cher époux :
Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux;
De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles;
Et cent autres choses pareilles
Qu'elle disoit dans son courroux.
Mais vous, répond la tourterelle,
Êtes-vous sans défauts? Non, j'en ai, lui dit-elle;
Je vous les confie entre nous :
En conduite, en propos, je suis assez légère;
Coquette comme on l'est; par fois en colère,
Et me plaisant souvent à le faire enrager;
Mais qu'est-ce que cela?—C'est beaucoup trop, ma chère:
Commencez par vous corriger;
Votre humeur peut l'aigrir... Qu'appelez-vous, ma mie?
Interrompt aussi-tôt la pie :
Moi, de l'humeur! Comment! je vous conte mes maux,
Et vous m'injuriez! Je vous trouve plaisante.
Adieu, petite impertinente;
Mêlez-vous de vos tourtereaux.

Nous convenons de nos défauts,
Mais c'est pour que l'on nous démente.

FABLE XIV.

L'ÉDUCATION DU LION.

Enfin le roi lion venoit d'avoir un fils ;
Par-tout dans ses états on se livroit en proie
Aux transports éclatans d'une bruyante joie :
Les rois heureux ont tant d'amis !
Sire lion, monarque sage,
Songeoit à confier son enfant bien aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fît son apprentissage.
Vous jugez qu'un choix pareil
Est d'assez grande importance
Pour que long-tems on y pense.
Le monarque indécis assemble son conseil :
En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva : Sire, dit-il, les rois
N'ont de grandeur que par la guerre ;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre ;
Faites donc tomber votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint après vous des hôtes de ces bois.
Votre fils saura tout s'il sait être invincible.

L'ours fut de cet avis; il ajouta pourtant
Qu'il falloit un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance,
Et mettre à profit ses exploits.
Après l'ours, le renard s'explique,
Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois;
Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse extrême,
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans se nommer,
Clairement s'indiqua soi-même:
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin, le chien parle à son tour:
Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre;
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret;
L'art de tromper ne me plaît guère;
Je connois un plus beau secret
Pour rendre heureux l'état, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
Dans une dépendance entière;
Ce secret, c'est de les aimer.
Voilà, pour bien régner, la science suprême;
Et si vous desirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la-lui vous-même.
Tout le conseil resta muet à cet avis.
Le lion court au chien: Ami, je te confie
Le bonheur de l'état et celui de ma vie.
Prends mon fils, sois son maître; et loin de tout flatteur,
S'il se peut, va former son cœur.

Il dit, et le chien part avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien,
Son parent éloigné. De province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère;
Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère;
Par-tout le foible terrassé,
Le bœuf travaillant sans salaire,
Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissoit de colère :
Mon père, disoit-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi? Comment pourroient-ils l'être?
Disoit le chien : les grands approchent seuls du maître,
Et les mangés ne parlent pas.
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenoit tous les jours
Vertueux et prudent; car c'est l'expérience
Qui corrige et non les discours.
A cette bonne école, il acquit avec l'âge
Sagesse, esprit, force et raison;
Que lui falloit-il davantage?
Il ignoroit pourtant encor qu'il fût lion.
Lorsqu'un jour qu'il parloit de sa reconnoissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paroissant tout-à-coup, contre le chien s'avance.
Le lionceau plus prompt s'élance,
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,

Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes sanglantes,
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur, qu'il court à son ami :
Oh! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie!
Mais quel est mon étonnement !
Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie?
Vous l'êtes, mon cher fils, oui, vous êtes mon roi,
Dit le chien tout baigné de larmes.
Le voilà donc venu ce moment plein de charmes,
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous dois,
Je peux vous dévoiler un important mystère!
Retournons à la cour, mes travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi cependant je gémis,
Je pleure; pardonnez : tout l'état trouve un père,
Et moi je vais perdre mon fils.

FABLE XV.

LE GRILLON.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardoit un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brilloit des plus vives couleurs;
L'azur, le pourpre et l'or éclatoient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah! disoit le grillon, que son sort et le mien
Sont différens! Dame Nature
Pour lui fit tout et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure;
Nul ne prend garde à moi; l'on m'ignore ici-bas;
Autant vaudroit n'exister pas.
Comme il parloit, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfans;
Aussi-tôt les voilà courans
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper;
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient et le prend par la tête.
Il ne falloit pas tant d'efforts

Pour déchirer la pauvre bête.
Ho ho! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché.

FABLE XVI.

LE DANSEUR DE CORDES ET LE BALANCIER.

Sur la corde tendue, un jeune voltigeur
Apprenoit à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisoient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin, on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit.
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence;
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour: A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansois sans lui, j'aurois bien plus de grace,
De force et de légèreté.

Aussi-tôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancèle, étend les bras et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens! ne vous a-t-on pas dit
Que, sans règle et sans frein, tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos desirs fougueux vous causent quelque peine;
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

FABLE XVII.

LA JEUNE POULE ET LE VIEUX RENARD.

Une poulette jeune et sans expérience,
En trottant, cloquetant, grattant,
Se trouva, je ne sais comment,
Fort loin du poulailler, berceau de son enfance.
Elle s'en aperçut qu'il étoit déjà tard.
Comme elle y retournoit, voici qu'un vieux renard
A ses yeux troublés se présente.
La pauvre poulette tremblante,
Recommanda son ame à Dieu.
Mais le renard s'approchant d'elle,
Lui dit: Hélas! mademoiselle,
Votre frayeur m'étonne peu;
C'est la faute de mes confrères,

Gens de sac et de corde, infâmes ravisseurs,
Dont les appétits sanguinaires
Ont rempli la terre d'horreurs.
Je ne puis les changer, mais du moins je travaille
A préserver par mes conseils
L'innocente et foible volaille
Des attentats de mes pareils.
Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile;
Et j'allois de ce pas jusque dans votre asyle
Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais bruit;
C'est qu'un certain renard méchant autant qu'habile
Doit vous attaquer cette nuit.
Je viens veiller pour vous. La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit.
A peine est-il dans ce réduit,
Qu'il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourans sur la terre étendus,
Comme fit Diomède au quartier de Rhésus.
Il croqua tout, grandes, petites,
Coqs, poulets et chapons; tout périt sous ses dents.

La pire espèce de méchans
Est celle des vieux hypocrites.

FABLE XVIII.

LES DEUX PERSANS.

Cette pauvre raison dont l'homme est si jaloux,
N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous
Une triste et foible lumière :
Par-delà c'est la nuit. Le mortel téméraire
Qui veut y pénétrer marche sans savoir où.
Mais ne point profiter de ce bienfait suprême,
Éteindre son esprit, et s'aveugler soi-même,
C'est un autre excès non moins fou.

En Perse il fut jadis deux frères,
Adorant le soleil suivant l'antique loi.
L'un d'eux, chancelant dans sa foi,
N'estimant rien que ses chimères,
Prétendoit méditer, connoître, approfondir
De son Dieu la sublime essence ;
Et du matin au soir, afin d'y parvenir,
L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense,
Il vouloit expliquer le secret de ses feux.
Le pauvre philosophe y perdit les deux yeux,
Et dès lors du soleil il nia l'existence.
L'autre étoit crédule et bigot ;
Effrayé du sort de son frère,
Il y vit de l'esprit l'abus trop ordinaire,
Et mit tous ses efforts à devenir un sot.

On vient à bout de tout. Le pauvre solitaire
Avoit peu de chemin à faire;
Il fut content de lui bientôt.
Mais de peur d'offenser l'astre qui nous éclaire,
En portant jusqu'à lui des regards indiscrets,
Il se fit un trou sous la terre,
Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.

Humains, pauvres humains! jouissez des bienfaits
D'un Dieu que vainement la raison veut comprendre,
Mais que l'on voit par-tout, mais qui parle à nos cœurs.
Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre,
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre,
Employons notre esprit à devenir meilleurs.
Nos vertus au Très-Haut sont le plus digne hommage,
Et l'homme juste est le seul sage.

FABLE XIX.

MYSON.

Myson fut connu dans la Grèce
Par son amour pour la sagesse.
Pauvre, libre, content, sans soins, sans embarras,
Il vivoit dans les bois, seul, méditant sans cesse,
Et par fois riant aux éclats.
Un jour deux Grecs vinrent lui dire :
De ta gaîté, Myson, nous sommes tous surpris :
Tu vis seul; comment peux-tu rire?
Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Des singes dans un bois jouoient à la main chaude;
Certaine guenon mauricaude,
Assise gravement, tenoit sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevoit les coups.
On frappoit fort, et puis devine!
Il ne devinoit point; c'étoient alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard; je n'en veux à personne:
Rassurez-vous, j'ai l'ame bonne,
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
Ah, monseigneur! quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous? —Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.

Jouons donc, mes amis; jouons, je vous en prie.
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entr'eux tend la main;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappoit;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisoient semblant de rire,
Et le léopard seul rioit.
Bientôt chacun s'excuse, et s'échappe à la hâte,
En se disant entre leurs dents :
Ne jouons pas avec les grands;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

FABLE II.

L'INONDATION.

Des laboureurs vivoient paisibles et contens
Dans un riche et nombreux village;
Dès l'aurore ils alloient travailler à leurs champs;
Le soir ils revenoient chantans
Au sein d'un tranquille ménage;
Et la nature bonne et sage,
Pour prix de leurs travaux, leur donnoit tous les ans
De beaux blés et de beaux enfans.

Mais il faut bien souffrir, c'est notre destinée.
Or, il arriva qu'une année,
Dans le mois où le blond Phébus
S'en va faire visite au brûlant Sirius,
La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toutes parts son sein,
Haletoit sous un ciel d'airain.
Point de pluie et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
On trembla de mourir de faim :
La commune s'assemble. En hâte on délibère,
Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage :
Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village;
Là se trouve un grand lac, immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,
Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées.
Juste quand il faudra nous les arrêterons.
Prenez bien garde au moins... Oui, oui, courons, courons,
S'écrie aussi-tôt l'assemblée.
Et voilà mille jeunes gens
Armés d'hoyaux, de pics et d'autres instrumens,

Qui volent vers le lac. La terre est travaillée
Tout autour de ses bords ; on perce en cent endroits
A la fois ;
D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :
Courage! allons! point de repos!
L'ouverture jamais ne peut être assez large.
Cela fut bientôt fait. Avant la nuit, les eaux
Tombant de tout leur poids sur leur digue affoiblie,
De par-tout roulent à grands flots.
Transports et complimens de la troupe ébahie,
Qui s'admire dans ses travaux.
Le lendemain matin ce ne fut pas de même;
On voit flotter les blés sur un océan d'eau ;
Pour sortir du village il faut prendre un bateau;
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême;
On s'en prend aux vieillards. C'est vous, leur disoit-on,
Qui nous coûtez notre moisson;
Votre maudit conseil..... Il étoit salutaire,
Répondit un d'entr'eux; mais ce qu'on vient de faire
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde;
L'excès d'un très-grand bien devient un mal très-grand:
Le sage arrose doucement,
L'insensé tout de suite inonde.

FABLE III.

LES DEUX BACHELIERS.

Deux jeunes bacheliers, logés chez un docteur,
Y travailloient avec ardeur
A se mettre en état de prendre leurs licences.
Là, du matin au soir, en public disputant,
Prouvant, divisant, ergotant
Sur la nature et ses substances,
L'infini, le fini, l'ame, la volonté,
Les sens, le libre arbitre et la nécessité,
Ils en étoient bientôt à ne plus se comprendre :
Même par là souvent l'on dit qu'ils commençoient ;
Mais c'est alors qu'ils se poussoient
Les plus beaux argumens. Qui venoit les entendre,
Bouche béante demeuroit,
Et leur professeur même en extase admiroit.
Une nuit qu'ils dormoient dans le grenier du maître
Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens
Qui, dans un rêve, pensent être
A se disputer sur les bancs.
Je démontre, dit l'un ; je distingue, dit l'autre.
Or, voici mon dilemme ; *ergo*, voici le nôtre.....
A ces mots, nos rêveurs, crians, gesticulans,
Au lieu de s'en tenir aux simples argumens
D'Aristote ou de Scot, soutiennent leur dilemme

De coups de poing bien assenés
Sur le nez.
Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,
Se saisissent par les cheveux,
Tombent, et font tomber pêle-mêle avec eux
Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,
Et quatre in-folios écrits sur parchemin.
Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamarre effroyable :
Le diable est donc ici! dit-il tout hors de soi :
Comment! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,
Vous vous battez ainsi! Quelle mouche vous pique?
Nous ne nous battons point, disent-ils; jugez mieux:
C'est que nous repassons tous deux
Nos leçons de métaphysique.

FABLE IV.

LE RHINOCÉROS ET LE DROMADAIRE.

Un rhinocéros jeune et fort
Disoit un jour au dromadaire :
Expliquez-moi, s'il vous plaît, mon cher frère,
D'où peut venir pour nous l'injustice du sort.
L'homme, cet animal puissant par son adresse,
Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
De son pain même vous nourrit,
Et croit augmenter sa richesse

En multipliant votre espèce.
Je sais bien que sur votre dos
Vous portez ses enfans, sa femme, ses fardeaux;
Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable;
J'en conviens franchement : mais le rhinocéros
Des mêmes vertus est capable.
Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,
Que tout l'avantage est pour nous.
Notre corne et notre cuirasse
Dans les combats pourroient servir,
Et cependant l'homme nous chasse,
Nous méprise, nous hait et nous force à le fuir.
Ami, répond le dromadaire,
De notre sort ne soyez point jaloux;
C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.
Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous;
Mais de cette faveur voici tout le mystère :
Nous savons plier les genoux.

FABLE V.

LE ROSSIGNOL ET LE PAON.

L'aimable et tendre Philomèle,
Voyant commencer les beaux jours,
Racontoit à l'écho fidèle
Et ses malheurs et ses amours.

Le plus beau paon du voisinage,
Maître et sultan de ce canton,
Élevant la tête et le ton,
Vint interrompre son ramage.

C'est bien à toi, chantre ennuyeux,
Avec un si triste plumage,
Et ce long bec, et ces gros yeux,
De vouloir charmer ce boçage!

A la beauté seule il va bien
D'oser célébrer la tendresse.
De quel droit chantes-tu sans cesse?
Moi, qui suis beau, je ne dis rien.

Pardon, répondit Philomèle:
Il est vrai, je ne suis pas belle;
Et si je chante dans ce bois,
Je n'ai de titre que ma voix.

Mais vous, dont la noble arrogance
M'ordonne de parler plus bas,
Vous vous taisez par impuissance,
Et n'avez que vos seuls appas.

Ils doivent éblouir sans doute;
Est-ce assez pour se faire aimer?
Allez, puisqu'Amour n'y voit goutte,
C'est l'oreille qu'il faut charmer.

FABLE VI.

LE LIÈVRE, SES AMIS, ET LES DEUX CHEVREUILS.

Un lièvre de bon caractère,
Vouloit avoir beaucoup d'amis.
Beaucoup! me direz-vous, c'est une grande affaire;
Un seul est rare en ce pays.
J'en conviens; mais mon lièvre avoit cette marotte,
Et ne savoit pas qu'Aristote
Disoit aux jeunes Grecs à son école admis :
Mes amis, il n'est point d'amis.
Sans cesse il s'occupoit d'obliger et de plaire.
S'il passoit un lapin, d'un air doux et civil
Vîte il couroit à lui : Mon cousin, disoit-il,
J'ai du beau serpolet tout près de ma tanière;
De déjeûner chez moi faites-moi la faveur.
S'il voyoit un cheval paître dans la campagne,
Il alloit l'aborder : Peut-être monseigneur
A-t-il besoin de boire? Au pied de la montagne
Je connois un lac transparent
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphyre;
Si monseigneur veut, dans l'instant
J'aurai l'honneur de l'y conduire.
Ainsi, pour tous les animaux,
Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,

Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,
Il vouloit de chacun faire un ami fidèle,
Et s'en croyoit aimé parce qu'il les aimoit.
Certain jour que tranquille en son gîte il dormoit,
Le bruit du cor l'éveille, il décampe au plus vîte.
Quatre chiens s'élancent après;
Un maudit piqueur les excite;
Et voilà notre lièvre arpentant les guérets.
Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse,
Saute, franchit un long espace
Pour dévoyer les chiens; et, prompt comme l'éclair,
Gagne pays, et puis s'arrête.
Assis, les deux pattes en l'air,
L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête,
Cherchant s'il ne voit point quelqu'un de ses amis.
Il aperçoit dans des taillis
Un lapin que toujours il traita comme un frère;
Il y court: Par pitié, sauve-moi, lui dit-il;
Donne retraite à ma misère;
Ouvre-moi ton terrier; tu vois l'affreux péril.....
Ah! que j'en suis fâché! répond d'un air tranquille
Le lapin; je ne puis t'offrir mon logement;
Ma femme accouche en ce moment;
Sa famille et la mienne ont rempli mon asyle;
Je te plains bien sincèrement.
Adieu, mon cher ami. Cela dit, il s'échappe,
Et voici la meute qui jappe.
Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin
Il rencontre un taureau que cent fois au besoin
Il avoit obligé; tendrement il le prie

D'arrêter un moment cette meute en furie,
Qui de ses cornes aura peur.
Hélas! dit le taureau, ce seroit de grand cœur;
Mais des génisses la plus belle
Est seule dans ce bois; je l'entends qui m'appelle;
Et tu ne voudrois pas retarder mon bonheur.
Disant ces mots, il part. Notre lièvre hors d'haleine
Implore vainement un daim, un cerf dix-cors,
Ses amis les plus sûrs; ils l'écoutent à peine,
Tant ils ont peur du bruit des cors.
Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,
Alloit se rendre aux chiens, quand, du milieu du bois,
Deux chevreuils reposant sous le même feuillage,
Des chasseurs entendent la voix.
L'un d'eux se lève et part: la meute sanguinaire
Quitte le lièvre et court après.
En vain le piqueur en colère
Crie, et jure, et se fâche; à travers les forêts
Le chevreuil emmène la chasse,
Va faire un long circuit, et revient au buisson
Où l'attendoit son compagnon,
Qui dans l'instant part à sa place.
Celui-ci fait de même; et, pendant tout le jour,
Les deux chevreuils lancés et quittés tour-à-tour
Fatiguent la meute obstinée.
Enfin les chasseurs tout honteux
Prennent le bon parti de retourner chez eux;
Déjà la retraite est sonnée,
Et les chevreuils rejoints. Le lièvre palpitant
S'approche, et leur raconte, en les félicitant,

Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,
L'avoient abandonné. Je n'en suis pas surpris,
Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis?
Un seul suffit quand il nous aime.

FABLE VII.

LE RENARD QUI PRÊCHE.

Un vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert,
Et sachant très-bien sa logique,
Se mit à prêcher au désert.
Son style étoit fleuri, sa morale excellente.
Il prouvoit en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité,
Donnent à peu de frais cette félicité
Qu'un monde imposteur nous présente,
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.
Notre prédicateur n'avoit aucun succès;
Personne ne venoit, hors cinq ou six marmottes,
Ou bien quelques biches dévotes
Qui vivoient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvoient pas mettre en crédit l'orateur.
Il prit le bon parti de changer de matière,
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,
Contre leurs appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.

Tout le monde accourut alors à ses sermons :
Cerfs, gazelles, chevreuils y trouvoient mille charmes;
L'auditoire sortoit toujours baigné de larmes,
Et le nom du renard devint bientôt fameux.
Un lion, roi de la contrée,
Bon homme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.
Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour. Il arrive, il prêche ; et cette fois,
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois,
Peint la foible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.
Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,
Se regardoient sans rien dire ;
Car le roi trouvoit cela bien.
La nouveauté par fois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque enchanté
Fit venir le renard : Vous avez su me plaire,
Lui dit-il ; vous m'avez montré la vérité ;
Je vous dois un juste salaire :
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons?
Le renard répondit : Sire, quelques dindons.

FABLE VIII.

LE ROI ALPHONSE.

Certain roi qui régnoit sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma *le Sage*,
Non parce qu'il étoit prudent,
Mais parce qu'il étoit savant,
Alphonse, fut sur-tout un habile astronome.
Il connoissoit le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittoit souvent son conseil
Pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournoit à son observatoire,
Entouré de ses courtisans :
Mes amis, disoit-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instrumens
Je verrai cette nuit des hommes dans la lune.
Votre majesté les verra,
Répondoit-on ; la chose est même trop commune,
Elle doit voir mieux que cela.
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,
Quelques maravédis : le roi ne l'entend pas,
Et, sans le regarder, son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune ;
Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,

Répétoit : Je verrai des hommes dans la lune.
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit :
Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds; là, vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain.

FABLE IX.

LE SANGLIER ET LES ROSSIGNOLS.

Un homme riche, sot et vain,
Qualités qui par fois marchent de compagnie,
Croyoit pour tous les arts avoir un goût divin,
Et pensoit que son or lui donnoit du génie.
Chaque jour à sa table on voyoit réunis,
Peintres, sculpteurs, savans, artistes, beaux esprits,
Qui lui prodiguoient les hommages,
Lui montroient des dessins, lui lisoient des ouvrages,
Écoutoient les conseils qu'il daignoit leur donner,
Et l'appeloient Mécène en mangeant son dîner.
Se promenant un soir dans son parc solitaire,
Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,
Il vit un sanglier qui labouroit la terre,
Comme ils font quelquefois pour aiguiser leurs dents.
Autour du sanglier, les merles, les fauvettes,
Sur-tout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,

Répétoient à l'envi leurs douces chansonnettes,
Et le suivoient toujours chantant.
L'animal écoutoit l'harmonieux ramage
Avec la gravité d'un docte connoisseur,
Baissoit par fois la hure en signe de faveur,
Ou bien, la secouant, refusoit son suffrage.
Qu'est-ce ci? dit le financier:
Comment! les chantres du bocage
Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage!
Nenni, répond le jardinier;
De la terre par lui fraîchement labourée
Sont sortis plusieurs vers, excellente curée
Qui seule attire ces oiseaux:
Ils ne se tiennent à sa suite
Que pour manger ces vermisseaux,
Et l'imbécille croit que c'est pour son mérite.

FABLE X.

HERCULE AU CIEL.

Lorsque le fils d'Alcmène, après ses longs travaux,
Fut reçu dans le ciel, tous les dieux s'empressèrent
De venir au-devant de ce fameux héros.
Mars, Minerve, Vénus, tendrement l'embrassèrent;
Junon même lui fit un accueil assez doux.
Hercule transporté les remercioit tous,
Quand Plutus, qui vouloit être aussi de la fête,
Vient



Tranquille désormais je remets mon destin
à celui qui prend soin de toute la nature.

C. P. Marillier inv. P. M. Halbou Sculp.

Vient d'un air insolent lui présenter la main.
Le héros irrité passe en tournant la tête.
Mon fils, lui dit alors Jupin,
Que t'a donc fait ce dieu? D'où vient que la colère,
A son aspect, trouble tes sens?
—C'est que je le connois, mon père,
Et presque toujours sur la terre
Je l'ai vu l'ami des méchans.

FABLE XI.

LE DERVIS, LA CORNEILLE ET LE FAUCON.

Un de ces pieux solitaires,
Qui, détachant leur cœur des choses d'ici-bas,
Font vœu de renoncer à des biens qu'ils n'ont pas,
Pour vivre du bien de leurs frères,
Un dervis, en un mot, s'en alloit mendiant
Et priant,
Lorsque les cris plaintifs d'une jeune corneille,
Par des parens cruels laissée en son berceau,
Presque sans plume encor, vinrent à son oreille.
Notre dervis regarde, et voit le pauvre oiseau
Alongeant sur son nid sa tête demi-nue.
Dans l'instant, du haut de la nue,
Un faucon descend vers ce nid;
Et, le bec rempli de pâture,
Il apporte sa nourriture
A l'orpheline qui gémit.

O du puissant Allah providence adorable!
S'écria le dervis; plutôt qu'un innocent
Périsse sans secours, tu rends compatissant
Des oiseaux le moins pitoyable!
Et moi, fils du Très-Haut, je chercherois mon pain!
Non, par le prophète j'en jure;
Tranquille désormais, je remets mon destin
A celui qui prend soin de toute la nature.
Cela dit, le dervis, couché tout de son long,
Se met à bayer aux corneilles,
De la création admire les merveilles,
De l'univers l'ordre profond.
Le soir vint, notre solitaire
Eut un peu d'appétit en faisant sa prière:
Ce n'est rien, disoit-il; mon souper va venir.
Le souper ne vient point. Allons, il faut dormir;
Ce sera pour demain. Le lendemain, l'aurore
Paroît, et point de déjeûner.
Ceci commence à l'étonner;
Cependant il persiste encore,
Et croit à chaque instant voir venir son dîner.
Personne n'arrivoit; la journée est finie,
Et le dervis à jeun voyoit d'un œil d'envie
Ce faucon qui venoit toujours
Nourrir sa pupille chérie.
Tout-à-coup il l'entend lui tenir ce discours:
Tant que vous n'avez pu, ma mie,
Pourvoir vous-même à vos besoins,
De vous j'ai pris de tendres soins;
A présent que vous voilà grande,

Je ne reviendrai plus. Allah nous recommande
Les foibles et les malheureux;
Mais être foible ou paresseux,
C'est une grande différence.
Nous ne recevons l'existence
Qu'afin de travailler pour nous ou pour autrui.
De ce devoir sacré quiconque se dispense,
Est puni de la providence
Par le besoin ou par l'ennui.
Le faucon dit et part. Touché de ce langage,
Le dervis converti reconnoît son erreur,
Et, gagnant le premier village,
Se fait valet de laboureur.

FABLE XII.

LA CHENILLE.

Un jour, causant entr'eux, différens animaux
Louoient beaucoup le ver à soie.
Quel talent, disoient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse!
Tous vantoient son travail, exaltoient son adresse.
Une chenille seule y trouvoit des défauts,
Aux animaux surpris en faisoit la critique,
Disoit des *mais*, et puis des *si*.
Un renard s'écria: Messieurs, cela s'explique;
C'est que madame file aussi.

FABLE XIII.

LA BALANCE DE MINOS.

MINOS ne pouvant plus suffire
Au fatigant métier d'entendre et de juger
Chaque ombre descendue au ténébreux empire,
Imagina, pour abréger,
De faire faire une balance
Où, dans l'un des bassins, il mettoit à la fois
Cinq ou six morts; dans l'autre, un certain poids
Qui déterminoit la sentence.
Si le poids s'élevoit, alors plus à loisir
Minos examinoit l'affaire;
Si le poids baissoit au contraire,
Sans scrupule il faisoit punir.
La méthode étoit sûre, expéditive et claire;
Minos s'en trouvoit bien. Un jour, en même tems,
Au bord du Styx la mort rassemble
Deux rois, un grand ministre, un héros, trois savans.
Minos les fait peser ensemble.
Le poids s'élève, il en met deux,
Et puis trois, c'est en vain; quatre ne font pas mieux.
Minos, un peu surpris, ôte de la balance
Ces inutiles poids, cherche un autre moyen;
Et, près de là, voyant un pauvre homme de bien,
Qui, dans un coin obscur, attendoit en silence,

Il le met seul en contre-poids;
Les six ombres alors s'élèvent à la fois.

FABLE XIV.

L'HERMINE, LE CASTOR ET LE SANGLIER.

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.
Après un long voyage, après mainte aventure,
Ils arrivent dans un pays
Où s'offrent à leurs yeux ravis
Tous les trésors de la nature,
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pélerins voyant cette terre chérie,
Éprouvent les mêmes transports
Qu'Énée et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie.
Mais ce riche pays étoit de toutes parts
Entouré d'un marais de bourbe,
Où des serpens et des lézards
Se jouoit l'effroyable tourbe.
Il falloit le passer; et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine, la première, avance un peu la patte;

Elle la retire aussi-tôt ;
En arrière elle fait un saut,
En disant : Mes amis, fuyons en grande hâte ;
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir ;
Pour arriver là-bas, il faudroit se salir ;
Et moi, je suis si délicate,
Qu'une tache me fait mourir.
Ma sœur, dit le castor, un peu de patience ;
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir ;
Il faut alors du tems et de l'intelligence :
Nous avons tout cela. Pour moi, qui suis maçon,
Je vais, en quinze jours, vous bâtir un beau pont
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpens, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.
Quinze jours ! ce terme est bien long,
Répond le sanglier ; moi, j'y serai plus vîte ;
Vous allez voir comment. En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpens, les lézards, les crapauds,
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue ;
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain :
Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.

FABLE XV.

LES ENFANS ET LES PERDREAUX.

Deux enfans d'un fermier, gentils, espiégles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leur enclos,
Trouvèrent de petits perdreaux
Qui voletoient après leur mère.
Vous jugez de la joie, et comment mes bambins,
A la troupe qui s'éparpille,
Vont par-tout couper les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille!
La perdrix, traînant l'aile, appelle ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche;
Déjà mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.
Ils veulent partager comme de bons amis;
Chacun en garde six, il en reste un treizième:
L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
--Tirons au doigt mouillé. --Parbleu non. --Parbleu si.
—Cède, ou bien tu verras. —Mais tu verras toi-même.
De propos en propos, l'aîné, peu patient,
Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet en colère
D'un des siens riposte à l'instant.

L'aîné recommence d'autant;
Et ce jeu qui leur plaît couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitans.
Le fermier qui passoit en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt, et dit à ses enfans :
Comment donc ! petits rois, vos discordes cruelles
Font que tant d'innocens expirent par vos coups !
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous ?

FABLE XVI.

LE PERROQUET.

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
Vint s'établir dans un bocage;
Et là, prenant le ton de nos faux connoisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout, d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvoit des longueurs,
Critiquoit sur-tout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savoit pas chanter;
La fauvette auroit fait quelque chose peut-être,
Si de bonne heure il eût été son maître,
Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin, aucun oiseau n'avoit l'art de lui plaire;
Et dès qu'ils commençoient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le perroquet les faisoit taire.

Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour : Mais parlez donc, beau sire,
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire;
Sans doute vous avez une brillante voix;
Daignez chanter pour nous instruire.
Le perroquet, dans l'embarras,
Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :
Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

FABLE XVII.

LE RENARD DÉGUISÉ.

Un renard plein d'esprit, d'adresse, de prudence,
A la cour d'un lion servoit depuis long-tems.
Les succès les plus éclatans
Avoient prouvé son zèle et son intelligence.
Pour peu qu'on l'employât, tout affaire alloit bien.
On le louoit beaucoup, mais sans lui donner rien;
Et l'habile renard étoit dans l'indigence.
Lassé de servir des ingrats,
De réussir toujours sans en être plus gras,
Il s'enfuit de la cour; dans un bois solitaire
Il s'en va trouver son grand-père,
Vieux renard retiré, qui jadis fut visir.
Là, contant ses exploits, et puis les injustices,
Les dégoûts qu'il eut à souffrir,
Il demande pourquoi de si nombreux services
N'ont jamais pu rien obtenir.

Le bon homme renard, avec sa voix cassée,
Lui dit : Mon cher enfant, la semaine passée,
Un blaireau, mon cousin, est mort dans ce terrier;
C'est moi qui suis son héritier :
J'ai conservé sa peau; mets-la dessus la tienne,
Et retourne à la cour. Le renard avec peine
Se soumit au conseil. Affublé de la peau
De feu son cousin le blaireau,
Il va se regarder dans l'eau d'une fontaine,
Se trouve l'air d'un sot, tel qu'étoit le cousin.
Tout honteux, de la cour il reprend le chemin.
Mais, quelques mois après, dans un riche équipage,
Entouré de valets, d'esclaves, de flatteurs,
Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage :
Il étoit grand-visir. Je te l'avois bien dit,
S'écrie alors le vieux grand-père :
Mon ami, chez les grands quiconque voudra plaire,
Doit d'abord cacher son esprit.

FABLE XVIII.

LE HIBOU, LE CHAT, L'OISON ET LE RAT.

De jeunes écoliers avoient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avoient élevé dans la cour du collége.
Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étoient en liaison
Avec l'oiseau; tous trois avoient le privilége
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avoient orné leur esprit,
Savoient par cœur Denys d'Halicarnasse,
Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.
Un soir en disputant (des docteurs c'est l'usage),
Ils comparoient entr'eux les peuples anciens.
Ma foi, disoit le chat, c'est aux Égyptiens
Que je donne le prix : c'étoit un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux;
Cela seul, à mon gré, lui donne l'avantage.
J'aime mieux les Athéniens,
Répondoit le hibou : que d'esprit! que de grace!
Et dans les combats, quelle audace!
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens!
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens?

Des nations c'est la première.
Parbleu! dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisans :
Et les Romains, que vous en semble ?
Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatans?
Dans les arts comme dans la guerre,
Ils ont surpassé vos amis.
Pour moi, ce sont mes favoris;
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.
Chacun des trois pédans s'obstine en son avis,
Quand un rat, qui de loin entendoit la dispute,
Rat savant, qui mangeoit des thêmes dans sa hutte,
Leur cria : Je vois bien d'où viennent vos débats.
L'Égypte vénéroit les chats,
Athènes les hiboux; et Rome, au capitole,
Aux dépens de l'état nourrissoit des oisons;
Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
Que suivent nos opinions.

FABLE XIX.

LE PARRICIDE.

Un fils avoit tué son père.
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait;
Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,
Il fuyoit les humains, il vivoit dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.
Certain jour on le vit détruire à coups de pierre
Un malheureux nid de moineaux.
Eh! que vous ont fait ces oiseaux?
Lui demande un passant : pourquoi tant de colère?
Ce qu'ils m'ont fait! répond le criminel;
Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père.
Le passant le regarde; il se trouble, il pâlit;
Sur son front son crime se lit.
Conduit devant le juge, il l'avoue et l'expie.

O des vertus dernière amie,
Toi qu'on voudroit en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper!

FABLE XX.

L'AMOUR ET SA MÈRE.

Quand la belle Vénus, sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule dans l'univers;
Mais près d'elle aussi-tôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus;
Et se reconnoissant sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
Comme ils approchoient du rivage,
L'Amour, qu'elle portoit, s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits en criant : Terre! terre!
Que faites-vous, mon fils? lui dit alors sa mère.
Maman, répondit-il, j'entre dans mes états.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE SAVANT ET LE FERMIER.

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire!
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur!
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire;
Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
Avec les animaux je veux passer ma vie;
Ils sont si bonne compagnie!
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
Que tous n'ont pas le même cœur.
Plusieurs que l'on connoît, sans qu'ici je les nomme,
De nos vices ont bonne part;
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme;
Et fripon pour fripon, je préfère un renard:
C'est ainsi que pensoit un sage,
Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage
On venoit écouter et suivre ses avis.
Chaque mot qu'il disoit étoit une sentence.
Son exemple sur-tout aidoit son éloquence;
Et lorsqu'environné de ses quarante enfans,
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeoit les procès ou régloit les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.

Je me souviens qu'un jour, dans son champêtre asyle,
Il vint un savant de la ville
Qui dit au bon vieillard : Mon père, enseignez-moi
Dans quel auteur, dans quel ouvrage
Vous apprîtes l'art d'être sage?
Chez quelle nation, à la cour de quel roi
Avez-vous été, comme Ulysse,
Prendre des leçons de justice?
Suivez-vous de Zénon la rigoureuse loi?
Avez-vous embrassé la secte d'Épicure,
Celle de Pythagore ou du divin Platon?
De tous ces messieurs-là je ne sais pas le nom,
Répondit le vieillard; mon livre est la nature,
Et mon unique précepteur,
C'est mon cœur.
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle
Des vertus que je dois chérir.
La colombe m'apprit à devenir fidèle;
En voyant la fourmi, j'amassai pour jouir;
Mes bœufs m'enseignent la constance;
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance;
Et si j'avois besoin d'avis
Pour aimer mes filles, mes fils,
La poule et ses poussins me serviroient d'exemple.
Ainsi, dans l'univers, tout ce que je contemple
M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir.
Je fais souvent du bien pour avoir du plaisir;
J'aime et je suis aimé; mon âme est tendre et pure;
Et toujours, selon ma mesure,
Ma raison sait régler mes vœux;
J'observe



La Poule et ses Poussins me serviroient d'exemple.

Marillier inv.t Duprcel sculp

J'observe et je suis la nature;
C'est mon secret pour être heureux.

FABLE II.

L'ÉCUREUIL, LE CHIEN ET LE RENARD.

Un gentil écureuil étoit le camarade,
Le tendre ami d'un beau danois.
Un jour qu'ils voyageoient comme Oreste et Pylade,
La nuit les surprit dans un bois.
En ce lieu, point d'auberge; ils eurent de la peine
A trouver où se bien coucher.
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
Vers minuit, c'est l'heure des crimes,
Long-tems après que nos amis
En se disant bonsoir se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard affamé de victimes,
Arrive au pied de l'arbre, et, levant le museau,
Voit l'écureuil sur un rameau.
Il le mange des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres qui de sang brûlent de s'abreuver;
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver;
Il faut donc par une harangue
L'engager à descendre; et voici son discours :
Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours;
Mais le pieux transport dont mon ame est remplie

Ne peut se contenir. Je suis votre cousin
Germain ;
Votre mère étoit sœur de feu mon digne père.
Cet honnête homme, hélas ! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu,
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien ! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par un embrassement,
Combler le doux plaisir que mon ame ressent.
Si je pouvois monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh ! j'y serois déjà, soyez-en bien certain.
Les écureuils ne sont pas bêtes,
Et le mien étoit fort malin ;
Il reconnoît le patelin,
Et répond d'un ton doux : Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin.
Je descends : mais pour mieux lier la connoissance,
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance ;
Il dort dans ce trou-là : frappez un peu ; je pense
Que vous serez charmé de le connoître aussi.
Aussi-tôt maître renard frappe,
Croyant en manger deux ; mais le fidèle chien
S'élance de l'arbre, le happe,
Et vous l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points : d'abord, qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur ;
Puis, qu'avec de l'esprit, il est souvent facile
Au piége qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

FABLE III.

LE COURTISAN ET LE DIEU PROTÉE.

On en veut trop aux courtisans;
On va criant par-tout qu'à l'état inutiles,
Pour leur seul intérêt ils se montrent habiles:
Ce sont discours de médisans.

J'ai lu, je ne sais où, qu'autrefois en Syrie
Ce fut un courtisan qui sauva sa patrie.
Voici comment: dans le pays
La peste avoit été portée,
Et ne devoit cesser qne quand le dieu Protée
Diroit là-dessus son avis.
Ce dieu, comme l'on sait, n'est pas facile à vivre;
Pour le faire parler, il faut long-tems le suivre;
Près de son antre l'épier,
Le surprendre, et puis le lier,
Malgré la figure effrayante
Qu'il prend et quitte à volonté.
Certain vieux courtisan, par le roi député,
Devant le dieu marin tout-à-coup se présente.
Celui-ci surpris, irrité,
Se change en noir serpent; sa gueule empoisonnée
Lance et retire un dard, messager du trépas,
Tandis que, dans sa marche oblique et détournée,
Il glisse sur lui-même, et d'un pli fait un pas.

Le courtisan sourit. Je connois cette allure,
Dit-il, et mieux que toi je sais mordre et ramper :
Il court alors pour l'attraper :
Mais le dieu change de figure ;
Il devient tour à tour loup, singe, lynx, renard.
Tu veux me vaincre dans mon art,
Disoit le courtisan ; mais, depuis mon enfance,
Plus que ces animaux, avide, adroit, rusé,
Chacun de ces tours-là pour moi se trouve usé.
Changer d'habit, de mœurs, même de conscience,
Je ne vois rien là que d'aisé.
Lors il saisit le dieu, le lie,
Arrache son oracle, et retourne vainqueur.

Ce trait nous prouve, ami lecteur,
Combien un courtisan peut servir la patrie.

FABLE IV.

LE HIBOU ET LE PIGEON.

Que mon sort est affreux! s'écrioit un hibou :
Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,
Je suis isolé sur la terre,
Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou
Consoler un moment ma douleur solitaire.
Un pigeon entendit ces mots,
Et courut auprès du malade :

Hélas! mon pauvre camarade,
Lui dit-il, je plains bien vos maux;
Mais je ne comprends pas qu'un hibou de votre âge
Soit sans épouse, sans parens,
Sans enfans ou petits-enfans.
N'avez-vous point serré les nœuds du mariage
Pendant le cours de vos beaux ans?
Le hibou répondit: Non vraiment, mon cher frère:
Me marier! Et pourquoi faire?
J'en connoissois trop le danger.
Vouliez-vous que je prisse une jeune chouette,
Bien étourdie et bien coquette,
Qui me trahît sans cesse ou me fît enrager;
Qui me donnât des fils d'un méchant caractère,
Ingrats, menteurs, mauvais sujets,
Desirant en secret le trépas de leur père?
Car c'est ainsi qu'ils sont tous faits.
Pour des parens, je n'en ai guère,
Et ne les vis jamais. Ils sont durs, exigeans;
Pour le moindre sujet s'irritent,
N'aiment que ceux dont ils héritent;
Encor ne faut-il pas qu'ils attendent long-tems.
Tout frère ou tout cousin nous déteste et nous pille.
Je ne suis pas de votre avis,
Répondit le pigeon; mais parlons des amis;
Des orphelins c'est la famille:
Vous avez dû près d'eux trouver quelques douceurs.
—Les amis! ils sont tous trompeurs.
J'ai connu deux hiboux qui tendrement s'aimèrent
Pendant quinze ans; et, certain jour,

Pour une souris s'égorgèrent.
Je crois à l'amitié moins encor qu'à l'amour.
— Mais ainsi, Dieu me le pardonne !
Vous n'avez donc aimé personne ?
— Ma foi, non, soit dit entre nous.
— En ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaignez-vous ?

FABLE V.

LA VIPÈRE ET LA SANG-SUE.

La vipère disoit un jour à la sang-sue :
Que notre sort est différent !
On vous cherche, on me fuit; si l'on peut on me tue;
Et vous, aussi-tôt qu'on vous prend,
Loin de craindre votre blessure,
L'homme vous donne de son sang
Une ample et bonne nourriture;
Cependant vous et moi faisons même piqûre.
La citoyenne de l'étang
Répond : Oh que nenni, ma chère;
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire.
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison;
Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle :
Entre nous deux, je crois, la différence est belle;
Je suis remède, et vous poison.

Cette fable aisément s'explique :
C'est la satyre et la critique.

FABLE VI.

LE PACHA ET LE DERVIS.

Un Arabe à Marseille autrefois m'a conté
Qu'un pacha turc dans sa patrie
Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamans d'un très-grand prix:
C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Être le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras.
Muni de son coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avoit-il donc besoin
D'aller loin?
L'embarras de choisir étoit sa grande affaire:
Des fous toujours plus fous venoient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire
Pour l'offrir à chacun saisissoit le coffret;
Mais un pressentiment secret
Lui conseilloit de n'en rien faire,
L'assuroit qu'il trouveroit mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,

Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin.
Il trouve tout le peuple en joie :
Que s'est-il donc passé? Rien, lui dit un iman;
C'est notre grand-visir que le sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au prophète un firman.
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires;
Et, comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.
--Souvent?--Oui.--C'est fort bien; votre nouveau visir
Est-il nommé? —Sans doute : et le voilà qui passe.
Le dervis, à ces mots, court, traverse la place,
Arrive et reconnoît le pacha son ami.
Bon! te voilà! dit celui-ci :
Et le coffret? —Seigneur, j'ai parcouru l'Asie;
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir;
Aujourd'hui ma course est finie;
Daignez l'accepter, grand-visir.

FABLE VII.

LE LABOUREUR DE CASTILLE.

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort.
En vain la fortune l'accable;
En vain mille ennemis ligués avec le sort
Semblent lui présager sa perte inévitable :
L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,
Rend inutiles leurs efforts.

Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,
Philippe, sans argent, sans troupes, sans crédit,
Chassé par l'Anglais de Madrid,
Croyoit perdu son diadême.
Il fuyoit presque seul, accablé de douleur.
Tout-à-coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfans et son roi, sa femme et sa patrie;
Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup;
Riche et pourtant aimé; cité dans les Castilles
Comme l'exemple des familles.
Son habit, filé par ses filles,
Étoit ceint d'une peau de loup.
Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise,
Faisoit voir des yeux vifs et des traits basanés,

Et ses moustaches de son nez
Descendoient jusque sur sa fraise.
Douze fils le suivoient, tous grands, beaux, vigoureux:
Un mulet chargé d'or étoit au milieu d'eux.
Cet homme, dans cet équipage,
Devant le roi s'arrête, et lui dit : Où vas-tu?
Un revers t'a-t-il abattu?
Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage;
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.
Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid?
Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles;
Nous péririons pour toi dans les champs de l'honneur.
Le hasard gagne des batailles;
Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.
Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
Tout est à toi, prends tout. Graces à quarante ans
De travail et d'économie,
Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfans,
Voilà douze soldats; malgré mes cheveux blancs,
Je ferai le treizième; et, la guerre finie,
Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,
Viendront te demander, pour prix de leurs services,
Des biens, des honneurs, des rubans,
Nous ne demanderons que repos et justice.
C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens
Nous fournissons au roi du sang et des richesses;
Mais loin de briguer ses largesses,
Moins il donne et plus nous l'aimons.
Quand tu seras heureux, nous fuirons ta présence,
Nous te bénirons en silence:





Un Paon faisoit la roue.

C. P. Marillier inv. L. M. Halbou Sculp.

On t'a vaincu, nous te cherchons.
Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle
Philippe le relève en poussant des sanglots ;
Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,
Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.
Bientôt, selon la prophétie
Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur;
Et, sur le trône d'Ibérie,
N'oublia point le laboureur.

FABLE VIII.

LE PAON, LES DEUX OISONS ET LE PLONGEON.

Un paon faisoit la roue, et les autres oiseaux
Admiroient son brillant plumage.
Deux oisons nasillards, du fond d'un marécage,
Ne remarquoient que ses défauts.
Regarde, disoit l'un, comme sa jambe est faite,
Comme ses pieds sont plats, hideux.
Et son cri, disoit l'autre, est si mélodieux,
Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette.
Chacun rioit alors du mot qu'il avoit dit.
Tout-à-coup un plongeon sortit :
Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue
Ce qui manque à ce paon : c'est bien voir, j'en conviens;
Mais votre chant, vos pieds sont plus laids que les siens,
Et vous n'aurez jamais sa queue.

FABLE IX.

L'AVARE ET SON FILS.

Par je ne sais quelle aventure,
Un avare, un beau jour, voulant se bien traiter,
Au marché courut acheter
Des pommes pour sa nourriture.
Dans son armoire il les porta,
Les compta, rangea, recompta,
Ferma les doubles tours de sa double serrure,
Et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie,
Les bonnes pommes ménageoit;
Mais lorsqu'il en trouvoit quelqu'une de pourrie,
En soupirant il la mangeoit.
Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
Découvrit à la fin les pommes de son père.
Il attrape les clefs, et va dans ce réduit,
Suivi de deux amis d'excellent appétit.
Or, vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,
Et combien de pommes périrent.
L'avare arrive en ce moment,
De douleur, d'effroi palpitant.
Mes pommes! crioit-il: coquins, il faut les rendre,
Ou je vais tous vous faire pendre.

Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plaît;
Nous sommes d'honnêtes personnes:
Et quel tort vous avons-nous fait?
Nous n'avons mangé que les bonnes.

FABLE X.

L'HABIT D'ARLEQUIN.

Vous connoissez ce quai nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs:
A mes fables souvent c'est là que je travaille;
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.
Un jour de mardi-gras j'étois à la fenêtre
D'un oiseleur de mes amis,
Quand sur le quai je vis paroître
Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,
Qui, la batte à la main, d'une grace légère,
Couroit après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissoit par des ris, par des cris.
Tout près de moi, dans une cage,
Trois oiseaux étrangers, de différent plumage,
Perruche, cardinal, serin,
Regardoient aussi l'arlequin.
La perruche disoit: J'aime peu son visage;
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal;
Il est d'un si beau verd! Verd! dit le cardinal:
Vous n'y voyez donc pas, ma chère?

L'habit est rouge assurément ;
Voilà ce qui le rend charmant.
Oh ! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison ;
Car l'habit est jaune-citron ;
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est verd. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu !
Interrompt chacun avec feu,
Et déjà le trio s'irrite.
Amis, appaisez-vous, leur crie un bon pivert ;
L'habit est jaune, rouge et verd.
Cela vous surprend fort. Voici tout le mystère ;
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de nous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire.

FABLE XI.

LE LAPIN ET LA SARCELLE.

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivoient heureux et contens.
Le terrier du lapin étoit sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.

Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étoient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvoient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeroient toujours.
Ce sujet revenoit sans cesse en leurs discours.
Tout étoit en commun, plaisir, chagrin, souffrance;
Ce qui manquoit à l'un, l'autre le regrettoit;
Si l'un avoit du mal, son ami le sentoit;
Si d'un bien au contraire il goûtoit l'espérance,
Tous deux en jouissoient d'avance.
Tel étoit leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux!
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'ame toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudroit s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas! s'écrioit-il, m'entends-tu? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie!
Ne prolonge pas mon effroi :
Encor quelques momens, c'en est fait de ma vie;
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.
Disant ces mots, il court, il pleure;
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.

Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers voloient sur un bassin.
L'amitié donne du courage.
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde et reconnoît... ô tendresse! ô bonheur!
La sarcelle : aussi-tôt il pousse un cri de joie;
Et, sans perdre de tems à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie; et, par ce souterrain,
Le lapin tout-à-coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle; il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre;
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux! Que ne sais-je le peindre
Comme je saurois le sentir!
Nos bons amis croyoient n'avoir plus rien à craindre;
Ils n'étoient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin.
Mes fusils! mes furets! crioit-il en colère;
Aussi-tôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles;
Tout

Tout lapin qui paroît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes ;
Dans le funeste jour de Cannes
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce tems, notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendoit en tremblant la mort,
Mais conjuroit sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondit l'oiseau ;
Nous séparer seroit la mort la plus cruelle.
Ah! si tu pouvois passer l'eau !
Pourquoi pas? Attends-moi... La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards : elle l'emplit bien vîte
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de cable.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui, la sarcelle nageant,
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque ; et jugez du plaisir !

Non loin du port on va choisir
Un asyle où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devoient tous les deux.

FABLE XII.

LE MILAN ET LE PIGEON.

Un milan plumoit un pigeon,
Et lui disoit : Méchante bête,
Je te connois ; je sais l'aversion
Qu'ont pour moi tes pareils : te voilà ma conquête !
Il est des dieux vengeurs. Hélas ! je le voudrois,
Répondit le pigeon. O comble des forfaits !
S'écria le milan : quoi ! ton audace impie
Ose douter qu'il soit des dieux ?
J'allois te pardonner ; mais, pour ce doute affreux,
Scélérat, je te sacrifie.

FABLE XIII.

LA FAUVETTE ET LE ROSSIGNOL.

Une fauvette dont la voix
Enchantoit les échos par sa douleur extrême,
Espéra surpasser le rossignol lui-même,
Et lui fit un défi. L'on choisit dans le bois
Un lieu propre au combat. Les juges se placèrent :
C'étoient le linot, le serin,
Le rouge-gorge et le tarin.
Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.
Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons
Furent gardes du camp ; le merle étoit trompette.
Il donne le signal : aussi-tôt la fauvette
Fait entendre les plus doux sons ;
Avec adresse elle varie
De ses accens filés la touchante harmonie,
Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.
L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence ;
Alors le rossignol commence.
Trois accords purs, égaux, brillans,
Que termine une juste et parfaite cadence,
Sont le prélude de ses chants ;
Ensuite son gosier flexible,
Parcourant sans effort tous les tons de sa voix,
Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,

Étonne et ravit à la fois.
Les juges cependant demeuroient en balance.
Le linot, le serin, de la fauvette amis,
Ne vouloient point donner de prix :
Les autres disputoient. L'assemblée en silence
Écoutoit leurs doctes avis,
Lorsqu'un geai s'écria : Victoire à la fauvette!
Ce mot décida sa défaite :
Pour le rossignol aussi-tôt
L'aréopage ailé tout d'une voix s'explique.

Ainsi le suffrage d'un sot
Fait plus de mal que sa critique.

FABLE XIV.

LE PHILOSOPHE ET LE CHAT-HUANT.

Persécuté, proscrit, chassé de son asyle,
Pour avoir appelé les choses par leur nom;
Un pauvre philosophe erroit de ville en ville,
Emportant avec lui tous ses biens, sa raison.
Un jour qu'il méditoit sur le fruit de ses veilles,
C'étoit dans un grand bois, il voit un chat-huant
Entouré de geais, de corneilles,
Qui le harceloient en criant :
C'est un coquin; c'est un impie,
Un ennemi de la patrie;
Il faut le plumer vif : oui, oui, plumons, plumons,

Ensuite nous le jugerons;
Et tous fondoient sur lui. La malheureuse bête,
Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,
Leur disoit, mais en vain, d'excellentes raisons.
Touché de son malheur, car la philosophie
Nous rend plus doux et plus humains,
Notre sage fait fuir la cohorte ennemie,
Puis dit au chat-huant: Pourquoi ces assassins
En vouloient-ils à votre vie?
Que leur avez-vous fait? L'oiseau lui répondit:
Rien du tout; mon seul crime est d'y voir clair la nuit.

FABLE XV.

LE PROCÈS DES DEUX RENARDS.

Que je hais cet art de pédant,
Cette logique captieuse,
Qui d'une chose claire en fait une douteuse,
D'un principe erroné tire subtilement
Une conséquence trompeuse,
Et raisonne en déraisonnant!
Les Grecs ont inventé cette belle manière.
Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyoient en faire.
Que Dieu leur donne paix! Il s'agit d'un renard,
Grand argumentateur, célèbre babillard,
Et qui montroit la rhétorique.
Il tenoit école publique,

Avoit des écoliers qui payoient en poulets.
Un d'eux qu'on destinoit à plaider au palais,
Devoit payer son maître à la première cause
Qu'il gagneroit : ainsi la chose
Avoit été réglée et d'une et d'autre part.
Son cours étant fini, mon écolier renard
Intente un procès à son maître,
Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard
Tous les deux s'en vont comparoître.
Monseigneur, disoit l'écolier,
Si je gagne, c'est clair, je ne dois rien payer;
Si je perds, nulle est sa créance;
Car il convient que l'échéance
N'en devoit arriver qu'après
Le gain de mon premier procès.
Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense;
Mon dilemme est certain. Nenni,
Répondoit aussi-tôt le maître :
Si vous perdez, payez, la loi l'ordonne ainsi;
Si vous gagnez, sans plus remettre,
Payez; car vous avez signé
Promesse de payer au premier plaid gagné :
Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse.
Chacun attend alors que le juge prononce,
Et l'auditoire s'étonnoit
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.
Le léopard rêveur prit enfin la parole :
Hors de cour, leur dit-il; défense à l'écolier
De continuer son métier,
Au maître de tenir école.

FABLE XVI.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

Dans le beau siècle d'or, quand les premiers humains,
Au milieu d'une paix profonde,
Couloient des jours purs et sereins,
La Vérité couroit le monde
Avec son miroir dans les mains.
Chacun s'y regardoit, et le miroir sincère
Retraçoit à chacun son plus secret desir
Sans jamais le faire rougir :
Tems heureux, qui ne dura guère !
L'homme devint bientôt méchant et criminel.
La Vérité s'enfuit au ciel,
En jetant de dépit son miroir sur la terre.
Le pauvre miroir se cassa.
Ses débris qu'au hasard la chute dispersa,
Furent perdus pour le vulgaire.
Plusieurs siècles après on en connut le prix ;
Et c'est depuis ce tems que l'on voit plus d'un sage
Chercher avec soin ces débris,
Les retrouver par fois ; mais ils sont si petits,
Que personne n'en fait usage.
Hélas ! le sage le premier
Ne s'y voit jamais tout entier.

FABLE XVII.

LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE.

Guillot, disoit un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir ? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. Pourquoi ? répond Guillot.
—Pourquoi ? Regarde donc : ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abymer, vigne, avoine, froment ;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien ; le village en ruine
Dans trois mois aura la famine,
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
La peste ! dit Guillot : doucement, calmez-vous ;
Je ne vois point cela, compère ;
Et s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire ;
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle ; il porte de la pluie :
La terre est sèche dès long-tems ;
Il va bien arroser nos champs ;
Toute notre récolte en doit être embellie.

Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.
C'est bien voir que cela! dit Lucas en colère.
Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
Oh! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot;
Attendons la fin de l'affaire:
Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici.
Ils s'échauffoient tous deux; déjà, dans leur furie,
Ils alloient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant;
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

FABLE XVIII.

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étoient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit!
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vîte entre deux cailloux la casse,

L'épluche, la mange, et lui dit:
Votre mère eut raison, ma mie:
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.

FABLE XIX.

DON QUICHOTTE.

Contraint de renoncer à la chevalerie,
Don Quichotte voulut, pour se dédommager,
Mener une plus douce vie,
Et choisit l'état de berger.
Le voilà donc qui prend panetière et houlette,
Le petit chapeau rond garni d'un ruban verd,
Sous le menton faisant rosette.
Jugez de la grace et de l'air
De ce nouveau Tircis! Sur sa rauque musette
Il s'essaie à charmer l'écho de ces cantons,
Achète au boucher deux moutons,
Prend un roquet galeux; et, dans cet équipage,
Par l'hiver le plus froid qu'on eût vu de long-tems,
Dispersant son troupeau sur les rives du Tage,
Au milieu de la neige il chante le printems.
Point de mal jusques-là; chacun à sa manière
Est libre d'avoir du plaisir.
Mais il vint à passer une grosse vachère;
Et le pasteur, pressé d'un amoureux desir,

Court et tombe à ses pieds. O belle Timarette!
Dit-il, toi que l'on voit parmi tes jeunes sœurs
Comme le lis parmi les fleurs,
Cher et cruel objet de ma flamme secrète,
Abandonne un moment le soin de tes agneaux;
Viens voir un nid de tourtereaux
Que j'ai découvert sur ce chêne.
Je veux te les donner : hélas! c'est tout mon bien.
Ils sont blancs : leur couleur, Timarette, est la tienne;
Mais, par malheur pour moi, leur cœur n'est pas le tien.
A ce discours, la Timarette,
Dont le vrai nom étoit Fanchon,
Ouvre une large bouche; et, d'un œil fixe et bête,
Contemple le vieux Céladon,
Quand un valet de ferme, amoureux de la belle,
Paroissant tout-à-coup, tombe à coups de bâton
Sur le berger tendre et fidèle,
Et vous l'étend sur le gazon.
Don Quichotte crioit : Arrête,
Pasteur ignorant et brutal;
Ne sais-tu pas nos lois? Le cœur de Timarette
Doit devenir le prix d'un combat pastoral:
Chante, et ne frappe pas. Vainement il l'implore;
L'autre frappoit toujours, et frapperoit encore,
Si l'on n'étoit venu secourir le berger,
Et l'arracher à sa furie.

Ainsi guérir d'une folie,
Bien souvent ce n'est qu'en changer.

FABLE XX.

LE VOYAGE.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir;
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

LE BERGER ET LE ROSSIGNOL.

A M. L'ABBÉ DELILLE.

O TOI, dont la touchante et sublime harmonie
Charme toujours l'oreille en attachant le cœur,
        Digne rival, souvent vainqueur,
        Du chantre fameux d'Ausonie,
Delille, ne crains rien; sur mes légers pipeaux
Je ne viens point ici célébrer tes travaux,
Ni dans de foibles vers parler de poésie.
        Je sais que l'immortalité
Qui t'est déjà promise au temple de mémoire,
        T'est moins chère que ta gaîté;
Je sais que, méritant tes succès sans y croire,
Content par caractère et non par vanité,
        Tu te fais pardonner ta gloire
        A force d'amabilité:
C'est ton secret; aussi je finis ce prologue.
        Mais du moins lis mon apologue;
Et si quelque envieux, quelque esprit de travers,
        Outrageant un jour tes beaux vers,
Te donne assez d'humeur pour t'empêcher d'écrire,
Je te demande alors de vouloir le relire.

Dans une belle nuit du charmant mois de mai,
Un berger contemploit, du haut d'une colline,
La lune promenant sa lumière argentine
Au milieu d'un ciel pur d'étoiles parsemé;
Le tilleul odorant, le lilas, l'aubépine,
Au gré du doux zéphyr balançant leurs rameaux,
Et les ruisseaux dans les prairies
Brisant sur des rives fleuries
Le crystal de leurs claires eaux.
Un rossignol, dans le bocage,
Mêloit ses doux accens à ce calme enchanteur;
L'écho les répétoit, et notre heureux pasteur,
Transporté de plaisir, écoutoit son ramage.
Mais tout-à-coup l'oiseau finit ses tendres sons.
En vain le berger le supplie
De continuer ses chansons.
Non, dit le rossignol, c'en est fait pour la vie;
Je ne troublerai plus ces paisibles forêts.
N'entends-tu pas dans ce marais
Mille grenouilles coassantes,
Qui, par des cris affreux, insultent à mes chants?
Je cède, et reconnois que mes foibles accens
Ne peuvent l'emporter sur leurs voix glapissantes.
Ami, dit le berger, tu vas combler leurs vœux;
Te taire est le moyen qu'on les écoute mieux:
Je ne les entends plus aussi-tôt que tu chantes.

FABLE II.

LES DEUX LIONS.

Sur les bords africains, aux lieux inhabités
Où le char du soleil roule en brûlant la terre,
Deux énormes lions, de la soif tourmentés,
Arrivèrent au pied d'un rocher solitaire.
Un filet d'eau couloit, foible et dernier effort
De quelque Naïade expirante.
Les deux lions courent d'abord
Au bruit de cette eau murmurante.
Ils pouvoient boire ensemble; et la fraternité,
Le besoin, leur donnoient ce conseil salutaire;
Mais l'orgueil disoit le contraire,
Et l'orgueil fut seul écouté.
Chacun veut boire seul : d'un œil plein de colère,
L'un l'autre ils vont se mesurans,
Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière;
De leur terrible queue ils se frappent les flancs,
Et s'attaquent avec de tels rugissemens,
Qu'à ce bruit dans le fond de leur sombre tanière,
Les tigres d'alentour vont se cacher tremblans.
Égaux en vigueur, en courage,
Ce combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage;
Car les dieux ne s'en mêloient pas.

Après une heure ou deux d'efforts et de morsures,
Nos héros fatigués, déchirés, haletans,
S'arrêtèrent en même tems.
Couverts de sang et de blessures,
N'en pouvant plus, morts à demi,
Se traînant sur le sable, à la source ils vont boire :
Mais, pendant le combat, la source avoit tari;
Ils expirent auprès.

Vous lisez votre histoire,
Malheureux insensés, dont les divisions,
L'orgueil, les fureurs, la folie,
Consument en douleurs le moment de la vie :
Hommes, vous êtes ces lions ;
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie.

FABLE III.

LA COLOMBE ET SON NOURRISSON.

Une colombe gémissoit
De ne pouvoir devenir mère :
Elle avoit fait cent fois tout ce qu'il falloit faire
Pour en venir à bout ; rien ne réussissoit.
Un jour se promenant dans un bois solitaire,
Elle rencontre en un vieux nid
Un œuf abandonné, point trop gros, point petit,
Semblable aux œufs de tourterelle.

Ah !

Ah! quel bonheur! s'écria-t-elle :
Je pourrai donc enfin couver,
Et puis nourrir, puis élever
Un enfant qui fera le charme de ma vie!
Tous les soins qu'il me coûtera,
Les tourmens qu'il me causera,
Seront encor des biens pour mon ame ravie :
Quel plaisir vaut ces soucis-là?
Cela dit, dans le nid la colombe établie
Se met à couver l'œuf, et le couve si bien,
Qu'elle ne le quitte pour rien,
Pas même pour manger : l'amour nourrit les mères.
Après vingt et un jours, elle voit naître enfin
Celui dont elle attend son bonheur, son destin,
Et ses délices les plus chères.
De joie elle est prête à mourir;
Auprès de son petit nuit et jour elle veille,
L'écoute respirer, le regarde dormir,
S'épuise pour le mieux nourrir.
L'enfant chéri vient à merveille;
Son corps grossit en peu de tems;
Mais son bec, ses yeux et ses ailes,
Diffèrent fort des tourterelles;
La mère les voit ressemblans.
A bien élever sa jeunesse
Elle met tous ses soins, lui prêche la sagesse,
Et sur-tout l'amitié, lui dit à chaque instant :
Pour être heureux, mon cher enfant,
Il ne faut que deux points, la paix avec soi-même,
Puis quelques bons amis dignes de nous chérir.

La vertu de la paix nous fait seule jouir;
Et le secret pour qu'on nous aime,
C'est d'aimer les premiers : facile et doux plaisir!
Ainsi parloit la tourterelle,
Quand, au milieu de sa leçon,
Un malheureux petit pinson
Échappé de son nid vient s'abattre auprès d'elle.
Le jeune nourrisson à peine l'aperçoit,
Qu'il court à lui : sa mère croit
Que c'est pour le traiter comme ami, comme frère,
Et pour offrir au voyageur
Une retraite hospitalière.
Elle applaudit déjà : mais quelle est sa douleur,
Lorsqu'elle voit son fils, ce fils dont la jeunesse
N'entendit que leçons de vertu, de sagesse,
Saisir le foible oiseau, le plumer, le manger,
Et garder au milieu de l'horrible carnage
Ce tranquille sang-froid, assuré témoignage
Que le cœur désormais ne peut se corriger!
Elle en mourut, la pauvre mère.
Quel triste prix des soins donnés à cet enfant!
Mais c'étoit le fils d'un milan :
Rien ne change le caractère.

FABLE IV.

L'ANE ET LA FLUTE.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles:
Il faut le leur passer; souvent ils sont heureux;
Grand motif de se croire habiles.

Un âne, en broutant ses chardons,
Regardoit un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiroient et charmoient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disoit: Ce monde est fou!
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire,
Tandis que moi... Suffit... Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère.
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque sur la fougère
Une flûte oubliée en ces champêtres lieux
Par quelque pasteur amoureux
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,

Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et tout joyeux s'écrie en faisant la culbute :
Eh! je joue aussi de la flûte!

FABLE V.

LE PAYSAN ET LA RIVIÈRE.

Je veux me corriger, je veux changer de vie,
Me disoit un ami : dans des liens honteux
Mon ame s'est trop avilie;
J'ai cherché le plaisir, guidé par la folie,
Et mon cœur n'a trouvé que le remords affreux.
C'en est fait, je renonce à l'indigne maîtresse
Que j'adorai toujours sans jamais l'estimer;
Tu connois pour le jeu ma coupable foiblesse:
Eh bien! je vais la réprimer;
Je vais me retirer du monde,
Et, calme désormais, libre de tous soucis,
Dans une retraite profonde,
Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.
Que de fois vous l'avez promis!
Toujours en vain, lui répondis-je.
Çà, quand commencez-vous? --Dans huit jours, sûrement.

—Pourquoi pas aujourd'hui? Ce long retard m'afflige.
—Oh! je ne puis dans un moment
Briser une si forte chaîne;
Il me faut un prétexte : il viendra, j'en réponds.
Causant ainsi, nous arrivons
Jusque sur les bords de la Seine,
Et j'aperçois un paysan
Assis sur une large pierre,
Regardant l'eau couler d'un air impatient.
—L'ami, que fais-tu là?—Monsieur, pour une affaire
Au village prochain je suis contraint d'aller;
Je ne vois point de pont pour passer la rivière,
Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler.

Mon ami, vous voilà; cet homme est votre image;
Vous perdez en projets les plus beaux de vos jours:
Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage;
Car cette eau coulera toujours.

FABLE VI.

LE PRÊTRE DE JUPITER.

Un prêtre de Jupiter,
Père de deux grandes filles,
Toutes deux assez gentilles,
De bien les marier fit son soin le plus cher.
Les prêtres de ce tems vivoient de sacrifices,
Et n'avoient point de bénéfices.
La dot étoit fort mince. Un jeune jardinier
Se présenta pour gendre ; on lui donna l'aînée.
Bientôt après cet hyménée,
La cadette devint la femme d'un potier.
A quelques jours de là, chaque épouse établie
Chez son époux, le père va les voir.
Bonjour, dit-il ; je viens savoir
Si le choix que j'ai fait rend heureuse ta vie ;
S'il ne te manque rien ; si je peux y pourvoir.
Jamais, répond la jardinière,
Vous ne fîtes meilleure affaire :
La paix et le bonheur habitent ma maison ;
Je tâche d'être bonne, et mon époux est bon :
Il sait m'aimer sans jalousie,
Je l'aime sans coquetterie ;
Aussi tout est plaisir, tout, jusqu'à nos travaux ;

Nous ne desirons rien, sinon qu'un peu de pluie
Fasse pousser nos artichaux.
—C'est là tout?—Oui, vraiment.—Tu seras satisfaite,
Dit le vieillard : demain je célèbre la fête
De Jupiter; je lui dirai deux mots.
Adieu, ma fille. —Adieu, mon père.
Le prêtre de ce pas s'en va chez la potière
L'interroger, comme sa sœur,
Sur son mari, sur son bonheur.
Oh! répond celle-ci, dans mon petit ménage,
Le travail, l'amour, la santé,
Tout va fort bien en vérité;
Nous ne pouvons suffire à la vente, à l'ouvrage:
Notre unique desir seroit que le soleil
Nous montrât plus souvent son visage vermeil
Pour sécher notre poterie.
Vous, pontife du dieu de l'air,
Obtenez-nous cela, mon père, je vous prie;
Parlez pour nous à Jupiter.
—Très-volontiers, ma chère amie:
Mais je ne sais comment accorder mes enfans;
Tu me demandes du beau tems,
Et ta sœur a besoin de pluie.
Ma foi, je me tairai, de peur d'être en défaut.
Jupiter mieux que nous sait bien ce qu'il nous faut;
Prétendre le guider seroit folie extrême.
Sachons prendre le tems comme il veut l'envoyer :
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même;
Se soumettre, c'est les prier.

4

FABLE VII.

LES DEUX CHAUVES.

Un jour deux chauves dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire.
Chacun d'eux veut l'avoir; dispute et coups de poing.
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restoient encor.
Un peigne étoit le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire.

FABLE VIII.

LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisoit sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse;
Et l'écureuil s'agenouillant
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,



A présent je peux vous instruire.

P. Marillier inv. Halbou, Sculp.

Le léopar
Mais à co
Pourquoi
Embelliss
T
Je
S
J
L
Sur cet
-
I
(
L'ignor
Mon co
Vous n
De dor
Tandi
Mes f
Tout
De ce
Lorsq
La ga

Le léopard lui dit : Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité : mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrois être assis.
—Soit, j'y consens, monte. —J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence ;
L'ignorance du mal fait toute ma science;
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connoissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords : vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère.

FABLE IX.

PAN ET LA FORTUNE.

Un jeune grand seigneur à des jeux de hasard
Avoit perdu sa dernière pistole,
Et puis joué sur sa parole:
Il falloit payer sans retard;
Les dettes du jeu sont sacrées.
On peut faire attendre un marchand,
Un ouvrier, un indigent,
Qui nous a fourni ses denrées;
Mais un escroc? L'honneur veut qu'au même moment
On le paye, et très-poliment.
La loi par eux fut ainsi faite.
Notre jeune seigneur, pour acquitter sa dette,
Ordonne une coupe de bois.
Aussi-tôt les ormes, les frênes,
Et les hêtres touffus, et les antiques chênes,
Tombent l'un sur l'autre à la fois.
Les Faunes, les Sylvains désertent les bocages;
Les Dryades en pleurs regrettent leurs ombrages;
Et le dieu Pan, dans sa fureur,
Instruit que le jeu seul a causé ces ravages,
S'en prend à la fortune. O mère du malheur,
Dit-il, infernale furie!

Tu troubles à la fois les mortels et les dieux ;
Tu te plais dans le mal, et ta rage ennemie.....
Il parloit, lorsque dans ces lieux
Tout-à-coup paroît la déesse.
Calme, dit-elle à Pan, le chagrin qui te presse ;
Je n'ai point causé tes malheurs ;
Même aux jeux de hasard, avec certains joueurs,
Je ne fais rien. —Qui donc fait tout? —L'adresse.

FABLE X.

LE PETIT CHIEN.

LA vanité nous rend aussi dupes que sots.

Je me souviens, à ce propos,
Qu'au tems jadis, après une sanglante guerre
Où, malgré les plus beaux exploits,
Maint lion fut couché par terre,
L'éléphant régna dans les bois.
Le vainqueur, politique habile,
Voulant prévenir désormais
Jusqu'au moindre sujet de discorde civile,
De ses vastes états exila pour jamais
La race des lions, son ancienne ennemie.
L'édit fut proclamé. Les lions affoiblis,
Se soumettant au sort qui les avoit trahis,
Abandonnent tous leur patrie.

Ils ne se plaignent pas ; ils gardent dans leur cœur
Et leur courage et leur douleur.
Un bon vieux petit chien, de la charmante espèce
De ceux qui vont portant jusqu'au milieu du dos
Une toison tombant à flots,
Exhaloit ainsi sa tristesse :
Il faut donc vous quitter, ô pénates chéris !
Un barbare, à l'âge où je suis,
M'oblige à renoncer aux lieux qui m'ont vu naître.
Sans appui, sans secours, dans un pays nouveau,
Je vais, les yeux en pleurs, demander un tombeau,
Qu'on me refusera peut-être !
O tyran ! tu le veux ; allons ! il faut partir.
Un barbet l'entendit ; touché de sa misère :
Quel motif, lui dit-il, peut t'obliger à fuir ?
—Ce qui m'y force ? ô ciel ! Et cet édit sévère
Qui nous chasse à jamais de cet heureux canton !....
--Nous ? --Non pas vous, mais moi. --Comment ! toi, mon cher frère ?
Qu'as-tu donc de commun ?... —Plaisante question !
Eh ! ne suis-je pas un lion (1) ?

---

(1) La petite espèce de chiens dont on veut parler porte le nom de chiens-lions.

FABLE XI.

LE CHAT ET LES RATS.

Un angora que sa maîtresse
Nourrissoit de mets délicats
Ne faisoit plus la guerre aux rats;
Et les rats, connoissant sa bonté, sa paresse,
Alloient, trottoient par-tout, et ne se gênoient pas.
Un jour, dans un grenier retiré, solitaire,
Où notre chat dormoit après un bon festin,
Plusieurs rats viennent dans le grain
Prendre leur repas ordinaire.
L'angora ne bougeoit. Alors mes étourdis
Pensent qu'ils lui font peur; l'orateur de la troupe
Parle des chats avec mépris.
On applaudit fort, on s'attroupe,
On le proclame général.
Grimpé sur un boisseau qui sert de tribunal:
Braves amis, dit-il, courons à la vengeance.
De ce grain désormais nous devons être las;
Jurons de ne manger désormais que des chats:
On les dit excellens, nous en ferons bombance.
A ces mots, partageant son belliqueux transport,
Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élance,
Et réveille le chat qui dort.

Celui-ci, comme on croit, dans sa juste colère,
Couche bientôt sur la poussière
Général, tribuns et soldats.
Il ne s'échappa que deux rats,
Qui disoient, en fuyant bien vîte à leur tanière :
Il ne faut point pousser à bout
L'ennemi le plus débonnaire;
On perd ce que l'on tient quand on veut gagner tout.

FABLE XII.

LE CROCODILE ET L'ESTURGEON.

Sur la rive du Nil un jour deux beaux enfans
S'amusoient à faire sur l'onde,
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchans,
Les plus beaux ricochets du monde.
Un crocodile affreux arrive entre deux eaux,
S'élance tout-à-coup, happe l'un des marmots,
Qui crie et disparoît dans sa gueule profonde:
L'autre fuit en pleurant son pauvre compagnon.
Un honnête et digne esturgeon,
Témoin de cette tragédie,
S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots;
Mais bientôt il entend le coupable amphibie
Gémir et pousser des sanglots:
Le monstre a des remords, dit-il : ô providence!

Tu venges souvent l'innocence ;
Pourquoi ne la sauves-tu pas ?
Cs scélérat du moins pleure ses attentats ;
L'instant est propice, je pense,
Pour lui prêcher la pénitence :
Je m'en vais lui parler. Plein de compassion,
Notre saint homme d'esturgeon
Vers le crocodile s'avance :
Pleurez, lui cria-t-il, pleurez votre forfait ;
Livrez votre ame impitoyable
Au remords, qui des dieux est le dernier bienfait,
Le seul médiateur entr'eux et le coupable.
Malheureux! manger un enfant!
Mon cœur en a frémi ; j'entends gémir le vôtre.....
Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
De regret d'avoir manqué l'autre.

Tel est le remords du méchant.

FABLE XIII.

LA TOURTERELLE ET LA FAUVETTE.

UNE fauvette jeune et belle
S'amusoit à chanter tant que duroit le jour;
Sa voisine la tourterelle
Ne vouloit, ne savoit rien faire que l'amour.
Je plains bien votre erreur, dit-elle à la fauvette;
Vous perdez vos plus beaux momens;
Il n'est qu'un seul plaisir; c'est d'avoir des amans.
Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la chansonnette
Qui peut valoir un doux baiser?
Je me garderois bien d'oser
Les comparer, répondit la chanteuse;
Mais je ne suis point malheureuse;
J'ai mis mon bonheur dans mes chants.
A ce discours, la tourterelle
En se moquant s'éloigna d'elle.
Sans se revoir elles furent dix ans.
Après ce long espace, un beau jour de printems,
Dans la même forêt elles se rencontrèrent.
L'âge avoit bien un peu dérangé leurs attraits;
Long-tems elles se regardèrent
Avant que de pouvoir se remettre leurs traits.
Enfin, la fauvette polie
S'avance la première : Eh! bonjour, mon amie;
Comment

Comment vous portez-vous? Comment vont les amans?
—Ah! ne m'en parlez pas, ma chère;
J'ai tout perdu, plaisirs, amis, beaux ans;
Tout a passé comme une ombre légère.
J'ai cru que le bonheur étoit d'aimer, de plaire......
O souvenir cruel! ô regrets superflus!
J'aime encore, on ne m'aime plus.
J'ai moins perdu que vous, répondit la chanteuse;
Cependant je suis vieille et je n'ai plus de voix;
Mais j'aime la musique, et suis encore heureuse
Lorsque le rossignol fait retentir ces bois.

La beauté, ce présent céleste,
Ne peut sans les talens échapper à l'ennui:
La beauté passe, un talent reste;
On en jouit même en autrui.

FABLE XIV.

LA SAUTERELLE.

C'EN est fait, je quitte le monde;
Je veux fuir pour jamais le spectacle odieux
Des crimes, des horreurs, dont sont blessés mes yeux.
Dans une retraite profonde,
Loin des vices, loin des abus,
Je passerai mes jours doucement à maudire
Les méchans de moi trop connus.
Seule ici bas j'ai des vertus:

Aussi pour ennemi j'ai tout ce qui respire;
Tout l'univers m'en veut; homme, enfans, animaux,
Jusqu'au plus petit des oiseaux,
Tous sont occupés de me nuire.
Eh! qu'ai-je fait pourtant?...Que du bien. Les ingrats!
Ils me regretteront, mais après mon trépas.
Ainsi se lamentoit certaine sauterelle,
Hypocondre et n'estimant qu'elle.
Où prenez-vous cela, ma sœur?
Lui dit une de ses compagnes:
Quoi! vous ne pouvez pas vivre dans ces campagnes
En broutant de ces prés la douce et tendre fleur,
Sans vous embarrasser des affaires du monde?
Je sais qu'en travers il abonde:
Il fut ainsi toujours, et toujours il sera;
Ce que vous en direz grand'chose n'y fera.
D'ailleurs où vit-on mieux? Quant à votre colère
Contre ces ennemis qui n'en veulent qu'à vous,
Je pense, ma sœur, entre nous,
Que c'est peut-être une chimère,
Et que l'orgueil souvent donne ces visions.
Dédaignant de répondre à ces sottes raisons,
La sauterelle part, et sort de la prairie
Sa patrie.
Elle sauta deux jours pour faire deux cents pas.
Alors elle se croit au bout de l'hémisphère,
Chez un peuple inconnu, dans de nouveaux états;
Elle admire ces beaux climats,
Salue avec respect cette rive étrangère.
Près de là, des épis nombreux

Sur de longs chalumeaux, à six pieds de la terre,
Ondoyans et pressés se balançoient entre eux.
Ah que voilà bien mon affaire !
Dit-elle avec transport : dans ces sombres taillis
Je trouverai sans doute un désert solitaire;
C'est un asile sûr contre mes ennemis.
La voilà dans le blé. Mais, dès l'aube suivante,
Voici venir les moissonneurs.
Leur troupe nombreuse et bruyante
S'étend en demi-cercle, et, parmi les clameurs,
Les ris, les chants des jeunes filles,
Les épis entassés tombent sous les faucilles ;
La terre se découvre, et les blés abattus
Laissent voir les sillons tout nus.
Pour le coup, s'écrioit la triste sauterelle,
Voilà qui prouve bien la haine universelle
Qui par-tout me poursuit : à peine en ce pays
A-t-on su que j'étois, qu'un peuple d'ennemis
S'en vient pour chercher sa victime.
Dans la fureur qui les anime,
Employant contre moi les plus affreux moyens,
De peur que je n'échappe ils ravagent leurs biens :
Ils y mettroient le feu, s'il étoit nécessaire.
Eh ! messieurs, me voilà, dit-elle en se montrant ;
Finissez un travail si grand,
Je me livre à votre colère.
Un moissonneur, dans ce moment,
Par hasard la distingue; il se baisse, la prend,
Et dit en la jetant dans une herbe fleurie :
Va manger, ma petite amie.

FABLE XV.

LA GUÊPE ET L'ABEILLE.

Dans le calice d'une fleur
Le guêpe un jour voyant l'abeille,
S'approche en l'appelant sa sœur.
Ce nom sonne mal à l'oreille
De l'insecte plein de fierté,
Qui lui répond : Nous sœurs ! Ma mie,
Depuis quand cette parenté ?
Mais c'est depuis toute la vie,
Lui dit la guêpe avec courroux :
Considérez-moi, je vous prie ;
J'ai des ailes comme vous,
Même taille, même corsage ;
Et, s'il vous en faut davantage,
Nos dards sont aussi ressemblans.
Il est vrai, répliqua l'abeille,
Nous avons une arme pareille,
Mais pour des emplois différens.
La vôtre sert votre insolence,
La mienne repousse l'offense ;
Vous provoquez, je me défends.

FABLE XVI.

LE HÉRISSON ET LES LAPINS.

Il est certains esprits d'un naturel hargneux
Qui toujours ont besoin de guerre;
Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire,
Et montrent pour cela des talens merveilleux.
Quant à moi, je les fuis sans cesse,
Eussent-ils tous les dons et tous les attributs:
J'y veux de l'indulgence ou de la politesse;
C'est la parure des vertus.

Un hérisson, qu'une tracasserie
Avoit forcé de quitter sa patrie,
Dans un grand terrier de lapins
Vint porter sa misanthropie.
Il leur conta ses longs chagrins,
Contre ses ennemis exhala bien sa bile,
Et finit par prier les hôtes souterrains
De vouloir lui donner asile.
Volontiers, lui dit le doyen:
Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,
Et nous ne connoissons ni le tien ni le mien;
Tout est commun ici: nos plus grandes affaires
Sont d'aller, dès l'aube du jour,
Brouter le serpolet, jouer sur l'herbe tendre:
Chacun, pendant ce tems, sentinelle à son tour,

Veille sur le chasseur qui voudroit nous surprendre;
S'il l'aperçoit, il frappe, et nous voilà blottis.
Avec nos femmes, nos petits,
Dans la gaîté, dans la concorde,
Nous passons les instans que le ciel nous accorde.
Souvent ils sont prompts à finir;
Les panneaux, les furets abrégent notre vie :
Raison de plus pour en jouir.
Du moins par l'amitié, l'amour et le plaisir,
Autant qu'elle a duré nous l'avons embellie;
Telle est notre philosophie.
Si cela vous convient, demeurez avec nous,
Et soyez de la colonie;
Sinon, faites l'honneur à notre compagnie
D'accepter à dîner, puis retournez chez vous.
A ce discours plein de sagesse,
Le hérisson repart qu'il sera trop heureux
De passer ses jours avec eux.
Alors chaque lapin s'empresse
D'imiter l'honnête doyen
Et de lui faire politesse.
Jusques au soir tout alla bien.
Mais lorsqu'après souper la troupe réunie
Se mit à deviser des affaires du tems,
Le hérisson de ses piquans
Blesse un jeune lapin. Doucement, je vous prie,
Lui dit le père de l'enfant.
Le hérisson, se retournant,
En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.
On murmure, on se fâche, on l'entoure en grondant.

Messieurs, s'écria-t-il, mon regret est extrême;
Il faut me le passer, je suis ainsi bâti,
Et je ne puis pas me refondre.
Ma foi, dit le doyen, en ce cas, mon ami,
Tu peux aller te faire tondre.

FABLE XVII.

LE CHARLATAN.

Sur le Pont-neuf, entouré de badauds,
Un charlatan crioit à pleine tête:
Venez, messieurs, accourez faire emplette
Du grand remède à tous les maux:
C'est une poudre admirable
Qui donne de l'esprit aux sots,
De l'honneur aux fripons, l'innocence aux coupables,
Aux vieilles femmes des amans,
Aux vieillards amoureux une jeune maîtresse,
Aux fous le prix de la sagesse,
Et la science aux ignorans.
Avec ma poudre, il n'est rien dans la vie
Dont bientôt on ne vienne à bout;
Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout;
C'est la grande encyclopédie.
Vîte je m'approchai pour voir ce beau trésor....
C'étoit un peu de poudre d'or.

FABLE XVIII.

LE CHIEN COUPABLE.

Mon frère, sais-tu la nouvelle ?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère,
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Seroit-il vrai ? — Très-vrai, mon frère.
— A qui donc se fier, grands dieux !
C'est ainsi que parloient deux moutons dans la plaine ;
Et la nouvelle étoit certaine.
Mouflar, sur le fait même pris,
N'attendoit plus que le supplice ;
Et le fermier vouloit qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.
La procédure en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent l'attentat :
Récolés, confrontés, aucun d'eux ne varie ;
Mouflar est convaincu du triple assassinat :
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête
Sur le lieu même du délit.
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.

Les agneaux de Mouflar demandèrent la grace ;
Elle fut refusée. On leur fit prendre place :
Les chiens se rangèrent auprès d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendoit dans un profond silence.
Mouflar paroît bientôt, conduit par deux pasteurs :
Il arrive ; et levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance :
O vous, qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable desir !
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière ;
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,
Seul, auprès du grand bois, je gardois le troupeau ;
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin,
Vient m'attaquer : je le terrasse,
Et je l'étrangle sur la place.
C'étoit bien jusques là : mais, pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste,
J'hésite, je balance ... A la fin, cependant,
J'y porte une coupable dent :
Voilà de mes malheurs l'origine funeste !
La brebis vient dans cet instant,
Elle jette des cris de mère....
La tête m'a tourné, j'ai craint que la brebis

Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils;
Et, pour la forcer à se taire,
Je l'égorge dans ma colère.
Le berger accouroit armé de son bâton.
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord;
Et que, dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice,
Dès qu'on met un pied sur le bord.

FABLE XIX.

JUPITER ET MINOS.

Mon fils, disoit un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos.
Quel est de la vertu le fatal adversaire
Qui corrompt à ce point la foible humanité?
C'est, je crois, l'intérêt. — L'intérêt? Non, mon père.
— Et qu'est-ce donc? — L'oisiveté.

FABLE XX.

L'AUTEUR ET LES SOURIS.

Un auteur se plaignoit que ses meilleurs écrits
Etoient rongés par les souris.
Il avoit beau changer d'armoire,
Avoir tous les piéges à rats,
Et de bons chats;
Rien n'y faisoit: prose, vers, drame, histoire,
Tout étoit entamé; les maudites souris
Ne respectoient pas plus un héros et sa gloire,

Ou le récit d'une victoire,
Qu'un petit bouquet à Chloris.
Notre homme au désespoir, et, l'on peut bien m'en croire,
Pour y mettre un auteur peu de chose suffit,
Jette un peu d'arsenic au fond de l'écritoire;
Puis, dans sa colère, il écrit.
Comme il le prévoyoit, les souris grignotèrent,
Et crevèrent.

C'est bien fait, direz-vous; cet auteur eut raison.
Je suis loin de le croire : il n'est point de volume
Qu'on n'ait mordu, mauvais ou bon;
Et l'on déshonore sa plume
En la trempant dans du poison.

ÉPILOGUE.

C'EST assez, suspendons ma lyre;
Terminons ici mes travaux :
Sur nos vices, sur nos défauts,
J'aurois encor beaucoup à dire;
Mais un autre le dira mieux.
Malgré ses efforts plus heureux,
L'orgueil, l'intérêt, la folie,
Troubleront toujours l'univers;
Vainement la philosophie
Reproche à l'homme ses travers,
Elle y perd sa prose et ses vers.
Laissons, laissons aller le monde
Comme il lui plaît, comme il l'entend;
Vivons caché, libre et content,
Dans une retraite profonde.
Là, que faut-il pour le bonheur?
La paix, la douce paix du cœur,
Le desir vrai qu'on nous oublie,
Le travail qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie,
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie.

FIN.

POÉSIES.

VOLTAIRE

ET

LE SERF DU MONT JURA,

Pièce couronnée par l'Académie française
en 1782.

N

AVANT-PROPOS.

En 1779, le roi, par un édit mémorable, affranchit tous les serfs de ses domaines. L'académie française se hâta de donner pour sujet du prix de poésie, l'abolition de la servitude dans les domaines du roi. Aucun des ouvrages envoyés au concours ne remplit les vues de l'académie : le prix fut remis deux fois, et l'on finit par laisser aux candidats la liberté de prendre un autre sujet.

Jeune alors, plus occupé du service que de la poésie, je n'avois jamais conçu l'idée d'envoyer une pièce au concours. Fâché pourtant de voir changer un si beau sujet, je voulus essayer de le traiter; et prenant ma sensibilité pour de la verve, je me mis à écrire.

J'étois plein de M. de Voltaire : il avoit comblé de bontés mon enfance. Avant de savoir qu'il étoit le plus grand des écri-

vains, j'avois senti qu'il étoit le plus aimable des hommes, et mon attachement pour lui étoit plus ancien que mon admiration. Dans mes fréquens voyages à Ferney, je l'avois vu bâtir une ville, où il rendoit heureux par ses bienfaits trois mille citoyens qu'il y avoit attirés. Je l'avois entendu parler avec horreur de la main-morte, et gémir sur le sort de douze mille habitans du mont Jura, soumis à cette loi atroce. Le nom de M. de Voltaire s'unissoit de lui-même, dans mon esprit, avec le mot d'humanité; je croyois impossible de parler de l'un sans parler de l'autre.

Je voulus donc que mes premiers vers fussent à la gloire du roi qui venoit de donner un édit de bienfaisance et de justice, à la louange d'un grand homme dont je chérissois la mémoire, et à l'utilité des malheureux main-mortables.

Je fis l'ouvrage qu'on va lire. Il est très-imparfait, sans doute : il devoit l'être, je n'avois aucun usage de la poésie; mais

mon cœur me tint lieu de talent, et ma pièce fut couronnée.

Avant de la lire, il est nécessaire, pour l'intelligence de l'ouvrage, de connoître quelques articles tirés de la coutume de Franche-Comté, titre *des mains-mortes.*

Le serf main-mortable ne cultive jamais pour lui; jamais la terre qu'il laboure ne peut être son patrimoine. Tout ce qu'il acquiert, tous les immeubles qu'il possède dans la contrée ne lui appartiennent pas davantage; il n'en a que l'usufruit. A sa mort, le seigneur s'en empare; et les enfans en sont frustrés, si ces enfans n'ont pas toujours habité la maison de leur père, si la fille du serf ne prouve pas que la première nuit de ses noces elle a couché dans la maison de son père, et non pas dans celle de son mari.

Tout Français, tout étranger qui a le malheur d'habiter un an et un jour dans une terre main-mortable, devient serf, et communique cette tache à toute sa postérité.

Le mariage d'un homme libre avec une serve rend serfs l'époux et ses enfans, s'il partage la maison de sa femme pendant un an et un jour. Il n'y a qu'un seul moyen de soustraire sa famille à la servitude : on arrache le serf mourant de la maison d'esclavage ; on le porte sur une terre libre, pour qu'il y rende le dernier soupir ; et la liberté des enfans est le prix de ce trajet, qui avance l'agonie du père de famille. Encore de graves auteurs disputent-ils cette liberté aux enfans. (*Traité de la main-morte*, page 48.)

C'est sur-tout d'après ce dernier article que j'ai conçu mon ouvrage. Que n'ai-je pu y mettre assez de talent pour le rendre digne de son sujet !

VOLTAIRE
ET
LE SERF DU MONT JURA.

1782.

Au pied de ces monts sourcilleux,
Remparts de l'antique Italie,
Qui jusqu'à la voûte des cieux
Portent leur cîme enorgueillie,
Est un vallon riant, asile de la paix.
Là, sur les bords d'un lac tranquille,
Le laboureur sillonne une terre fertile
Qui lui prodigue ses bienfaits.
L'heureuse liberté règne dans cet asile :
Elle ajoute à ces dons des biens encor plus grands;
Et de rocs escarpés une chaîne terrible
Garantit ce séjour paisible
Des aquilons et des tyrans.

Près de cette terre chérie
Voltaire avoit cherché le prix de ses travaux;
Rassasié de gloire, il vouloit du repos.
Lassé d'avoir encore à combattre l'envie
Après soixante ans de combats,
Il venoit consacrer les restes de sa vie
Au plaisir triste et doux de faire des ingrats.

4

Il élevoit une ville nouvelle,
Ouverte aux malheureux dont il est le soutien.
Ils accourent en foule où sa voix les appelle;
Dans les murs qu'il bâtit tout pauvre est citoyen :
L'infortuné qui se présente
Est sûr de trouver des bienfaits.
Voltaire va chercher la famille indigente
Qu'un incendie, un orage, un procès
Vient de réduire à l'affreuse misère :
Séchez vos pleurs, dit-il, je vous rendrai vos champs ;
Venez m'apporter vos enfans,
Venez m'aimer ; je serai votre père.
Ces malheureux, étonnés, attendris,
Tombent aux pieds de ce dieu tutélaire ;
Ils baisent cette main si chère
Par qui tous leurs maux sont finis.
La mère à son berceau court enlever son fils,
Et le pose, en pleurant, aux genoux de Voltaire.
Le grand homme à l'enfant sourit avec douceur :
Donner est un besoin pour son ame attendrie,
Et les seuls plaisirs de son cœur
Peuvent délasser son génie.

Bientôt de nombreux habitans
Vivent heureux par lui dans sa naissante ville.
Si la discorde vient troubler ce doux asile,
Voltaire juge ses enfans :
Il parle, et sa douce éloquence
Appaise les ressentimens.
L'art de toucher les cœurs fut toujours sa science.

Il leur enseigne la vertu;
Il sait la faire aimer de ce peuple sauvage,
Et descend jusqu'à leur langage
Pour en être mieux entendu.

Un jour, assis dans la campagne,
Voltaire contemploit avec des yeux charmés
Ces champs, jadis déserts, en cité transformés,
Lorsque du haut de la montagne
Il voit venir à lui, d'un pas précipité,
Des femmes, des enfans, pâles, baignés de larmes.
Au milieu d'eux étoit porté
Un vieillard expirant, objet de leurs alarmes:
Leurs bras étoient son lit. Le vieillard malheureux,
Tournant sur eux sa mourante paupière:
Arrêtez, leur dit-il; j'ai touché cette terre;
Je suis libre; il suffit: recevez mes adieux.
A ces mots qu'il entend, le sensible Voltaire
S'approche du vieillard et veut le secourir.
Non, non, dit le mourant, daignez plutôt m'entendre;
Et, si mes maux affreux touchent votre ame tendre,
Secourez mes enfans, et laissez-moi mourir.

La Suisse est mon pays. Je quittai ma patrie
A l'âge où de l'amour naît le premier desir,
Où le cœur a besoin de peine ou de plaisir
Pour pouvoir supporter la vie:
Vers la Franche-Comté je dirigeai mes pas.
Parmi ces monts glacés, au milieu des frimats
Qui des tristes sapins font courber le feuillage,

Dans ces lieux où l'hiver étale son horreur,
Je devins amoureux; et ce désert sauvage
Fut alors à mes yeux le séjour du bonheur.
Dès ce moment j'oubliai ma patrie.
Uni bientôt à l'objet de mes vœux,
Auprès d'une épouse chérie
Chaque jour fut un jour heureux.
Les fils que vous voyez ont resserré mes nœuds.
Je cultivois le champ dont ce doux hyménée
M'avoit rendu le possesseur;
Et lorsque, fatigué d'une longue journée,
Je regagnois le soir la maison fortunée
Où j'allois embrasser tout ce qu'aimoit mon cœur,
Je sentois alors dans moi-même
Que le travail ajoute à la félicité,
Et qu'à l'homme il ne faut pour le bonheur suprême
Que la tendresse et la santé.
Hélas! j'ai tout perdu: mon épouse adorée
A fini ses jours dans mes bras.
Grace au ciel, ma douleur m'a conduit au trépas,
Et je vais retrouver celle que j'ai pleurée.
Mais, ô comble de mes malheurs!
Soixante ans de travaux restent sans récompense:
En vain j'assurai l'existence
De ces dignes enfans qui me baignent de pleurs;
Le cruel envoyé d'un despote invisible
Est venu m'annoncer que ma maison, mes champs,
Mes biens et mes troupeaux, moi-même et mes enfans,
Appartenoient à son maître inflexible.
Les habitans, dit-il, de ces tristes climats,

Esclaves au berceau, meurent dans l'esclavage.
Si leurs fils un moment quittent leur héritage,
La loi nous l'abandonne au jour de leur trépas.
Vainement le ciel vous fit naître
Chez un peuple guerrier vainqueur de nos aïeux:
Vous êtes devenu l'esclave de mon maître
En respirant l'air de ces lieux.
Du produit de votre héritage
Vendu pour enrichir ces stériles guérets,
Vous avez cru payer le nom français,
Et vous avez acheté l'esclavage.
Il est un seul moyen d'échapper à nos lois :
Allez mourir sur une terre
Où de la liberté l'on connoisse les droits;
Vous délivrez alors votre famille entière
En assurant sa pauvreté;
Et vous lui laisserez, à votre heure dernière,
L'indigence et la liberté.
Quelle fut ma surprise à cet arrêt sinistre!
Mes maux pour un moment furent tous suspendus;
Et fixant l'avide ministre,
J'eus peine à retrouver mes esprits éperdus:
Cruel! lui dis-je alors d'une voix affoiblie,
J'ignorois tes horribles lois,
Et je pensois dans ta patrie
N'avoir de maîtres que tes rois.
Mes enfans, mes enfans, secourez ma foiblesse,
Portez-moi dans vos bras; hâtez-vous, le tems presse;
Je sens que mes jours vont finir.
Dieu juste, accorde-moi quelques instans de vie,

Et qu'avant mon dernier soupir
Je touche à l'heureuse patrie
Où les pères peuvent mourir !
Mes vœux sont exaucés, j'échappe à l'esclavage.
O vous qui de vos pleurs mouillez mes cheveux blancs,
Prenez pitié de mes enfans;
Je meurs à vos genoux, c'est leur seul héritage.

Ainsi parla le vieillard malheureux.
Son récit fit pleurer Voltaire :
Enfans, s'écria-t-il, reprenez votre père;
Portez dans ma maison ce fardeau précieux,
Et ne craignez plus la misère.
Vous, mon ami, que le chagrin cruel
A plus vieilli que les années,
Calmez ce désespoir mortel;
De plus heureuses destinées
Vont enfin commencer pour vous et pour vos fils.
Ah! vivez pour jouir des bienfaits de Louis,
De ce roi si jeune et si sage,
Qui du bonheur public fait ses plus chers desirs,
Et, dans le printems de son âge,
Cherche les malheureux et non pas les plaisirs.
Il abolit dans ses vastes domaines
Ce triste nom de Serf, détesté pour jamais :
Il veut que les Français ne connoissent de chaînes
Que leur amour et ses bienfaits.
Louis ne connoît point la maxime cruelle
D'opprimer ses sujets pour n'en redouter rien;
Son cœur est son conseil, et ce guide fidèle

Lui dit que l'on n'est roi que pour faire du bien.
Vos maîtres suivront ce modèle :
Ministres du Seigneur, leurs devoirs sont plus saints,
Le premier de leurs vœux fut d'aimer les humains :
Louis le leur enseigne ; et cet exemple auguste
Vous fera rentrer dans vos droits.
Tels sont les doux effets de la vertu des rois :
Nul n'ose être méchant quand le monarque est juste.

Le vieillard, consolé par ces tendres discours,
Consentit à souffrir la vie,
Pour voir briller ces heureux jours.
Vain espoir ! sa triste patrie
Resta seule soumise à ce joug odieux.
Ce peuple encore esclave attend sa délivrance,
Et sous un jeune roi bienfaiteur de la France,
S'étonne d'être malheureux.

FIN.

ENVOI

A MADAME DU VIVIER,

NIÈCE DE M. DE VOLTAIRE.

O vous, pendant trente ans la compagne et l'amie
Du grand homme que j'ai chanté,
Vous qui l'aimiez pour sa bonté,
Tandis que l'univers l'aimoit pour son génie,
Recevez ce tribut de respect, de douleur,
Offert aux mânes de Voltaire :
Dire que vous lui fûtes chère
N'est-ce pas faire encor l'éloge de son cœur?

RUTH,

ÉGLOGUE

TIRÉE DE L'ECRITURE SAINTE,

Couronnée par l'Académie française
en 1784.

AVANT-PROPOS.

PARMI les histoires touchantes que renferme la Bible, celle de Ruth m'a toujours semblé peindre mieux qu'aucune autre les mœurs antiques et pastorales des premiers Israélites. La simplicité du sujet, la naïveté du style, la douceur des sentimens qu'on y trouve, m'ont engagé à faire une églogue de ce livre, qui ne tient presque point aux livres historiques des Hébreux. L'auteur de Ruth, que quelques-uns disent avoir été le roi Ézéchias, d'autres Esdras, d'autres Samuel, paroît n'avoir voulu tracer que le tableau aimable et moral d'une jeune veuve sacrifiant tout à sa belle-mère pauvre, et trouvant la récompense de sa vertu dans l'amour d'un

riche vieillard. J'ai pensé que ce tableau appartenoit à la poésie : la faute en est à moi seul, si la lecture de Ruth ne fait pas éprouver un intérêt doux.

RUTH,

ÉGLOGUE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

1784.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC

DE PENTHIÈVRE.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en trait de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre ame,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir ce précepte d'amour!
Voyez ce foible enfant que le trépas menace;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse:
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami, dès qu'il est malheureux:
Ce vieillard, qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir!
Il fit plus: il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour, comme de la nature,

Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parens,
Vinssent multiplier nos plus chers sentimens.
C'est ainsi que, de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsqu'autrefois un juge (1), au nom de l'Éternel,
Gouvernoit dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléhem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère;
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfans, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressoit aux veuves de ses fils :
Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis;
Je retourne en Juda mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :
Que mon Dieu soit béni! Je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi!
Votre bonheur rendroit ma peine moins amère.
Adieu; n'oubliez pas que je fus votre mère.

(1) In diebus unius judicis, quando judices præerant, facta est fames in terrâ. Abiitque homo de Bethlehem Juda, ut peregrinaretur in regione moabitide, cum uxore suâ ac duobus liberis.

Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant (1).
Ruth demeure avec elle : Ah ! laissez-moi vous suivre ;
Par-tout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère, en tout tems, en tout lieu ?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :
Jusques-là vous servir fera mes plus doux soins :
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.

Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse ;
Ruth, toujours si docile à son moindre desir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante ;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les états.

De son peuple chéri Dieu réparoit les pertes :
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle en tombant à genoux ;
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous :
Que ma reconnoissance à ses yeux se déploie !
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.

---

(1) Orpha osculata est socrum, ac reversa est : Ruth adhæsit socrui suæ..... Ne adverseris mihi ut relinquam te et abeam : quocumque enim perrexeris, pergam ; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor. Populus tuus populus meus, et Deus tuus Deus meus. Quæ te terra morientem susceperit, in eâ moriar, ibique locum accipiam sepulturæ.

Vous voyez Bethléhem, ma fille : cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux, la bonté, la puissance :
C'est ici qu'Abraham parloit à l'Eternel.
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.

Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnoît pas :
Quoi! c'est là Noémi (1)? Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle;
J'ai perdu ma beauté, mes fils, et mon ami :
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi.

Dans ce tems (2), de Juda les nombreuses familles
Recueilloient les épis tombant sous les faucilles :
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit;
De Booz, dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans foiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.

---

(1) Dicebantque : Hæc est illa Noëmi? Quibus ait : Ne vocetis me Noëmi, id est pulchram; sed vocate me Mara, id est amaram : quia amaritudine valde replevit me omnipotens. Egressa sum plena, et vacuam reduxit me Dominus. Cur ergo vocatis me Noëmi?.....

(2) Ac reversa est in Bethlehem, quando primùm hordea metebantur.

Ruth(1)suivoit dans son champ la dernière glaneuse:
Etrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :
Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
Venez des moissonneurs partager le repas.
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne:
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.
Il dit. Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grace,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié :
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère (2).

Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veilloit aux moissons :

---

(1) Et colligebat spicas post terga metentium..... Et ait Booz ad Ruth : Audi, filia; ne vadas in alterum agrum ad colligendum..... Si sitieris, vade ad sarcinulas, et bibe aqnas de quibus et pueri bibunt.

(2) Sedit itaque ad messorum latus, et congessit polentam sibi, comeditque... et tulit reliquias. Atque inde surrexit, ut spicas ex more colligeret. Præcepit autem Booz pueris suis, dicens : Etiamsi vobiscum metere voluerit, ne prohibeatis eam, et de vestris manipulis projicite de industriâ, et remanere permittite, ut absque rubore colligat... etc.

Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde sur-tout que rien ne te décèle :
Il faut que sans te voir elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Epargne à sa pudeur trop de reconnoissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance.

Le zélé serviteur se presse d'obéir;
Par-tout aux yeux de Ruth un bouquet vient s'offrir.
Elle porte ces biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachoit ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant : Bénissons le Seigneur,
Dit-elle; de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage :
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.
De son travail (1) alors elle montre le fruit.
Oui, lui dit Noémi, l'Eternel vous conduit :
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille.
Le vertueux Booz est de notre famille;
Et nos lois... Je ne puis vous expliquer ces mots,
Mais retournez demain dans le champ de Booz :
Il vous demandera quel sang vous a fait naître;
Répondez : Noémi vous le fera connoître;
La veuve de son fils embrasse vos genoux.
Tous mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence,

---

(1) Portans reversa est, et ostendit socrui suæ; insuper protulit et dedit ei de reliquiis cibi sui..... etc.

Et que vous voir heureuse est mon plus cher desir (1).
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.
  Le soleil n'avoit pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormoient près des épis autour d'eux dispersés :
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille,
Mais, aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnoît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtoit le repos;
Des gerbes soutenoient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : O vieillard, appui du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs!
Dieu, pour se faire aimer, doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage!
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parois méditer des bienfaits :
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais?
Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le; ce songe, hélas! est la vérité même.
  Le vieillard (2) se réveille à ces accens si doux.
Pardonnez, lui dit Ruth, j'osois prier pour vous;

(1) Filia mea, quæram tibi requiem, et providebo ut bene sit tibi. Booz iste, cujus puellis in agro juncta es, propinquus noster est..... Quæ respondit : Quidquid præceperis faciam.

(2) ..... Expavit homo et conturbatus est; viditque mulierem jacentem ad pedes suos, et ait illi : Quæ es? Illa respondit : Ego sum Ruth..... Propinquus es. Et ille, Benedicta, inquit, es a Domino, filia..... etc.

Mes vœux étoient dictés par la reconnoissance :
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense;
Un sentiment si pur doit-il se réprimer?
Non; ma mère me dit que je peux vous aimer.
De Noémi dans moi reconnoissez la fille :
Est-il vrai que Booz soit de notre famille?
C'est mon cœur qui l'assure, ainsi que Noémi.

O Dieu, répond Boóz, que ton nom soit béni!
Quoi! je trouve dans vous cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère!
Je suis de votre sang (1); et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge:
Au mien l'on aime encor, près de vous je le sens;
Mais peut-on jamais plaire avec des cheveux blancs?
Dissipez la frayeur dont mon ame est saisie :
Moïse ordonne en vain le bonheur de ma vie;
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.

Ah! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur!
Lui dit Ruth; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi : le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.

---

(1) Nec abnuo me propinquum.....

A cette fête, hélas! nous n'aurons point l'amour;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie;
Je ne veux que le tems et l'espoir, ô mon Dieu,
De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu.

Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Eternel adressent leur prière;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit (1).
Juda s'en glorifie : et Dieu, qui les bénit,
Aux desirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils (2); et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit en le montrant sur son sein endormi :
Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi.

De ma sensible Ruth, Prince, acceptez l'hommage.
Il a fallu monter jusques au premier âge
Pour trouver un mortel qu'on pût vous comparer.
En honorant Booz, j'ai cru vous honorer :

---

(1) Tulit itaque Booz Ruth, et accepit uxorem..... etc.

(2) Et dedit illi Dominus ut conciperet et pareret filium.... Vocaverunt nomen ejus Obed : hic est pater Isaï patris David..... Susceptumque Noëmi puerum posuit in sinu suo, et nutricis ac gerulæ fungebatur officio.

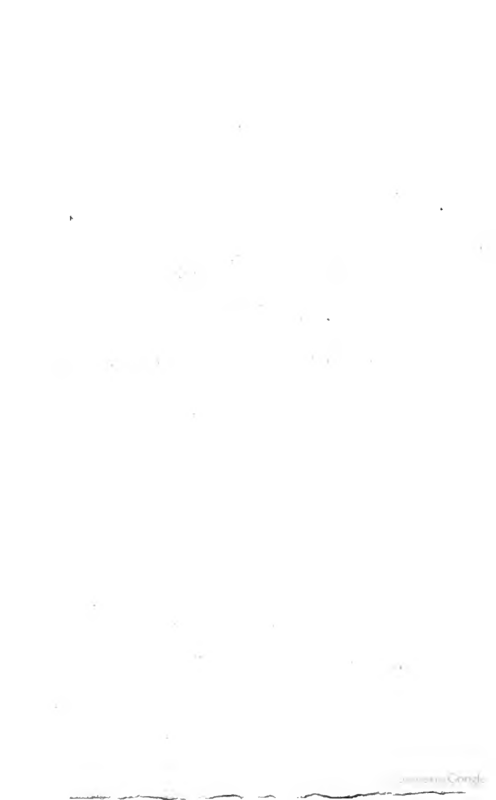
Vous avez sa vertu, sa douce bienfaisance;
Vous moissonnez aussi pour nourrir l'indigence :
Pieux comme Booz, austère avec douceur,
Vous aimez les humains, et craignez le Seigneur.
Hélas! un seul soutien manque à votre famille :
Vous n'épousez pas Ruth; mais vous l'avez pour fille.

FIN.

TOBIE,

POËME

TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE.



AVANT-PROPOS.

Le livre de Tobie, dont l'original paroît avoir été écrit en chaldéen, est peut-être de tous les ouvrages qui remontent à une si haute antiquité, celui qui renferme le plus de morale. Presque tous les devoirs de l'homme s'y trouvent mis en action. La bienfaisance, la charité, le mépris des périls quand on peut être utile à ses frères, la résignation dans les maux personnels, la patience dans les chagrins domestiques, sont les principales vertus qui caractérisent le vieux Tobie. Une profonde sagesse, et sur-tout l'amour de l'humanité, font la base des préceptes qu'il donne à son fils. Ce fils lui-même est un modèle de docilité, de douceur, d'amour filial. Sa confiance, sa reconnoissante amitié pour son guide, l'impossibilité qu'éprouve son cœur d'être heureux loin de son père, la tendresse prévoyante du vieillard pour son enfant,

la douleur inconsolable que son absence cause à sa mère, et cet ange envoyé de Dieu pour s'occuper uniquement et long-tems du seul bonheur d'un homme de bien, cette communication du ciel et de la terre par la vertu, tous ces tableaux m'ont toujours semblé ravissans. Je sais bien que, dans Tobie, il en est d'autres moins agréables, tels que les sept époux de Sara, le poisson, la nuit du mariage, la fiente d'hirondelle, etc. détails qu'il est peut-être plus aisé de tourner en ridicule que de les tourner en vers. J'ai pourtant pris ce dernier parti; et si quelques-uns de mes lecteurs ne sont pas mécontens de mon poëme, ils pourront justifier leur indulgence par les difficultés du sujet.

TOBIE,

POËME

TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE.

A MESDEMOISELLES

DE L. B. ET DE D.

Agées de neuf à dix ans.

O vous, qui de cet âge où l'on sort de l'enfance
Conservez seulement la grace et l'innocence,
Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit, point d'amour, point de gloire :
C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.
Ah ! ces vertus pour vous ne sont point étrangères ;
Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.
  A Ninive autrefois, quand les tribus en pleurs
Expioient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore ; il avoit nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,

P

Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnoit pas moins
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins (1).
A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consoloit la veuve, adoptoit l'orphelin;
Le cri d'un opprimé régloit seul son chemin;
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageoient du roi la vengeance cruelle (2),
Je crains Dieu, disoit-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi.

Un jour (3), après avoir, pendant la nuit obscure,
A des morts délaissés donné la sépulture,
De travail épuisé, de fatigue abattu,
Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,
Le vieillard lentement au pied d'un mur se traîne.
Il dormoit, quand l'oiseau, que le printems ramène,
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur,
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur:
A Tobie aussi-tôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie,

---

(1) Tobias quotidie pergebat per omnem cognationem suam, et consolabatur eos, dividebatque unicuique, prout poterat, de facultatibus suis; esurientes alebat, nudisque vestimenta præbebat, etc.

(2) Arguebant autem eum omnes proximi ejus, dicentes: Jam hujus rei causâ interfici jussus es..... Sed Tobias, plùs timens Deum quàm regem, etc.

(3) Contigit autem ut, quâdam die, fatigatus a sepulturâ, jactasset se juxta parietem, et obdormisset, ex nido hirundinum dormienti illi calida stercora inciderent super oculos ejus, fieretque cæcus.

O Dieu, s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver!
Je n'en murmure point, tu frappes pour sauver:
Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,
Ne pourront plus au ciel précéder ma prière;
Vers le pauvre avec peine, hélas! j'arriverai;
Je ne le verrai plus, mais je le bénirai.

Ses amis cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiroient son ame,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien des malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance (1):
Où donc, lui disent-ils, est cette récompense
Qu'aux vertus, à l'aumône, accorde le Seigneur?
Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur;
Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, foible contre ses proches,
Desire le trépas, et le demande au ciel.
Sa prière monta jusques à l'Eternel:
L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.

Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor,
Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,
Et semblable à Joseph de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grace et sa pudeur.
Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur:

---

(1) Irridebant vitam ejus, dicentes: Ubi est spes tua, pro quâ eleemosynas et sepulturas faciebas?

Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père :
De ton respect pour moi fais hériter ta mère (1);
Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour :
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse ?
Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse;
Que sur-tout l'indigent trouve en toi son appui (2),
Partage tes habits et ton pain avec lui;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore;
Riche, donne beaucoup; et, pauvre, donne encore :
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
Je dois, en ce moment, confier à ta foi
Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,
Je laissai dix talens, mon unique richesse :
Va toi-même à Ragès pour les redemander.
Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider;
Cherche dans nos tribus un conducteur fidèle
Dont nous reconnoîtrons et la peine et le zèle.

Il dit. Son fils le quitte et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu
Dont la taille, les traits, la grace plus qu'humaine
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne;
Ses yeux doux et brillans, sa touchante beauté,
Son front où la noblesse est jointe à la bonté,

---

(1) Honorem habebis matri tuæ omnibus diebus vitæ ejus : memor enim esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te in utero suo.

(2) Panem tuum cum esurientibus comede, et de vestimentis tuis nudos tege. Si multum tibi fuerit, abundanter tribue : si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude.

Tout plaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême.
C'étoit l'ange du ciel, envoyé par Dieu même,
Qui venoit de Tobie assurer le bonheur.
L'ange s'offre à servir de guide au voyageur :
Il le suit chez son père, et le vieillard en larmes
Ne lui déguise point ses soupçons, ses alarmes;
Long-tems il l'interroge; et lui tendant les bras :
De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas;
Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,
Mon enfant de la vie est tout ce qui me reste :
La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien.
De mon dernier trésor je vous fais le gardien.
Ah! vous me le rendrez : mon ame satisfaite
Eprouve, en vous parlant, une douceur secrète;
Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur
Que vous serez conduits par l'ange du Seigneur.
O mon fils, pour adieu reçois ce doux présage.
Le jeune homme l'embrasse et s'apprête au voyage;
Il presse en gémissant sa mère sur son sein.
Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin :
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris; alors le chien fidèle (1),
Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.
Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes
Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.
Arrêté sur ses bords pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ces rapides eaux,

(1) Profectus est Tobias, et canis secutus est eum, etc.

Découvre un monstre affreux dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt : Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
Ce monstre qu'à vos pieds vous allez voir mourir.
Prenez son fiel sanglant (1), il vous est nécessaire :
Le tems vous apprendra ce qu'il en faudra faire.
Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant;
Il partage le corps du monstre palpitant,
En réserve le fiel; sur une flamme pure
Le reste préparé devient sa nourriture.

Cependant de Ragès, au bout de quelques jours,
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville,
De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asile;
Dès long-tems Gabélus a quitté ces climats.
Chez un autre que lui je vais guider vos pas;
Le riche Raguel, neveu de votre père,
A pour fille Sara, son unique héritière.
Son plus proche parent doit seul la posséder:
La loi l'ordonne ainsi; venez la demander.
Interdit à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : O mon frère, à vous seul je confie (2)

---

(1) Exentera hunc piscem, et cor ejus et fel repone tibi : sunt enim hæc necessaria..... Quod cùm fecisset, assavit carnes ejus, et secum tulerunt in viâ.

(2) Audio quia tradita est septem viris, et mortui sunt.... Timeo ne fortè et mihi hæc eveniant; et cùm sim unicus parentibus meis, deponam senectutem illorum cum tristitiâ ad inferos. Tunc angelus dixit ei : Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a suâ mente excludant, et suæ libidini ita vacent, etc..... habet potestatem dæmonium super eos. Tu autem, etc.....

Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
Tout Israël connoît sa vertu, sa beauté;
Mais déjà sept époux, briguant son hyménée,
Ont, dès le même soir, fini leur destinée.
Que deviendra mon père, hélas! si je péris?
Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.
Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,
Les amans de Sara brûloient d'un feu profane;
Ils en furent punis : mais vous, mon frère, vous,
Que la loi de Moïse a nommé son époux,
Dont le cœur aux vertus formé dès votre enfance,
Epurera l'amour par la chaste innocence,
Vous obtiendrez Sara sans irriter le ciel.

En prononçant ces mots, ils sont chez Raguel.
Tous deux, les yeux baissés, demandent à l'entrée
Cette hospitalité des Hébreux révérée.
Raguel, à leur voix empressé d'accourir,
Rend grace aux voyageurs qui l'ont daigné choisir :
Mais fixant sur l'un d'eux une vue attentive,
Il reconnoît les traits du vieillard de Ninive;
Quelques pleurs aussi-tôt s'échappent de ses yeux.
Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie?
Oui, répond l'ange. —Ainsi vous connoissez Tobie (1)?

---

(1) Dixitque illis Raguel : Nostis Tobiam fratrem meum? Qui dixerunt : Novimus. Et misit se Raguel, et cum lacrymis osculatus est eum, et plorans supra collum ejus, dixit : Benedictio sit tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es..... Et præcepit Raguel occidi arietem et parari convivium.

Qui de nous a souffert et ne le connoît pas?
Ah! parlez : avons-nous à pleurer son trépas?
Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,
L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères?
Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.
— O jour trois fois heureux! Enfant que je bénis,
Viens, accours dans mon sein; que Raguel embrasse
Le digne rejeton d'une si sainte race!
Ton père soixante ans fut notre unique appui;
Viens jouir, ô mon fils, de notre amour pour lui.

Il appelle aussi-tôt son épouse et sa fille,
Annonce son bonheur à toute sa famille,
Et veut que d'un bélier immolé par sa main
Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin.

On obéit. Tobie, assis près de son guide,
Sur la belle Sara porte un regard timide :
Il rencontre ses yeux; aussi-tôt la pudeur
Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.
Il s'enhardit pourtant; et d'une voix émue :
O Raguel, dit-il, notre loi t'est connue;
Tu sais qu'elle prescrit des nœnds encor plus doux
Aux liens que le sang a formés entre nous;
Je réclame la loi, je suis de ta famille;
Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.
Mes seuls titres, hélas! pour obtenir sa foi,
Sont le nom de mon père et mon respect pour toi.

Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes (1);

(1) Quo audito verbo Raguel expavit, sciens quod evenerit

Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes :
Son épouse et sa fille, en se pressant la main,
Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.
Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leurs cœurs pas à pas fait rentrer l'espérance;
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par les biens à venir.
Raguel entraîné cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu qu'il révère et qu'il aime;
Il unit les époux au nom de l'Eternel,
Les bénit en tremblant, les recommande au ciel;
Et, pendant le festin, sa timide alégresse
Voile quelques instans sa profonde tristesse.

Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement.
A genoux aussi-tôt, le front dans la poussière (1),
Ils élèvent au ciel leur touchante prière:
Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère
Par le doux nom d'époux et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait
Qui pour le cœur de l'homme, hélas! ne fut point fait:

---

septem viris.... Et dixit angelus : Noli timere.... etc. Et apprehendens dexteram filiæ suæ, dexteræ Tobiæ tradidit..... etc.

(1) Instanter orabant ambo simul..... Domine Deus patrum nostrorum..... tu fecisti Adam de limo terræ, dedistique ei adjutorium Hevam..... Miserere nobis, et consenescamus ambo pariter sani. Et factum est circa pullorum cantum, etc.

Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre,
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,
Des héritiers nombreux dignes de te chérir,
Et des jours innocens passés à te servir.
Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière,
Raguel, son épouse, accourent tout tremblans,
N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfans:
Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille.
De festons aussi-tôt ils parent leur asile,
Font ruisseler le sang des taureaux immolés,
Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.
L'ange, pendant ce tems, au fond de la Médie,
Alloit redemander le dépôt de Tobie.
Gabélus le lui rend; et l'ange de retour,
Au milieu des plaisirs, de l'hymen, de l'amour,
Retrouve son ami pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
Partons, lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur!
Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,
Je ne vois que mon père en proie à l'indigence:
Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir;
Obtiens de Raguel qu'il nous laisse partir.
Il est père; aisément son ame doit comprendre
Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre.
Il dit. L'ange aussi-tôt va trouver Raguel:
Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse
De revenir un jour consoler sa vieillesse:

Tobie en fait serment; et bientôt les chameaux (1),
Les esclaves nombreux, les mugissans troupeaux,
Qui de la jeune épouse ont été le partage,
Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.
L'ange, présent par-tout, guide les conducteurs.
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assis sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire et tend de loin ses deux bras à sa mère;
Son époux la soutient sur son sein palpitant;
Et le fidèle chien marche en les précédant.

Hélas! il étoit tems que le jeune Tobie (2)
A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînoit chaque jour aux portes de Ninive.
Son épouse guidoit sa démarche tardive.
Le vieillard restoit seul, assis sur le chemin;
Vers chaque voyageur il étendoit la main:
Le voyageur passoit; et Tobie en silence
Pour la reperdre encore attendoit l'espérance.

---

(1) Raguel tradidit ei Saram, et dimidiam partem substantiæ suæ in pueris, in puellis, in pecudibus, in camelis et in vaccis, et in pecuniâ multà, etc.....

(2) Cùm verò moras faceret Tobias causâ nuptiarum, sollicitus erat pater ejus Tobias..... Cœpit autem contristari nimis ipse, et Anna uxor ejus cum eo; et cœperunt ambo simul flere, eo quòd die statuto minimè reverteretur filius eorum ad eos..... etc. Mater, quotidie exsiliens, circumspiciebat et circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,
Cherchoit au loin des yeux l'objet de son amour,
Pleuroit de ne point voir cet enfant qu'elle adore,
Et suspendoit ses pleurs pour le chercher encore.
Mais ce fils approchoit : accusant ses lenteurs,
Il laisse ses troupeaux aux soins de leurs pasteurs,
Les précède avec l'ange; et sa mère attentive (1)
L'aperçoit tout-à-coup accourant vers Ninive.
Elle vole aussi-tôt, craint d'arriver trop tard.
Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard;
Il reconnoît son maître, il jappe, il le caresse,
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend:
Il se lève; et, d'un pas chancelant et rapide,
Marchant les bras ouverts, sans soutien et sans guide,
O mon fils, crioit-il, c'est toi, c'est toi...! Soudain
Le jeune homme en pleurant s'élance dans son sein;
Le vieillard le reçoit, et le serre, et le presse;
D'un long embrassement il savoure l'ivresse;
Au défaut de ses yeux, sa paternelle main
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.
La mère arrive alors palpitante, éperdue,
Réclamant à grands cris une si chère vue;

(1) Et dum ex eodem loco specularetur adventum ejus, vidit a longè, et illico agnovit venientem filium suum; currensque... etc. Tunc præcucurrit canis qui simul fuerat in viâ, et, quasi nuncius adveniens, blandimento caudæ suæ gaudebat. Et consurgens cæcus pater ejus, cœpit offendens pedibus currere, et, datâ manu puero, occurrit obviàm filio suo.



Ô mon fils.... c'est toi!

C P Marillier inv. P Baquoy Sculp

Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux;
Et l'ange, en les voyant, se croit encore aux cieux.
Après ces doux transports, l'ange dit à son frère (1)
De toucher du vieillard la tremblante paupière
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
Le jeune homme obéit à ses ordres divins,
Et Tobie aussi-tôt voit la clarté céleste.
Gloire à toi, cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste!
J'avois péché long-tems, et long-tems je souffris:
Mais je revois enfin et le ciel et mon fils;
O mon Dieu, je rends grace à ta bonté propice:
Oui, ta miséricorde a passé ta justice.
Il dit; et de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors, viennent frapper ses yeux.
La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage,
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le ciel voulut unir.
Le vieillard étonné la relève, l'embrasse;
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grace,
Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit
De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.
Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère (2)
Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire;

(1) Tunc sumens Tobias de felle piscis, linivit oculos patris sui.... Statim visum recepit, et glorificabant Deum.... Dicebatque Tobias : Benedico te, Domine.... quia tu castigasti me.... Et ecce ego video Tobiam filium meum.

(2) Me duxit et reduxit sanum..... uxorem ipse me habere fecit..... me ipsum a devoratione piscis eripuit, te quoque videre

Il a guidé mes pas, il défendit mes jours;
C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours;
Lui seul vous fait revoir la céleste lumière;
Il m'a donné ma femme et ma rendu mon père:
Hélas! que peut pour lui notre vive amitié?
Des trésors de Sara donnons-lui la moitié:
Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore;
S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore.
Aux pieds de l'ange alors, le père avec le fils,
Rougissant tous les deux d'offrir ce foible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse.
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse:
Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus;
Gardez, gardez vos biens, et sur-tout vos vertus;
Elles vous ont valu le secours de Dieu même.
Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime (1):
Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux
Répandus, prodigués à tant de malheureux.
Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable,
Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le ciel; Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.

---

fecit lumen cœli..... Quid illi ad hæc poterimus dignum dare? Sed peto, pater mi, ut roges eum si fortè dignabitur medietatem de omnibus quæ allata sunt sibi assumere.

(1) Ego enim sum Raphael angelus, unus ex septem qui adstamus ante Dominum..... Bona est oratio cum jejunio et eleemosynâ..... quoniam eleemosyna a morte liberat..... et facit invenire misericordiam..... etc. Tempus est ergo ut revertar ad eum qui me misit..... etc.

Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage:
Au pauvre, à l'indigent, faites-en le partage;
Donnez pour amasser auprès de l'Éternel;
Vivez long-tems heureux! moi je retourne au ciel.

FIN.

ÉPISODE
D'INEZ DE CASTRO,
TRADUIT
DE LA LUSIADE DE CAMOËNS.

AVERTISSEMENT.

L'ÉPISODE d'Inez de Castro, dans la Lusiade de Camoëns, est le plus beau, le plus touchant morceau de ce poème. Son principal mérite, qui ne peut être senti que par ceux qui savent bien le portugais, est dans le choix admirable de tous les mots, dans la douceur, dans l'harmonie ravissante de tous les vers. Indépendamment du talent suprême de Camoëns pour les détails, pour les images, pour tout ce qui tient au sentiment, ce Camoëns, le seul rival que craignoit le Tasse, a écrit dans une langue encore plus propre que l'italienne à exprimer les peines de l'amour. Aucune traduction ne peut approcher de l'original. L'auteur de celle-ci ne s'en est point flatté; il a tenté seulement de donner une légère idée de cet épisode, en le rendant octave par octave, et presque vers par vers de la même mesure que ceux de l'inimitable Camoëns.

E P I S O D I O

DE INEZ DE CASTRO,

NO POEMA

OS LUSIADAS DE CAMOENS.

Canto III, oit. 118.

PASSADA esta taò prospera vitoria,
Tornado Affonso a Lusitana terra
A se lograr da paz com tanta gloria,
Quanta soube ganhar na dura guerra:
Oh caso triste, ę dino de memoria,
Que do sepulchro os homens desenterra!
Aconteceo da micera e mesquinha,
Que depois de ser morta foi raynha.

Tu sò, tu, puro Amor, com força crua
Que os coraçoens humanos tanto obriga,
Déste causa a molesta morte sua,
Como se fora perfida inimiga:
Se dizem, fero Amor, que a sede tua
Nem com lagrimas tristes se mitiga,
He porque queres, aspero e tiranno,
Tuas aras banhar em sangue humano.

Estavas, linda Inez, posta em sossego,
De teus annos colhendo o doce fruto,
Naquelle engano da alma ledo e cego
Que a fortuna naò deixa durar muito:

ÉPISODE
D'INEZ DE CASTRO,
TRADUIT
DE LA LUSIADE DE CAMOËNS.

Chant III, oct. 118.

Vainqueur du Maure, au comble de la gloire,
L'heureux Alphonse, après tant de combats,
Croyoit goûter au sein de ses états
La douce paix que donne la victoire :
O vain espoir ! d'Inez le triste sort
D'un si beau règne a terni la mémoire ;
En traits de sang on lit dans notre histoire
Qu'Inez obtint le trône après sa mort.

Cruel Amour, toi seul commis le crime.
La tendre Inez ne vivoit que pour toi :
Jamais un cœur ne suivit mieux ta loi ;
Et tu la fis expirer ta victime !
Ainsi les pleurs des malheureux mortels
Pour toi, tyran, n'ont pas assez de charmes ;
Tu veux encor, non content de leurs larmes,
Avec leur sang arroser tes autels.

Le front paré des roses du bel âge,
Charmante Inez, dans une douce erreur
Tu jouissois de ce calme trompeur,
Toujours, hélas ! si voisin de l'orage.

3

Nos saudosos campos do Mondego,
De teus fermosos olhos nunca enxuto,
Aos montes ensinando e às ervinhas
O nome que no peito escrito tinhas.

Do teu principe alli te respondiaò
As lembranças que na alma lhe moravaò,
Que sempre ante seus olhos te traziaò
Quando dos teus fermosos se apartavaò,
De noite, em doces sonhos que mentiaò,
De dia, em pensamentos que voavaò,
E quanto em fin cuidava e quanto via
Eraò tudo memorias de alegria.

D'outras bellas senhoras e princezas
Os desejados talamos engeita:
Que tudo em fin tu, puro Amor, desprezas,
Quando hum gesto suave te sugeita.
Vendo estas namoradas estranhezas
O velho pay sesudo, que respeita
O murmurar do povo, e fantazia
Do filho que casarse naò queria.

Tirar Inez ao mundo determina,
Por lhe tirar o filho que tem preso,
Crendo co sangue sò da morte indina
Matar do firme amor o fogo aceso.
Que furor consentio, que a espada fina
Que pode sustentar o grande peso
Do furor Mauro, fosse levantada
Contra huma fraca dama delicada?

Du Mondego témoin de ton ardeur,
Tu parcourois les campagnes fleuries,
En répétant aux nymphes attendries
Le nom qu'Amour a gravé dans ton cœur.

Un doux lien à ton prince t'engage;
Le jeune Pèdre est digne de tes feux:
Un seul moment s'il est loin de tes yeux,
Tout vient aux siens présenter ton image:
Pendant la nuit en songe il est heureux,
Pendant le jour il cherche ta présence:
Ce qu'il entend, ce qu'il voit, ce qu'il pense,
Tout est Inez pour son cœur amoureux.

A ses sermens Pèdre toujours fidèle
A dédaigné les filles de vingt rois.
O dieu d'amour! quand on vit sous tes lois,
Dans l'univers il n'est plus qu'une belle.
De ses refus son vieux père irrité
Apprend bientôt que le peuple en murmure:
Dès ce moment les droits de la nature
Sont immolés à son autorité.

Le cruel roi, pour vaincre la constance
D'un fils qui doit lui succéder un jour,
Veut dans le sang éteindre tant d'amour,
Et sur Inez fait tomber sa vengeance.
Le fer est prêt: ce fer qui, dans sa main,
Du vaillant Maure abattit la puissance,
Menace alors la beauté sans défense,
Et le héros devient un assassin.

Traziaòna os horriferos algozes
Ante o rei, jà movido a piedade;
Mas o povo, com falsas e ferozes
Razoens, a morte crua o persuade.
Ella, com tristes e piedosas vozes,
Sahidas sò da magoa e saudade
Do seu principe e filhos que deixava,
Que mais que a propria morte a magoava.

Para o ceo cristalino levantando
Com lagrimas os olhos piedosos,
Os olhos, porque as maòs lhe estava atando
Hum dos duros ministros rigurosos:
E depois nos mininos atentando,
Que taò queridos tinha e taò mimosos,
Cuja orfandade como mày temia,
Para o avò cruel assi dizia:

Se jà nas brutas feras, cuja mente
Natura fez cruel de nascimento,
E nas aves agrestes, que sòmente
Nas rapinas aerias tem o intento,
Com pequenas crianças vio a gente
Terem taò piedoso sentimento,
Como co' a mày de Nino jà mostràraò,
E cos irmaòs que Roma edificàraò:

O' tu, que tens de humano o gesto e peito,
(Se de humano he matar huma donzella
Fraca e sem força, sò por ter sugeito
O coraçaò a quem soube vencella),

Par des soldats indignement traînée,
Aux pieds d'Alphonse Inez attend son sort.
Le roi la plaint, et diffère sa mort;
Mais par le peuple elle étoit condamnée.
Les fils d'Inez, désolés et tremblans,
Sur son péril témoignoient leurs alarmes;
C'étoit pour eux qu'elle versoit des larmes,
Non pour ses jours moins chers que ses enfans.

Leur désespoir, leurs prières plaintives,
Ont des bourreaux suspendu les fureurs.
Inez au ciel lève ses yeux en pleurs,
Ses yeux.... les fers tenoient ses mains captives.
Elle regarde, en poussant des sanglots,
Ces orphelins dont le sort l'épouvante;
Et, d'une voix affoiblie et tremblante,
A leur aïeul elle adresse ces mots :

Si l'on a vu plus d'un monstre sauvage
Près d'un enfant oublier ses fureurs,
Comme jadis des oiseaux ravisseurs,
Nés pour le sang, altérés de carnage,
Vinrent nourrir la mère de Ninus,
Et comme on dit qu'une louve attendrie
Avec son lait soutint la foible vie
Des deux jumeaux Romulus et Rémus :

Vous qui d'un homme avez la ressemblance
(Si l'on est tel, quand on prive du jour,
Pour n'avoir pu résister à l'amour,
Un être foible et qu'on voit sans défense),

A estas criancinhas tem respeito,
Pois o naò tens a morte escura della;
Mova te a piedade sua, e minha,
Pois te naò move a culpa que naò tinha.

E se, vencendo a maura resistencia,
A morte sabes dar com fogo e ferro,
Sabe tambem dar vida com clemencia
A quem para perdella naò fez erro:
Mas se t'o assi merece esta innocencia,
Poemme em perpetuo e misero desterro,
Na Scythia fria, ou la na Libya ardente,
Onde em lagrimas viva eternamente:

Poemme onde se use toda a feridade:
Entre leoens e tigres, e verei
Se nelles achar posso a piedade
Que entre peitos humanos naò achei:
Alli co amor intrinseco, e vontade,
Naquelle por quem morro, criarei
Estas reliquias suas que aqui viste,
Que refrigerio sejaò da mày triste.

Queria perdoarlhe o rei benino,
Movido das palavras que o magoaò;
Mas o pertinaz povo, e seu destino,
(Que desta sorte o quiz) lhe naò perdoaò.
Arrancaò das espadas de aço fino
Os que por bom tal feito alli pregoaò.....
Contra huma dama, ò peitos carniceiros,
Ferozes vos mostraes, e cavaleiros!

Oserez-vous montrer tant de rigueur
A ces enfans qui demandent ma vie ?
Regardez-moi, je suis assez punie
D'avoir su plaire au maître de mon cœur.

Vous qui savez d'une main triomphante,
Avec ce glaive à qui tout est soumis,
Exterminer un peuple d'ennemis,
Sachez aussi sauver une innocente.
Si de don Pèdre il faut me séparer,
Exilez-moi dans la froide Scythie,
Dans les déserts brûlans de la Libye,
Par-tout, hélas! où je pourrai pleurer.

Dans les rochers, loin des lieux où nous sommes,
Chez les lions, capables d'amitié,
Je trouverai sans doute la pitié
Que je n'ai pu trouver parmi les hommes.
De mes amours ces fruits tristes et doux
Rempliront seuls mon ame désolée;
Et de mes maux je serai consolée,
En leur voyant les traits de mon époux.

A ce discours de la tendre victime,
Alphonse ému sent palpiter son cœur;
Mais les destins et le peuple en fureur
Ont résolu de consommer le crime.
Les grands, auteurs de ces affreux complots,
Le fer en main, volent sans plus attendre.....
Ciel! arrêtez; vous, nés pour la défendre,
Vous, chevaliers, vous êtes ses bourreaux!

Qual contra a linda moça Policena,
Consolaçaò extrema da mài velha,
Porque a sombra de Achilles a condemna,
Co ferro o duro Pyrrho se aparelha:
Mas ella os olhos, com que o ar serena,
Bem como paciente e mansa ovelha,
Na misera mài postos, que endoudece,
Ao duro sacrificio se offerece.

Taes contra Inez os brutos matadores,
No collo de alabastro, que sostinha
As obras co que amor matou de amores
A' quelle que depois a fez raynha,
As espadas banhando, e as brancas flores
Que ella dos olhos seus regadas tinha,
Se encarniçavaò fervidos e irosos,
No futuro castigo naò cuidosos.

Bem puderas, ò sol, da vista destes
Teus rayos apartar aquelle dia,
Como da seva mesa de Thyestes
Quando os filhos por maò de Atreu comia!
Vòs, ò concavos valles que pudestes
A voz extrema ouvir da boca fria,
O nome do seu Pedro, que lhe ouvistes,
Por muito grande espaço repetistes.

Assi como a bonina, que cortada
Antes do tempo foi, candida e bella,
Sendo das maòs lascivas mal tratada
Da minina, que a trouxe na capella,

Ainsi Pyrrhus, sur la rive troyenne,
Voulant ravir à la mère d'Hector
Le seul enfant qui lui restoit encor,
Des bras d'Hécube arracha Polyxène.
Comme un agneau destiné pour l'autel,
Elle suivit le héros sanguinaire;
Et ne songeant qu'aux douleurs de sa mère,
Sans murmurer reçut le coup mortel.

Telle est Inez; le glaive l'a frappée :
Ce sein d'albâtre, où le dieu de l'amour
Plaça son trône et fixa son séjour,
Est déchiré par la tranchante épée;
Ces yeux si doux se ferment pour jamais.
Les assassins, consommant leur ouvrage,
Ne pensent pas, dans leur aveugle rage,
Que Pèdre un jour punira leurs forfaits.

Et toi, soleil, que le coupable Atrée
Fit reculer loin d'un affreux festin,
Ah! tu devois reprendre ce chemin
Le jour qu'Inez à la mort fut livrée.
Et vous, échos du paisible vallon,
A qui sa voix en mourant dit encore
Le nom chéri de l'amant qu'elle adore,
En longs accens répétez ce doux nom.

Comme la fleur qui, trop tôt moissonnée,
De la beauté pare un moment le sein,
Fraîche et brillante aux rayons du matin,
Et vers le soir languissante et fanée :

O cheiro tras perdido e a cor murchada:
Tal està morta a pallida donzella;
Secas do rosto as rosas, e perdida
A branca e viva cor, co a doce vida.

As filhas do Mondego a morte escura
Longo tempo chorando memoràraò,
E por memoria eterna em fonte pura
As lagrimas choradas transformàraò:
O nome lhe puzeraò, que inda dura,
Dos amores de Inez, que alli passàraò:
Vede, que fresca fonte rega as flores,
Que lagrimas saò a agoa, e o nome amores.

FIM.

De même Inez, à peine en ses beaux ans,
A descendu dans la nuit éternelle;
Sur son visage une pâleur mortelle
A remplacé les roses du printems.

Le Mondego, dans sa course lointaine,
N'entend par-tout que de tristes regrets;
Tout est en deuil : des nymphes des forêts
Les pleurs bientôt se changent en fontaine.
Ce monument dure jusqu'à ce jour;
Dans tous les tems mille fleurs l'environnent;
Et ce beau lieu, que des myrtes couronnent,
S'appelle encor la Fontaine d'amour.

FIN.

CONTES
EN VERS.

CONTES EN VERS.

LE CHEVAL D'ESPAGNE.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

On court bien loin pour chercher son bonheur;
A sa poursuite en vain l'on se tourmente :
C'est près de nous, dans notre propre cœur,
Que le plaça la nature prudente.
O Saint-Lambert! qui le sait mieux que toi?
Toi qui vécus dans les camps, à la ville,
Près de Voltaire, à la cour d'un grand roi,
Tu quittas tout pour un champêtre asile.
Là, méditant sous des ombrages frais,
Tu sais goûter ces biens, ces plaisirs vrais,
Que tu chantas sur le luth de Virgile:
Là, loin d'un monde et frivole et pervers,
Tes jours sont purs, ton sommeil est tranquille;
Et la nature, autour de toi fertile,
Te fait jouir de ses trésors divers,
Pour te payer tes soins et tes beaux vers.
Voilà, voilà le bonheur véritable.
En attendant que j'en puisse jouir,
Je veux au moins prouver dans une fable
Que ces vrais biens s'attrapent sans courir.

Certain coursier né dans l'Andalousie
Fut élevé chez un riche fermier;
Jamais cheval de prince ou de guerrier,
Ni même ceux qui vivoient d'ambrosie,
N'eurent un sort plus fortuné, plus doux.
Tous dans la ferme aimoient notre andalous,
Tous pour le voir alloient à l'écurie
Vingt fois le jour; et ce coursier chéri
D'un vœu commun fut nommé Favori.

Favori donc avoit de la litière
Jusqu'aux jarrets, et dans son ratelier
Le meilleur foin qui fût dans le grenier.
Soir et matin les fils de la fermière,
Encore enfans, ménageoient de leur pain
Pour l'andalous; et lorsque dans leur main
Le beau cheval avoit daigné le prendre,
C'étoient des cris, des transports de plaisir;
Tous lui donnoient le baiser le plus tendre:
Dans la prairie ils le menoient courir;
Et le plus grand de la petite troupe,
Aidé par tous, arrivoit sur sa croupe:
Là, satisfait, et d'un air triomphant,
Des pieds, des mains, il pressoit sa monture;
Et Favori modéroit son allure,
Craignant toujours de jéter bas l'enfant.

De Favori ce fut là tout l'ouvrage
Pendant long-tems: mais quand il vint à l'âge
De trente mois, la femme du fermier
Le prit pour elle; et notre cavalière,
En un fauteuil sise sur le coursier,

La bride en main, dans l'autre la croupière,
Les pieds posés sur un même étrier,
Alloit, trottoit au marché faire emplette,
Chez ses voisins acquitter une dette,
Ou visiter son père déjà vieux.
A notre retour, notre bonne Sanchette
Accommodoit Favori de son mieux,
Et lui doubloit l'avoine et les caresses.

Plus on grandit, plus on devient vaurien.
Ce Favori que l'on traitoit si bien,
Ce cher objet de si douces tendresses,
Fut un ingrat; et, quand il eut quatre ans,
Il s'indigna dans le fond de son ame
D'être toujours monté par une femme:
Est-ce donc là, disoit-il dans ses dents,
Le noble emploi d'un coursier d'Ibérie?
Avec des bœufs j'habite l'écurie
D'une fermière, et frémis de courroux
Quand on me voit, comme un ânon docile,
Au petit trot cheminer vers la ville,
Ayant pour charge une femme et des choux.
Non, je ne puis souffrir cette infamie,
Je suis né fier; et dussé-je périr,
Je prétends bien dans peu m'en affranchir.
Orgueil! orgueil! c'est par toi qu'on oublie
Vertus, devoirs; par toi tout a péri:
Tu perdis l'homme, et perdis Favori.

Un beau matin que la bonne Sanchette,
Selon l'usage, alloit toute seulette

Vendre au marché les fruits de son jardin,
Elle eut besoin, je ne sais pour quoi faire,
De s'arrêter un moment en chemin.
D'un saut léger elle est bientôt à terre :
Mais le bridon échappe de sa main ;
Et Favori s'en aperçoit à peine,
Qu'au même instant, s'élançant dans la plaine,
Il casse, brise et disperse dans l'air
Et charge et selle et harnois et croupière,
Des quatre pieds fait voler la poussière,
Et disparoît aussi prompt que l'éclair.

Las ! que devint notre bonne Sanchette ?
Dans sa surprise elle resta muette,
Suivit long-tems des yeux le beau coursier,
Et puis pleura, puis retourna chez elle,
Et raconta cette affreuse nouvelle.
Tout fut en deuil chez le triste fermier ;
De Favori tous regrettent la perte ;
Enfans, valets, vont à la découverte
Dans les hameaux, dans chaque bourg voisin :
L'avez-vous vu des coursiers le modèle,
Le plus aimé, le plus beau ? C'est en vain ;
De Favori nul ne sait de nouvelle ;
Il est perdu. Sanchette soupira,
Et dit tout bas : Peut-être il reviendra.

En attendant, Favori ventre à terre
Galope et fuit sans perdre un seul moment.
Il aperçoit bientôt un régiment
De cavaliers qui marchoit à la guerre ;

Hommes, chevaux, par leur air belliqueux,
Par leur fierté, leur armure brillante,
Dans tous les cœurs répandent l'épouvante,
Ou le desir de combattre auprès d'eux.
A cet aspect notre coursier s'arrête;
Il sent dresser tous ses crins ondroyans,
Et, l'œil en feu, les naseaux tout fumans,
Fixe, immobile, écoute la trompette :
Puis tout-à-coup frappant la terre et l'air,
Il bondit, vole à travers la prairie,
Arrive auprès de la cavalerie,
S'ébroue, hennit; et jetant un œil fier
Sur ces guerriers enfans de la victoire,
Il semble dire : Et j'aime aussi la gloire.

Le colonel, qui voit ce beau coursier,
Veut s'en saisir; il vient avec adresse
Auprès de lui, le flatte, le caresse,
Et par un frein en fait son prisonnier.
A l'instant même une peau de panthère
Aux griffes d'or tombantes jusqu'à terre
Couvre le dos du superbe animal,
Un plumet rouge orne sa tête altière,
Et cent rubans tressés dans sa crinière
Lui donnent l'air coquet et martial.
Sur Favori le colonel s'élance,
Presse les flancs du coursier généreux;
Et Favori, dans son impatience,
Mordant son frein, fier du poids glorieux,
Vole à travers les escadrons poudreux.

Voilà, voilà, disoit-il en lui même,
Le noble emploi pour lequel je suis né!
Vivre en repos, c'est vivre infortuné;
Gloire et périls sont le bonheur suprême.
Sous ce harnois que je dois être beau!
Je voudrois bien, dans le crystal de l'eau,
Me voir passer, voir ma mine guerrière.
Pour être heureux, ma foi, vive la guerre!

Comme il parloit, le chef du régiment
Reçoit l'avis qu'une troupe ennemie
Doit dans la nuit l'attaquer brusquement.
Tout aussi-tôt une garde choisie
Est disposée autour du logement:
Le colonel la commande lui-même;
Et Favori, dont la joie est extrême
De voir qu'on est menacé d'un danger,
Passe la nuit sans boire ni manger.
Qu'importe? il est soutenu par le zèle.
Point d'ennemis, voilà son seul chagrin.
Mais tout-à-coup arrive le matin
Un officier qui porte la nouvelle
Que la bataille est pour le lendemain.
Le colonel veut être de la fête;
L'armée est loin; mais jamais rien n'arrête
Lorsque la gloire est au bout du chemin:
On part, on veut arriver pour l'aurore.
Toujours à jeun, Favori néanmoins
Ne se plaint pas, mais il saute un peu moins.
Le jour se passe, il faut marcher encore

Toute la nuit ; et Favori rendu
Fait un soupir : mais l'amour de la gloire,
Et le desir de vivre dans l'histoire,
Et l'éperon, réveillent sa vertu.
Il marche, il va, se soutenant à peine,
Quand, vers minuit, d'une forêt prochaine
Un gros parti fond sur le régiment.
On veut se battre : hélas ! c'est vainement ;
Nos cavaliers, harassés de la route,
Sont enfoncés, tués, mis en déroute ;
Et dans le choc, Favori tout sanglant,
Couvert de coups, deux balles dans le flanc,
Parmi les morts resté sur la poussière,
Ne voyoit plus qu'un reste de lumière :
Ah ! disoit-il, je le mérite bien ;
J'ai fait un crime, il faut que je l'expie :
Je fus ingrat, il m'en coûte la vie ;
Le ciel est juste : et ce n'est pas ce bien
Que Favori dans ce moment regrette ;
Ce n'est que vous, ô ma chère Sanchette !
Disant ces mots, il perd tout sentiment ;
Et l'ennemi, vainqueur dans ce moment,
Bien résolu de n'épargner personne,
Le glaive au poing poursuivant les fuyards,
Pille, massacre, et bientôt abandonne
Ce champ couvert de cadavres épars.

Le lendemain de cet affreux carnage,
Certain meûnier, dans la plaine passant,
Vit Favori sur la terre gisant ;
Il respiroit ; le meûnier le soulage,

Clopin clopant le mène à son village,
Prend soin de lui, le panse, le nourrit,
Pour abréger, en un mot, le guérit.
Mais, prétendant se payer de sa peine,
Il veut user de son convalescent;
Chargé de sacs, sous le poids gémissant,
Dix fois le jour il le mène et ramène
Dans les marchés, au village, au moulin,
Le suit de près un bâton à la main;
Et ce bâton, fait d'une double épine,
De Favori vient chatouiller l'échine,
Pour peu qu'il bronche ou s'amuse en chemin.
  Ce fut alors qu'il regretta Sanchette;
Mais la frayeur rend sa douleur muette.
Brisé de coups, il n'ose pas gémir:
L'excès des maux l'abrutit et l'accable;
Et se croyant pour toujours misérable,
Il ne demande au ciel que de mourir.
  Notre coursier, dégoûté de la vie,
Vivoit toujours, sans trop savoir pourquoi,
Quand, un matin, un écuyer du roi,
Qui parcouroit toute l'Andalousie
Pour remonter la royale écurie,
Vit Favori, de plusieurs sacs chargé,
Par le bâton au moulin dirigé,
Et conservant sous ce triste équipage
Ce coup d'œil noble et cet air de grandeur
D'un roi vaincu cédant à son malheur,
Ou d'un héros réduit en esclavage.
Bon connoisseur étoit cet écuyer;

De Favori s'approchant davantage,
Il l'examine, et demande au meûnier
Combien il veut de ce jeune coursier :
L'accord se fait ; aussi-tôt on délivre
De son fardeau notre bel animal ;
Son nouveau maître à l'instant s'en fait suivre,
Et le conduit vers le palais royal.
Oh! pour le coup, se disoit à lui-même
Notre héros, la fortune est pour moi :
Plus de chagrins, je suis cheval du roi.
Cheval du roi, c'est le bonheur suprême :
Je n'aurai plus qu'à manger et dormir,
De tems en tems à la chasse courir,
Sans me lasser ; et gras comme un chanoine,
A mon retour choisir l'orge ou l'avoine
Que mes valets viendront vanner, je croi,
Avec grand soin pour le cheval du roi.
Ainsi parlant, il entre à l'écurie.
Tout lui promet le bonheur qu'il attend :
De peur du froid sur son corps l'on étend
Un drap marqué des armes d'Ibérie ;
On le caresse, et sa crèche est remplie
D'orge et de son ; il est pansé, lavé,
Deux fois le jour ; le soir, sur le pavé
Litière fraîche ; et cette douce vie
Lui rend bientôt son éclat, sa beauté,
Son poil luisant, sa croupe rebondie,
Et son œil vif, et même sa gaîté.
Il fut heureux pendant une quinzaine.
Il possédoit tous les biens à souhait ;

Mais un seul point lui faisoit de la peine,
C'est que le roi jamais ne le montoit.
Nul écuyer n'auroit eu cette audace;
Et leur respect pour monsieur Favori
Fait qu'avec soin il est choyé, nourri,
Mais que toujours il reste en même place.
Tant de respect lui devient ennuyeux;
Ce long repos, à sa santé contraire,
Le rend malade et triste et soucieux,
En peu de temps change son caractère :
Ce qu'il aimoit lui devient odieux;
Plus d'appétit, rien qui puisse lui plaire;
Un froid dégoût s'empare de son cœur,
Plus de desir, partant plus de bonheur.
Ah! disoit-il, que tout ceci m'éclaire!
Gloire, grandeur, vous qui m'avez séduit,
Vous n'êtes rien qu'une erreur mensongère,
Un feu follet qui brille et qui s'enfuit :
Si le bonheur habite sur la terre,
Il vous évite autant que la misère;
Il va cherchant la médiocrité,
C'est là qu'il loge; et sa sœur et son frère
Sont le travail et la douce gaîté.
Ils sont chez vous, ô ma bonne Sanchette!
Plus que jamais Favori vous regrette.
Notre cheval ainsi philosophant
Est fort surpris qu'on lui prépare
Selle et bridon du travail le plus rare :
Le fils du roi, le jeune et noble infant,
Ce même jour doit faire son entrée;

Et Favori, qui sera son coursier,
Porte un harnois digne du cavalier.
D'or et d'azur sa housse est diaprée,
De beaux saphirs sa bride est entourée,
Et d'argent pur est fait chaque étrier.
  Notre héros dans ce bel équipage
De tant d'honneurs n'a pas l'esprit tourné;
Il commençoit à devenir fort sage.
  L'infant sur lui doucement promené,
Suivi des siens, entouré de la foule,
Vers son palais à grand'peine s'écoule,
Quand Favori, qui ne songeoit à rien,
Voit une femme, et tout-à-coup s'arrête,
Dresse l'oreille en relevant la tête,
Et reconnoît... vous le devinez bien?...
Qui donc?...Sanchette.--O moment plein de charmes!
Il court vers elle, il hennit de plaisir;
De ses deux yeux tombent deux grosses larmes,
Larmes d'amour et de vrai repentir.
Tout comme lui la sensible Sanchette
Pleure de joie; et notre jeune infant,
Surpris, touché, veut qu'au même moment
De Favori l'histoire lui soit faite.
Sanchette alors raconte en peu de mots
Que Favori fut élevé chez elle;
Puis elle dit, non sans quelques sanglots,
Quand et comment il devint infidèle.
De ce récit le prince est attendri:
Tenez, dit-il, je vous rends Favori,

Il est à vous avec son équipage ;
Montez dessus, retournez au village :
A pied j'irai jusqu'au palais royal,
Sans que ma fête en soit moins honorée ;
Car j'ai bien mieux signalé mon entrée
Par un bienfait que par un beau cheval.
Il dit, descend, et ne veut rien entendre.
Sanchette alors monta, sans plus attendre,
Sur Favori, qui, content désormais,
Gagna la ferme, et n'en sortit jamais.

LE TOURTEREAU,

CONTE.

Lorsque j'ai dit que le bonheur suprême
Etoit d'avoir un champêtre séjour,
D'y vivre en sage, en paix avec soi-même,
C'est à dessein que j'oubliai l'amour.
L'amour lui seul peut charmer notre vie,
Ou la flétrir : triste choix ! j'en conviens.
Des maux qu'il fait ma mémoire est remplie,
De ses plaisirs fort peu je me souviens.
Je vous connois, mesdames les coquettes,
Et je me tiens loin des lieux où vous êtes ;
Et vous aussi, dont l'ingénuité
Trompe si bien notre crédulité ;
Et vous sur-tout, prudes graves, austères,
Dont la constance et les tendres colères
Tourmentent plus que l'infidélité :
Je vous connois ; et, sans fiel, sans satire,
Sous d'autres noms, je veux ici traduire
Vos grands secrets que j'ai su pénétrer,
Vos mauvais tours qui souvent font pleurer,
Et dont je veux faire un conte pour rire...

Un tourtereau, qui du nid paternel
Faisoit encore sa retraite chérie,
Se vit ravir par un milan cruel
Les deux auteurs de sa naissante vie.
Seul, sans parens, à quel triste destin

Le pauvre oiseau ne doit-il pas s'attendre ?
On ne sent pas dans un âge si tendre
Tout le malheur de rester orphelin.
  Après deux jours, pressé par la famine,
Il sort du nid. D'abord c'est en tremblant
Qu'il met un pied sur la branche voisine ;
La branche plie, et l'oiseau chancelant
Perd l'équilibre, et tombant et volant,
Arrive à terre et tristement chemine.
A chaque oiseau qui passe près de lui,
Notre orphelin croit voir des tourterelles,
Leur tend le bec en agitant ses ailes,
Et par ses cris implorant leur appui,
Il leur disoit : Soulagez ma misère ;
C'est moi, c'est moi ; n'êtes-vous pas ma mère ?
  Chez les oiseaux, hélas ! comme chez nous,
Chacun pour soi : c'est la grande science.
Notre orphelin en fait l'expérience.
Nul ne répond à ses accens si doux :
Il reste seul ; mais, grace à la nature,
Il sut trouver lui-même sa pâture,
Il apprit l'art de supporter ses maux :
C'est le malheur qui forme les héros.
  L'été s'écoule, et déjà la verdure
Jaunit et meurt ; l'hiver se fait sentir.
Le tourtereau souffrit de la froidure,
Car ici bas nous sommes pour souffrir :
Mais tous les maux qu'en un mois l'on endure
Sont effacés par un jour de plaisir ;
Et l'important c'est de ne pas mourir.

Le

Le jeune oiseau voit le printems renaître,
L'air s'épurer, les fleurs s'épanouir :
Autour de lui tout prend un nouvel être ;
Les rossignols, les oiseaux d'alentour,
Font retentir l'écho de leur ramage ;
Et les ramiers agitent le feuillage,
Témoin discret des plaisirs de l'amour.
Le tourtereau regarde, observe, admire ;
Il s'inquiète, il sent un vuide affreux :
Eh quoi ! dit-il, je me croyois heureux,
Et malgré moi cependant je soupire !
Ah ! ces oiseaux sont plus heureux que moi ;
Le tendre hymen les retient sous sa loi ;
Ils ont chacun leur épouse chérie :
Je suis tout seul, c'est pourquoi je m'ennuie.
Mais dès demain je vais faire comme eux,
Je vais chercher et trouver une amie,
Car on n'est bien qu'en étant deux à deux.
Plein du projet de séduire une belle,
Il va lissant les plumes de son aile ;
Dans les ruisseaux on le voit se mirant,
Se rengorger, et tout bas admirant
Son bec de pourpre et son joli corsage,
Et son collier dont l'ébène foncé
Tranche si bien sur son cou nuancé,
Et son œil vif, tendre à la fois et sage :
Tout lui promet un triomphe éclatant ;
Certain de plaire, il part au même instant.
Ainsi partit de la rive troyenne
Le beau Pâris allant séduire Hélène.

Notre héros a bientôt mis à fin
Son grand projet. Non loin de sa retraite,
Il aperçoit une jeune alouette
Belle, brillante, à l'œil vif, à l'air fin,
Qui dans un pré couroit dessus l'herbette
Sans que ses pieds fissent plier le brin.
A l'aborder aussi-tôt il s'apprête,
Et par ces mots ouvre le tête à tête:
Gentil objet, je suis un étranger,
Qui, jugeant bien qu'il nous est nécessaire,
Pour être heureux, et d'aimer et de plaire,
Dans ce dessein s'est mis à voyager.
Je sens qu'aimer est bien en ma puissance;
Je l'ai senti d'abord en vous voyant:
Plaire est un point qui de moi ne dépend;
Je n'en demande, hélas! que l'espérance.
Lors il se tait. A ce doux compliment,
Les yeux baissés, répondit l'alouette
Sans se fâcher, et presque tendrement,
Comme répond une habile coquette
Qui, sans l'aimer, veut garder un amant.
Notre héros est admis à sa suite:
Mais tout à coup l'alouette dans l'air
S'élève, plane, et puis, comme un éclair,
Va, vient, descend, monte, se précipite.
Le tourtereau veut la suivre, il la perd;
Il la retrouve, et la reperd encore:
Ah! par pitié, dit-il en haletant,
Arrêtez-vous, cher objet que j'adore,
Je n'en puis plus; ce n'est pas en courant

Qu'on fait l'amour : je ne m'y connois guère ;
Mais le bonheur et le tendre mystère
Ne doivent pas nous quitter d'un moment ;
Et le bonheur va toujours doucement.

Cela se peut, lui répond l'alouette ;
Mais nous avons chacun notre plaisir :
Me regarder, chanter, plaire et courir,
Tel est l'emploi pour lequel je suis faite :
Je le remplis, et c'est là mon bonheur.

Elle parloit, quand aux yeux de la belle
Brille un miroir qu'un perfide oiseleur
Faisoit tourner au bout d'une ficelle.
Pour s'y mirer l'alouette descend.
Le tourtereau tout effrayé lui crie
De prendre garde au filet qui l'attend ;
Mais c'est en vain ; et, dans le même instant,
Le filet part, et prend notre étourdie.
Son tendre amant venoit la secourir ;
Il évita la machine mortelle,
Non sans laisser des plumes de son aile ;
Et ne pouvant que la plaindre et s'enfuir,
Sur une branche il alla réfléchir.

Me voilà veuf avant d'être en ménage !
Se disoit-il ; je serois bien peu sage
De retourner encore m'essouffler
En poursuivant les folles alouettes.
Pour vivre heureux, vivons loin des coquettes ;
Ces oiseaux-là ne savent que voler.
Je veux chercher une épouse solide,
Point trop jolie, et partant moins perfide,

Qui ne saura rien que me rendre heureux.
L'esprit est bon; mais le repos vaut mieux.
Il dit, et part. A ses yeux se présente
Dans un blé verd une caille pesante
Que l'embonpoint fait marcher lentement.
Son air naïf et sa mine innocente
Charment l'oiseau, qui descend promptement.
Ah! vous m'aimez? vraiment j'en suis ravie,
Lui dit la caille; eh bien! restez ici;
Nous passerons ensemble notre vie,
Tous deux contens, car je vous aime aussi.
Disant ces mots, elle en donne la preuve.
Quel naturel! s'écrioit notre oiseau;
Comme elle est simple! et que mon sort est beau
De posséder cette ame toute neuve!
A ce propos la caille n'entend rien,
Lui répond mal, mais le caresse bien;
Et son époux n'en veut pas davantage.
La paix, l'amour, régnoient dans le ménage,
Quand vers le soir notre heureux tourtereau
Voit arriver d'abord un cailleteau,
Puis deux, puis trois, et puis un roi de cailles.
D'un air surpris il les regarde tous,
Court à sa femme, et lui dit d'un ton doux:
Ces messieurs-là sont à nos fiançailles
Comme parens? —Non, ce sont mes époux. —
Comment! --Sans doute. --Ils sont sept! --Le huitième
Ce sera vous, s'il vous plaît, désormais;
Tous sont heureux, tous sont traités de même;
Par ce moyen je les maintiens en paix:

C'est fatigant; mais je me sacrifie.
—Et moi je pars, et je reprends ma foi;
Tout votre cœur n'étoit pas trop pour moi,
Je n'en veux point la huitième partie.
Lors il s'envole; et plein de son dépit,
Au fond d'un bois il va passer la nuit.
  On dort bien mal quand on est en colère.
Le tourtereau s'éveille avant le jour :
Je fus, dit-il, malheureux en amour;
Mais c'est ma faute, et je prétends mieux faire.
Dorénavant je veux voir, réfléchir,
Examiner avant que de choisir,
Et m'assurer sur-tout avec adresse
Des bonnes mœurs de ma chère maîtresse.
Si l'on m'attrape, il faudra qu'on soit fin.
  Bien résolu de suivre ce dessein,
En philosophe il parcourt le bocage,
Se livre peu, mais, toujours écoutant,
Fait son profit de tout ce qu'il entend.
Bientôt il sait que dans le voisinage
Est une prude encor dans le bel âge,
Et possédant honnêtement d'appas:
Elle passoit pour être un peu revêche;
C'est tout simple, elle étoit pigrièche.
Le tourtereau ne s'en alarme pas :
Il va la voir. La première visite
Fut un peu froide, ensuite on s'adoucit,
Puis on s'aima, bientôt on se le dit :
Plutôt qu'une autre une prude est séduite.
  La pigrièche adore son amant;

Aucun rival ne partage sa flamme,
Il règne seul. Mais la jalouse dame
De son époux fait bientôt le tourment.
Elle l'accuse, elle gronde sans cesse,
Le suit, l'épie; et, toujours en fureur,
A coups de bec lui marquant sa tendresse,
Elle le bat pour s'attacher son cœur:
Puis elle pleure, et veut qu'il rende hommage
Exactement à ses tendres appas,
Disant toujours qu'elle fait peu de cas
De ces plaisirs, mais qu'il faut en ménage,
Par ce moyen honnête autant que doux,
Tous les matins s'assurer son époux,
Et le forcer à n'être point volage.
Le tourtereau, lassé de l'esclavage,
Battu, plumé, maigre à faire pitié,
Saisit l'instant où sa chère moitié
A ses côtés dort la tête sous l'aile.
A petit bruit il se lève en tremblant,
Sort de son nid, et va toujours volant,
Sans autre but que de s'éloigner d'elle.
En peu de tems il fit bien du chemin;
Il vouloit fuir jusqu'au bout de la terre.
Dans un désert s'abattant à la fin,
Il se cacha sous un roc solitaire.
Me voilà bien, dit-il, je n'en sors plus;
Ici du moins la caille et l'alouette
N'approcheront jamais de ma retraite;
Je serai loin de la dame aux vertus;
Je vivrai seul, puisqu'il est impossible

De rencontrer une épouse sensible,
Douce, modeste, et dont on soit aimé
Sans compagnon, ou sans être assommé.
Je méritois une telle maîtresse;
Jusqu'au tombeau j'aurois su la chérir:
Un tourtereau qui donne sa tendresse
Ne change plus, il aime mieux mourir;
Mais il n'est point d'oiseau de mon espèce.
Vous vous trompez, lui répond doucement
Une gentille et blanche tourterelle;
Tout comme vous je suis tendre et fidelle.
Peut-être aussi méritois-je un amant:
Je n'en ai point, tenons-nous compagnie.
L'oiseau l'observe; et, la trouvant jolie,
Il s'en approche, il parle; on lui répond:
La tourterelle a son esprit, son ton,
Son humeur douce et sa grace ingénue.
Ils étoient nés pour se plaire tous deux;
La sympathie agit bientôt sur eux.
Déjà chacun sent dans son ame émue
Un feu secret; et, dès ce même jour,
Le tendre hymen vint couronner l'amour.
Cette union dura toute leur vie:
Toujours s'aimant avec la même ardeur,
Rien n'altéra leur paisible bonheur;
Et notre oiseau, près de sa bonne amie,
Convint enfin qu'on peut trouver un cœur.

LA POULE DE CAUX,

CONTE.

PLUSIEURS Français ont la triste manie
D'aller toujours rabaissant leur patrie,
Pour exalter les coutumes, les mœurs
D'autres pays, qui ne sont pas meilleurs.
Je l'avouerai, cette extrême injustice
Plus d'une fois excita mon courroux :
Non que mon cœur, par un autre caprice,
N'ait d'amitié, d'estime, que pour nous.
Loin, loin de moi ces préjugés vulgaires,
Sources de haine et de divisions !
En tout pays tous les bons cœurs sont frères.
Mais, sans haïr les autres nations,
On peut aimer et respecter la sienne ;
On peut penser qu'aux rives de la Seine
Il est autant de vertus et d'honneur,
D'esprit, de grace, et même de bonheur,
Que sur les bords de la froide Tamise,
De l'Éridan, ou du Tage, ou du Rhin.
Vous le prouver, voilà mon entreprise.
Chemin faisant, si quelque trait malin
Vient par hasard égayer ma franchise,
Italien, Ibère, Anglais, Germain,
Que d'entre vous nul ne se formalise ;
De vous fâcher je n'ai pas le dessein.

Près Caudebec, dans l'antique Neustrie,
Pays connu dans tous nos tribunaux,
Certaine poule avec soin fut nourrie.
C'étoit l'honneur des volailles de Caux.
Imaginez un plumage d'ébène
Parsemé d'or, une huppe d'argent,
La crête double et d'un rouge éclatant,
L'œil vif, l'air fier, la démarche hautaine:
Voilà ma poule. Ajoutez-y pourtant
Un cœur sensible et d'amitié capable,
De la douceur, sur-tout de la bonté,
Assez d'esprit pour savoir être aimable,
Et pas assez pour être insupportable.
Son seul défaut, c'étoit la vanité:
Las! sur ce point qui de nous n'est coupable?
Ma poule, à peine au printems de ses jours,
Des coqs voisins tournoit toutes les têtes:
Mais, dédaignant ces faciles conquêtes,
Elle vouloit se soustraire aux amours.
C'est bien en vain qu'attroupés autour d'elle,
Les tendres coqs, dans leur desirs pressans,
Le cou gonflé, sur leurs pieds se haussans,
Vont balayant la terre de leur aile:
Froide au milieu de ces nombreux amans,
Ma belle poule écoute leur prière
D'un air distrait, murmure un dur refus,
S'éloigne d'eux; et lorsqu'un téméraire
Ose la suivre, ou veut hasarder plus,
D'un coup de bec lui marquant sa colère,
Dans le respect elle le fait rentrer.

Ainsi jadis cette reine d'Ithaque,
Que sa sagesse a tant fait admirer,
Des poursuivans sut éviter l'attaque.
L'orgueil toujours nous conduit de travers;
Il n'est pas gai, de plus, et nous ennuie:
Des passions la plus triste en la vie
C'est de n'aimer que soi dans l'univers.
Bien l'éprouva notre Normande altière:
Elle tomba bientôt dans la langueur;
Elle sentit le vide de son cœur,
Et soupira. Mais, hélas! comment faire?
Se corriger? se montrer moins sévère?
Des jeunes coqs ce seroit bien l'avis:
Mais que diroient les poules du pays?
On connoît trop leur caquet et leur haine.
Notre héroïne étoit donc fort en peine,
Lorsqu'un Anglais, qui toujours voyageoit
Pour éviter l'ennui qui le suivoit,
En reprenant le chemin d'Angleterre,
Vit notre poule et l'acheta fort cher,
Avec grand soin lui fit passer la mer,
Et l'établit dans la nouvelle terre,
Au nord de Londre, auprès de Northampton.
Notre Cauchoise, à peine en Albion,
Se dit: Voici le moment favorable
Pour me montrer moins fière et plus traitable,
Pour radoucir ma morale et mon ton.
Jusqu'à présent je fus beaucoup trop sage:
C'est une erreur pardonnable à mon âge;
Corrigeons-nous. Je veux, dans ce canton,

Prendre un époux jeune, aimable et sincère :
Pour être heureuse il faut que je sois mère ;
Au fond du cœur certain je ne sais quoi
M'a toujours dit que c'étoit mon emploi.
Parlant ainsi, notre belle héroïne
Voit arriver plusieurs coqs du pays :
Ils sont tous grands, beaux, fiers ; mais à leur mine
On peut juger de leur profond mépris
Pour tout poulet qui n'est pas d'Angleterre.
D'un air hautain ils tournent alentour
De la Française ; et, sans autre mystère,
Le plus poli lui parle ainsi d'amour :
Ecoute, miss, tu vois en moi ton maître ;
Mais tu me plais : je suis sultan ici,
Et je veux bien dans mon sérail t'admettre ;
Viens donc m'aimer, je te l'ordonne ainsi.
A ce propos de gentille fleurette,
Notre Cauchoise, immobile et muette,
Ne sait comment répondre à tant d'honneur ;
Quand un des coqs regardant l'orateur :
Goddam, dit-il, vous avez bonne grace !
Vous maître ici ! vous sultan ! Ces deux mots
Dans notre langue eurent-ils jamais place ?
Nous sommes tous Anglais, libres, égaux.
Et de quel droit vous seul feriez-vous fête
A cette poule ? Elle est de vos rivaux,
Comme de vous, la commune conquête.
Voici mon droit, répond le premier coq ;
Et de son bec il vient frapper la crête
De l'opposant, qui, ferme comme un roc,

Soutient l'effort, sur ses ergots se dresse
En reculant, et revient en fureur,
Le cou tendu, fondre sur l'agresseur.
La troupe alors tout autour d'eux s'empresse
Et prend parti; l'on se mêle, on se bat,
On se déchire : et, pendant le combat,
Notre Française, effrayée, interdite,
S'échappe et fuit à travers bois et champs,
Courant, volant, pour s'éloigner plus vîte.
Ah! quel pays! dit-elle; quelles gens!
La liberté chez eux n'est que la guerre:
Jusqu'à l'amour ils font tout en colère.
Fuyons, fuyons. Elle arrive à ces mots
A la Tamise, et découvre un navire,
Non loin du bord, qui sillonnoit les flots.
Elle s'élance; et matelots de rire
En la voyant près d'eux tomber dans l'eau :
Mais aussi-tôt un grapin la retire,
Et la voilà saine et sauve au vaisseau.
Ce bâtiment alloit droit en Espagne.
En peu de jours il relâche à Cadix:
Et notre poule aussi-tôt en campagne
S'échappe, et court visiter le pays.
Elle aperçoit dans les riches vallées
L'or des épis, la pourpre des raisins;
Ici l'olive et la mûre mêlées,
Là l'oranger bordant les grands chemins;
Le citronnier qui, fécond dès l'enfance,
Parfume l'air de ses douces odeurs,
Et, près des fruits poussant encor des fleurs,

Donne l'espoir avec la jouissance;
Et les brebis paissant sur les coteaux,
Et les coursiers se jouant près des eaux;
Par-tout enfin la corne d'abondance
Versant ses dons sur ces heureux climats.
Ce long détail peut-être vous ennuie:
Passez-le moi, j'aime l'Andalousie.
Ma poule aussi lui trouva des appas;
En admirant, elle disoit tout bas:
Ce pays-ci vaut bien la Normandie;
Il me plaît fort, ne le quittons jamais.
Dans le moment elle voit à sa suite
Un jeune coq saluant ses attraits.
Ce jeune coq avoit bien son mérite;
Il n'étoit pas beau comme un coq anglais,
Mais il avoit certain air de noblesse
Fort séduisant; ajoutez-y deux yeux
Brillans d'esprit et remplis de tendresse.
A notre poule, en langage pompeux,
Très-gravement ce discours il adresse:
Reine des coqs, ornement de ces lieux,
Soleil nouveau de notre heureuse terre,
Vous allez voir vos sujets amoureux
Quitter pour vous leur poule la plus chère.
Eh! qui pourroit, hélas! nous en blâmer?
Nos yeux ont pu s'être laissés charmer
Pour des beautés bien au-dessous des vôtres;
Mais si nos cœurs ont soupiré pour d'autres,
C'étoit afin d'apprendre à vous aimer.
Ainsi parla le coq d'Andalousie;

Et son discours, quoiqu'un peu recherché,
Ne déplut point : la Française attendrie
Y répondit d'un air doux et touché.
Les voilà donc marchant de compagnie,
L'amour en tiers, lorsque certaine pie,
A l'œil hagard, au manteau noir et blanc,
Vint à passer : Ah ! dit le coq tremblant,
Je suis perdu, c'en est fait de ma vie !
— Que dites-vous ? et d'où vient cet effroi ?
— De cet oiseau. — Vous craignez une pie ?
A coups de bec je la plumerois, moi.
— Gardez-vous-en. — Pourquoi donc, je vous prie ?
— Je le vois bien, vous ignorez nos maux :
Apprenez donc que ces cruels oiseaux,
Qu'on hait ici, mais pourtant qu'on caresse,
Sous les dehors d'une douceur traîtresse
S'en vont par-tout guettant ce que l'on dit,
Ce que l'on fait, ce qu'on a dans l'esprit;
Puis, le tournant en cent mille manières,
En rendent compte, et, d'après leurs rapports,
Tout aussi-tôt cuisiniers, cuisinières,
Nous font rôtir sans le moindre remords.
— Rôtir ! — Eh oui. Nous sommes sans reproche
Assurément : mais je vous parlois bas,
Vous écoutiez ; cela suffit, hélas !
Pour que ce soir on nous mette à la broche.
Oui ! dit la poule en gagnant le vaisseau ;
Dès ce moment je vais changer de route.
Votre pays est superbe sans doute ;
Mais il y fait pour nous un peu trop chaud.

Je vous chéris et vous plains, je vous jure :
Vous êtes doux, spirituels, galans;
Mais tous les dons que vous fit la nature
Deviennent nuls avec vos noirs et blancs.
Délivrez-en, croyez-moi, votre empire.
Disant ces mots, elle rentre au navire,
Qui de Livourne alloit chercher le port.
Le trajet fait, on débarque; et d'abord
Voilà ma poule à courir sur la plage.
Elle aperçoit, assez près du rivage,
Un poulet gras, qui, d'un air doux et fin,
Tourne, salue, aborde l'étrangère,
Salue encore, et, d'un ton patelin,
Lui dit ces mots avec une voix claire :
Suave objet, si votre cœur benin
Daigne choisir un poulet d'Italie
Pour Sigisbé de votre seigneurie,
J'ose briguer ce glorieux destin :
Je ne veux plus vivre qu'à votre suite.
Las! je connois mes imperfections :
Mais mon respect et mes soumissions
Remplaceront mon manque de mérite.
Il dit, et baisse, en soupirant, les yeux.
  Notre Normande écoutoit en silence,
Et se sentoit certaine répugnance
Pour ce monsieur si gras, si mielleux,
Pour son discours, sur-tout pour sa voix claire :
Elle retourne aussi-tôt en arrière,
Sans lui répondre; et voyant près de là
Une autre poule, elle l'interrogea :

Expliquez-moi, s'il vous plaît, ma commère,
D'où peut venir ma prompte aversion
Pour ce poulet. —Hélas! d'une raison
Triste, cruelle, et pourtant à la mode
Dans ce pays, où l'on a pour méthode
De préférer une brillante voix
A d'autres dons qui ne me touchent guères,
Mais qui pourtant deviennent nécessaires
Dans certains cas. On prétend qu'autrefois
Nos coqs étoient les plus beaux de la terre,
Vifs en amour, terribles à la guerre:
Tout change, hélas! ici nous l'éprouvons
Bien plus qu'ailleurs : nos coqs sont des chapons.
Je vous plains fort, dit ma poule en colère:
J'ai parcouru déjà bien des pays;
On a pensé me battre en Angleterre,
Puis me rôtir aux rives de Cadix;
Mais vivre ici me paroît encor pis.
Elle dit, part, vole vers la voiture
D'un voyageur, et, je ne sais comment,
Grimpe dessus, puis la voilà courant,
Sans savoir où, pour sortir d'Italie.
Ce voyageur étoit un Allemand,
Qui la conduit bientôt en Germanie,
Dans son château de Kursberchtolfgaxen,
Près de la Drave, entre Inspruck et Brixen.
Ma poule à peine est dans cette contrée,
Que de cent coqs on la voit entourée.
Mais, avant tout, de ces nouveaux amans
Elle étudie un peu le caractère:

Et

Et sur ce point tout doit la satisfaire.
Ces bons Germains sont doux, sensibles, francs,
Aimant l'honneur et non les complimens,
Et préférant au grand art de paroître
L'art bien plus sûr et moins facile d'être.
A se fixer parmi ces bonnes gens
Voilà ma poule enfin déterminée.
Elle choisit le plus aimable époux,
Et lui déclare, en présence de tous,
Qu'ils vont serrer les doux nœuds d'hyménée.
Ah! quel bonheur! lui répond tendrement
Le jeune coq; mais parlez franchement:
Vous savez bien que, dans cette journée,
Il faut d'abord, pour articles premiers,
Que vous puissiez fournir seize quartiers.
—Seize quartiers! dit la poule étonnée.
—Oui, c'est le taux; rien de fait sans ce point.
—Expliquez-vous; je ne vous entends point;
Quartiers de quoi? —Mais vraiment de noblesse:
Nous la cherchons bien plus que la tendresse
Dans nos hymens; et, sans cela, jamais
Nous ne pourrions faire entrer nos poulets
Dans certains lieux nommés ménageries,
Où, bien à l'aise, et sans servir à rien,
De la patrie ils vont manger le bien;
Tandis qu'ailleurs nos poulettes nourries
S'en vont jouir d'un état respecté,
Qui leur permet pendant toute leur vie
Mêmes plaisirs et même oisiveté.
A ce discours, notre poule ébahie

Ouvre le bec, écoute, et réfléchit;
Puis tout-à-coup, sans se fâcher, lui dit:
Mon cher ami, je n'ai point de noblesse,
Et vos grands mots me sont peu familiers;
Mais je connois l'amour et la sagesse,
Et les préfère à vos seize quartiers.
Voilà ma dot, qui suffira, j'espère.
En attendant, je quitte cette terre,
Où je croyois trouver plus de bon sens;
Mais, je le vois, chacun a sa folie;
Et, sans juger les pays différens
Où j'ai passé, j'aime mieux ma patrie.
  Après ces mots, elle part brusquement,
Pour retourner au bon pays normand.
Là, son projet étoit, dit-on, de faire
Un beau traité bien abstrait et bien long,
Sur-tout obscur, pour qu'il parût profond,
Comme on les fait, sur la cause première
Des lois, des mœurs, des droits des nations,
Semant par-tout force réflexions.
Un tel ouvrage auroit charmé sans doute;
Mais le renard mangea l'auteur en route.

LE CHIEN DE CHASSE,

CONTE.

Je me souviens qu'autrefois, quand j'aimois,
J'étois souvent trahi par ma maîtresse :
Lors furieux, j'abjurois ma tendresse;
Je renonçois à l'amour pour jamais.
Je me disois : Quittons ce vain délire;
Que ma raison reprenne son empire :
Soyons heureux et libre désormais;
Brisons, brisons une importune chaîne
Qui m'avilit, et me lasse, et me gêne;
Vivons pour nous, vivons pour les beaux arts,
Et livrons-nous tout entier à l'étude.
Quand c'étoit dit, je portois mes regards
Autour de moi; tout étoit solitude;
Rien ne pouvoit m'inspirer de desir;
Tout augmentoit ma vague inquiétude :
Pour un cœur vide il n'est point de plaisir.
Bientôt quittant mes projets de sagesse,
Ayant besoin d'aimer ou de mourir,
Bien humblement aux pieds de ma maîtresse
Je revenois me faire encor trahir.

Tant de foiblesse est pour vous incroyable ;
Vous en riez; vous semblez en douter;
Pour vous convaincre, il faut vous raconter
D'un épagneul l'histoire véritable.

Un jeune chien, qui s'appeloit Médor,
Bien reconnu pour chien de bonne race,
Marqué de feu, plein d'ardeur et d'audace,
D'un bon vieux garde étoit le seul trésor.
Tous les matins il le suit à la chasse;
Au bois, en plaine, également savant,
Le nez en l'air, il va prendre le vent:
Tout à la fois il court, sent, et regarde,
Quête toujours sous le fusil du garde;
Et ramenant le gibier sous ses pas,
De plus d'un lièvre il cause le trépas.
Il va suivant la caille fugitive,
Ou le faisan, ou la perdrix craintive
Qui trotte et fuit à travers le guéret;
Médor l'atteint, et demeure en arrêt:
La patte en l'air et l'oreille dressée,
L'œil sur sa proie, immobile, il attend
Que la perdrix, par le chasseur poussée,
Parte, s'élève, et retombe à l'instant:
Sur elle alors il court avec vîtesse,
Sans la meurtrir entre ses dents la presse,
Et la rapporte à son maître en sautant.
Tant de talens rendent Médor utile:
Mais de vertus ils sont accompagnés;
Médor, aimable autant qu'il est habile,
Possède un cœur qui vaut mieux que son nez:
Il est soumis, doux, caressant, docile,
Sur-tout fidèle. Hélas! au cœur du chien
Cette vertu choisit son domicile;

Au cœur de l'homme elle n'a plus d'asile :
J'en suis fâché ; car nous y perdons bien.
Non-seulement Médor aime son maître,
Mais son épouse et les petits enfans,
Et les voisins, les amis, les parens.
Il se disoit : Je dois bien reconnoître
Les soins de ceux qui daignent me nourrir ;
Combien pour moi leurs cœurs ont de tendresse !
Si par malheur je venois à mourir,
Je suis certain qu'ils mourroient de tristesse ;
Aussi toujours je prétends les servir.
Du tendre chien tels étoient le langage
Et le projet. Mais dans le voisinage
Étoit alors un jeune grand seigneur,
Riche, brillant, déterminé chasseur,
Pour ses perdrix ruinant son village,
Laissant mourir de faim ses paysans,
Mais nourrissant dans l'hiver ses faisans,
Et se plaignant qu'aux moissons, aux semailles,
Les laboureurs venoient troubler ses cailles.
Il voit Médor, il veut l'avoir soudain :
Garde, dit-il une bourse à la main,
Ton chien me plaît, prends cet or à sa place.
—Ah, monseigneur! mon chien est trop heureux.
Ici, Médor. il a l'air tout joyeux
De tant d'honneur : Médor, l'oreille basse,
A pas comptés arrive tristement ;
Aux pieds du garde il se couche en tremblant :
Son air soumis semble demander grace ;

Mais c'est en vain. Loin de le caresser,
Le garde, au cou lui passant une chaîne,
Sans être ému, sans partager sa peine,
A coups de pied ose le repousser
Vers le seigneur, qui sur le champ l'emmène.
  Quoi! c'est ainsi qu'il m'aimoit! dit Médor;
Un seul moment suffit pour qu'il m'oublie!
Hélas! pour lui j'aurois donné ma vie;
Et cet ingrat me donne pour de l'or!
La pauvreté l'y contraignoit sans doute:
Aimer un chien est un plaisir qui coûte;
Le sentiment n'est pas fait pour les gueux.
Las! je les plains, ils sont bien malheureux.
Attachons-nous à notre nouveau maître;
Le servant bien, je lui plairai peut-être,
Et mon bonheur sera sûr dans ce cas;
Car il est riche, il ne me vendra pas.
  Dès ce moment, le beau chien ne respire
Que pour complaire à son nouveau seigneur.
Il y parvient : patience et douceur
Font obtenir tout ce que l'on desire.
Bientôt Médor du maître est favori,
Le suit par-tout, est admis à sa table:
Auprès du chien personne n'est aimable;
Autant que lui personne n'est chéri;
Et monseigneur hautement le préfère
A ses amis, à sa famille entière,
Même à sa femme; et l'on m'en croira bien;
Pour ces messieurs leur épouse n'est rien.

L'heureux Médor excite un peu l'envie :
Tel est le sort de tous les grands talens.
Dans la maison, valets et courtisans
L'abhorrent tous, et tous passent leur vie
A cajoler, à caresser Médor :
Qu'il est charmant ! il vaut son pesant d'or,
S'écrioient-ils ; et puis, tournant la tête,
Disoient tout bas : O l'incommode bête !
Quand serons-nous délivrés de ce chien ?
Un an s'écoule ; et Médor, qui croit être
De plus en plus adoré de son maître,
Mange, dort, boit, et ne redoute rien.
Mais certain jour que monseigneur le mène,
Selon l'usage, à ses nobles travaux,
Soit négligence ou bien foiblesse humaine,
Le grand Médor passe sur des perdreaux
Sans les sentir. Monseigneur en colère,
A coups de fouet vient corriger Médor.
Médor battu chasse plus mal encor,
Prend de l'humeur, et finit par déplaire
Complètement à son maître offensé.
Dans le moment l'arrêt est prononcé :
Chassez Médor. Aussi-tôt la canaille,
Avec transport, à grands coups de bâton,
Au beau Médor fait vider la maison.
Et notre chien, qui sort de la bataille
Borgne, boiteux, et le corps tout meurtri,
Commence à voir que ces grands que l'on vante
N'ont pas toujours une amitié constante,

Et quelquefois changent de favori.
Allons, dit-il, ceci me rendra sage:
Par un seigneur cruellement battu,
Et par un garde indignement vendu,
Je ne veux plus d'un si dur esclavage.
Je fuirai l'homme : il est dur et méchant.
Les femmes sont sans doute moins cruelles;
Elles ont l'air aussi douces que belles:
Éprouvons-les. Il dit: dans le moment
Notre Médor voit une belle dame
Qui se promène avec son jeune amant.
Un doux espoir s'empare de son ame;
Il s'en approche; et, d'un air suppliant,
De leurs souliers vient baiser la poussière,
Puis les regarde, et leur dit tendrement:
N'aurez-vous point pitié de ma misère?
Les amoureux ont toujours le cœur bon.
Tout aussi-tôt cette dame attendrie,
Du pauvre chien se déclare l'amie,
Et sur le champ le mène à sa maison.
Le bon Médor lui marque sa tendresse
Par plus d'un saut, par plus d'une caresse;
Et rencontrant en chemin le mari,
Il aboya, soit hasard, soit adresse.
Ce dernier trait enchanta sa maîtresse,
Et dès ce jour Médor fut favori.
Voilà Médor menant joyeuse vie;
Et, plus heureux que chez le grand seigneur,
Il suit par-tout sa maîtresse chérie;

Le jour, la nuit, vigilant défenseur,
Couche auprès d'elle ; et, sûr d'avoir son cœur,
Il ne craint plus ni le sort ni l'envie.
Tout alloit bien : une nuit, par malheur,
L'amant pour qui cette dame soupire,
Sans doute ayant quelque chose à lui dire
De très-secret, se lève doucement ;
Et, vers minuit, tandis que tout repose,
Dessus l'orteil marchant légèrement,
Il va gratter à la porte mal close
De la beauté qui ne dort pas encor.
Au premier bruit, le vigilant Médor
S'élance, jappe, et ses cris effroyables
Font que les gens se pressent d'accourir :
Notre amoureux n'a que le tems de fuir,
Donnant tout bas le chien à tous les diables,
Et jurant bien qu'il en seroit vengé.
La dame aussi le juroit dans son ame ;
Et, le matin, la charitable dame
Vient annoncer que Médor enragé,
Depuis trois jours n'a ni bu ni mangé ;
Qu'à la douleur son ame étoit en proie ;
Mais que pourtant songeant au commun bien,
Et par raison sacrifiant son chien,
Elle consent qu'aussi-tôt on le noie.
Dans le moment, bâtons, broches, épieux,
Sont préparés au chien qu'on abandonne.
Médor le voit, Médor quitte ces lieux,
Et fuit la mort qui de près le talonne.

Il court bien loin, et dans d'épais taillis
Va se cacher loin de ses ennemis.
  Allons, dit-il, pour peu que ceci dure,
Tous mes chagrins seront bientôt finis :
Jusqu'à présent tout va de mal en pis;
La mort bientôt doit faire la clôture.
Mais je mourrai libre, ou je ne pourrai.
Je ne veux plus voir ni servir personne :
A mes besoins tout seul je pourvoirai;
J'irai, viendrai, resterai, chasserai,
Sans qu'un tyran à son gré me l'ordonne :
De tout péril je serai dégagé,
Et n'aurai plus à craindre qu'une belle
Dise par-tout que je suis enragé,
Lorsque je suis courageux et fidèle.
C'est décidé, je veux vivre pour moi.
  Il le croyoit; mais cette triste vie
En peu de tems le fatigue et l'ennuie :
Vivre en autrui, c'est la première loi
Des malheureux capables de tendresse.
Médor bientôt, accablé de tristesse,
Songe au passé, regrette jusqu'aux coups
Que lui donnoient son maître et sa maîtresse :
Il sent contr'eux expirer son courroux,
Et va chercher jusque dans son village
Son premier garde, avec lui se rengage
Dans ses premiers, dans ses plus chers liens;
Et, tout honteux devant les autres chiens,
Il leur disoit : J'ai tort, je le confesse;

Mais vous voyez jusqu'où va ma foiblesse
Pour ces humains qui ne nous valent pas.
Accordez-moi le pardon que j'implore.
Il est affreux de chérir des ingrats;
Mais n'aimer rien est cent fois pis encore.

FIN.

PIÈCES FUGITIVES.

VERS SUR ANET.

Vallon délicieux, asile du repos,
Bocages toujours verds, où l'onde la plus pure
Roule paisiblement ses flots,
Et vient mêler son doux murmure
Aux tendres concerts des oiseaux,
Que mon cœur est ému de vos beautés champêtres!
J'aime à me rappeler, sous ces rians berceaux,
Qu'en tout tems Anet eut pour maîtres
Ou des belles, ou des héros.
Henri bâtit ces murs (1), monumens de tendresse;
Il y grava par-tout le nom de sa maîtresse:
Chaque pierre offre encor des croissans, des carquois,
Et nous dit que Diane ici donna des lois.
Vendôme (2), couronné des mains de la victoire,
Sous ces antiques peupliers
A long-tems reposé sa gloire :
Et lorsque de Philippe il guidoit les guerriers,
Qu'il faisoit fuir l'Anglais et soumettoit l'Ibère,
Accablé sous le poids des grandeurs, des lauriers,
Vendôme, seul soutien d'une cour étrangère,

(1) On sait que Henri II bâtit Anet pour Diane de Poitiers : leurs chiffres sont par-tout dans le château.

(2) Le grand Vendôme a possédé et embelli Anet. Ce fut d'Anet qu'il partit pour aller mettre Philippe V sur le trône d'Espagne.

A regretté d'Anet le vallon solitaire.
Du Maine vint après (1); Du Maine, nom fameux,
Qui rappelle les arts, l'esprit, la politesse :
Sur les gazons d'Anet, théâtre de leurs jeux,
Des immortelles sœurs la troupe enchanteresse
Suivit et chanta sa princesse.
Enfin de ces beaux lieux Penthièvre est possesseur.
Avec lui la bonté, la douce bienfaisance,
Dans le palais d'Anet habitent en silence :
Les vains plaisirs ont fui, mais non pas le bonheur.
Bourbon n'invite point les folâtres bergères
A s'assembler sous les ormeaux;
Il ne se mêle point à leurs danses légères;
Mais il leur donne des troupeaux.
Que ton orgueil, Anet, sur ces titres se fonde :
D'avoir changé de maître, eh quoi! te plaindrois-tu?
Toi seul tu possédas tous les biens de ce monde,
Amour, gloire, esprit et vertu.

(1) Madame la duchesse du Maine, si célèbre par son esprit, et par son goût pour les lettres, tenoit sa cour à Sceaux et à Anet.

LA FAUVETTE,

LA FAUVETTE,

A MADAME L. D. D'O...

SUR SA CONVALESCENCE.

UNE jeune fauvette aimable autant que belle
Nourrissoit avec soin quatre jolis petits;
De son hymen c'étoient les fruits.
Elle les couvroit de son aile
Contre la froidure des nuits,
Attendoit pour dormir qu'ils fussent endormis,
Rêvoit d'eux, s'éveilloit sans cesse
Pour les écouter respirer,
Pour les baiser, et s'assurer
Que dans le nid rien ne les blesse.
Le matin, courant le pays,
Elle alloit d'une aile rapide
Chercher les grains, les vers dont elle étoit avide,
Non pour elle, mais pour ses fils.
Dans le chemin pourtant s'il s'offroit à sa vue
Quelque oiseau malheureux ou souffrant de la mue,
Elle le consoloit, le plaignoit, lui donnoit
Ce qu'elle avoit, et retournoit
Chercher d'une vîtesse extrême
Pour ses enfans des grains nouveaux,
Toujours prête à tous les travaux,
Et n'oubliant jamais personne qu'elle-même.

Un jour qu'elle apportoit la béquée aux petits,
A la porte de son logis
Se présente vis-à-vis d'elle
L'autour à la serre cruelle.
La pauvre fauvette frémit;
Son bec laissa tomber la pâture nouvelle,
Et toute tremblante elle dit :
Ah, monseigneur! je vous en prie,
Accordez-moi quelques instans;
Dans trois jours mes fils seront grands;
Alors mangez-moi, j'y consens;
Mais jusques-là j'aime la vie.
Ses quatre petits, l'entendant,
S'élancent aussi-tôt tombant, courant, volant,
Et viennent à l'autour faire une autre prière :
Monsieur l'autour, monsieur l'autour,
C'est nous qu'il faut priver du jour;
Vous ferez bien meilleure chère :
Nous sommes délicats, vous aurez du plaisir :
Aussi bien nous allons mourir,
Si vous nous mangez notre mère.
Plusieurs oiseaux du bois accourant à leurs cris,
Reconnoissent leur bonne amie,
Et tous veulent donner leur vie
Pour sauver la sienne à ce prix.
Heureusement l'autour venoit de prendre
Et de croquer quatre perdrix.
Quand il n'avoit pas faim, il avoit le cœur tendre;
Il se laissa toucher : les oiseaux réunis

Chantèrent leur reconnoissance;
Le jour de cette délivrance
Devint la fête du pays.

Vous, qui dans ce récit ne voyez qu'une fable,
Savez-vous bien quelle est cette mère adorable
Que j'ai tâché de peindre avec des traits si doux?
Tout le monde le sait, hors vous.
J'ajoute à son portrait, que, sans art, sans adresse,
Elle a su captiver l'estime et la tendresse
Que le Français souvent sépare du respect.
Chacun de nous, à son aspect,
La montre à son épouse, à sa fille, à sa mère,
Comme l'exemple heureux des vertus qu'il révère.
Vous ne devinez point? Pour dernier trait enfin,
Dans sa dernière maladie
Tout le monde pour elle auroit donné sa vie,
Et chaque malheureux trembloit d'être orphelin.

INSCRIPTION.

Gravée à l'endroit du jardin d'Etupes où madame L. D. D. W. a rassemblé tous ses enfans.

Ici la plus heureuse et la plus tendre mère
Réunit onze enfans idole de son cœur,
Et voulut consacrer cette époque si chère
De son amour, de son bonheur.
Passant, repose-toi sous cet épais feuillage;
Et, si tu chéris tes enfans,
Respire ici quelques instans,
Tu les aimeras davantage.

A MADAME L. D. D. W.

NÉE PRINCESSE DE PRUSSE.

Quoi! vous daignez sourire à mes foibles travaux!
A vos brillans palais préférant des chaumières,
La fille, la sœur des héros
Se plaît aux chansons des bergères!
Que dis-je? elle fait plus, sur un luth enchanteur,
En vers harmonieux, doux, élégans, faciles,
Avec le cœur des champs, avec l'esprit des villes,
Elle chante un pauvre pasteur.
Ces vers charmans feront ma gloire;
Vous avez célébré mon nom,
Il ne périra plus : du temple de mémoire
Les clefs depuis long-tems sont dans votre maison.

3

IMPROMPTU

A M. L'ABBÉ DELILLE,

Après avoir entendu son épisode de LA SOEUR GRISE, *dans le poëme de* L'IMAGINATION.

UN Mantouan, qui, du matin au soir,
Lisoit, louoit, relisoit son Virgile,
Ne pouvoit pas seulement concevoir
Qu'on eût tenté d'imiter ce beau style.
Certain Français lui présente Delille.
L'Italien, les comparant entr'eux,
Crie aussi-tôt : Dieu des vers! *ils sont deux*.

AU PRINCE

HENRI DE PRUSSE,

Visitant, avec M. L. D. de Penthièvre; *la pyramide élevée par ce prince à l'endroit du champ de bataille d'Ivri où s'assit Henri IV après sa victoire.*

(Une jeune paysanne donna ces vers au héros prussien, en lui présentant une branche de laurier.)

Ici se reposa des rois le plus aimable,
Triomphateur clément de la Ligue en courroux,
Comme César et vous aux combats redoutable,
Comme vous seul sensible et doux:
On doit aimer ceux qu'on imite.
A la place où s'assit cet illustre guerrier,
Daignez enfoncer ce laurier:
Planté de votre main, il y croîtra plus vîte.
O campagnes d'Ivri, de ce nouvel honneur
Ne perdez jamais la mémoire;
Un si beau jour vaut bien celui de la victoire.
Henri, de ses sujets le père et le vainqueur,
Reparoît à nos yeux sous une double image:
Penthièvre a ses vertus, son cœur;
D'Oels (1) a sa gloire en partage.

(1) M. le prince Henri avoit pris le nom de *Comte d'Oels.*

A M. DE FONTANES.

Vous me louez, et je vous loue :
Un pareil commerce est fort doux ;
Mais les méchans et les jaloux
Pourroient fort bien, je vous l'avoue,
Tant soit peu se moquer de nous.
Critiquez-moi plutôt, de peur que l'on ne pense
Que j'aime par reconnoissance
Le talent dont le ciel a voulu vous douer.
J'aime mieux renoncer d'une ame généreuse
A votre louange flatteuse
Qu'au doux plaisir de vous louer.

RÉPONSE

A des vers de mesdames de M... et de G...,
habitantes du Forez.

Je pensois que les noms d'Astrée,
De Diane, de Céladon,
Et les bords charmans du Lignon,
Et cette plaine consacrée
Par l'amour et par les talens,
N'existoient que dans les romans;
Qu'il n'étoit plus de ces Sylvies,
L'honneur, la gloire du Forez
Par leur esprit, par leurs attraits,
Et qui, sur ces rives fleuries,
S'en alloient chantant aux échos
Ou les beautés de la nature,
Ou les plaisirs d'une ame pure
Comme le crystal de leurs eaux.
Non, non, ce ne sont point des fables;
Vous les remettez en crédit:
Qui peut vous voir ou qui vous lit
Trouve les romans véritables.
Rien ne manque à l'illusion.
Adieu modestie et raison,
Vos vers font qu'elles m'abandonnent;
Je vais me croire Anacréon,
Puisque les Graces me couronnent.

A MADAME DE***,

En lui envoyant un exemplaire de NUMA.

J'AI voulu, dans ce foible ouvrage,
Présenter la vertu sous les traits les plus doux:
J'aurois dû peindre votre image,
Et je sens qu'Anaïs est encor loin de vous.
Aussi modeste et plus habile,
Mieux qu'elle vous savez régler tous vos desirs:
Ce qui coûte à son cœur pour le vôtre est facile,
Et ses devoirs sont vos plaisirs.

A M. DE LA HARPE,

Sur sa tragédie de PHILOCTÈTE.

QUE tu m'as fait verser de pleurs !
Comme ton Philoctète est touchant et terrible !
Que j'ai souffert de ses douleurs !
Je ne sais pas le grec ; mais mon ame est sensible,
Et pour juger tes vers il suffit de mon cœur.
J'ai reconnu dans toi l'élève de Voltaire ;
Souviens-toi qu'en mourant, l'Hercule littéraire
T'a désigné pour successeur.
Va, laisse murmurer une foule timide
D'envieux désolés, d'ennemis impuissans ;
Prends Philoctète pour ton guide :
Comme lui, tu souffris du venin des serpens,
Et comme lui tu tiens les traits d'Alcide.

A MADAME ***,

Sur un portrait donné deux fois.

Vous me l'aviez repris, mon cœur vous le pardonne.
Je sais que les amans se rendent leurs portraits;
Les amis, bien plus sûrs, les gardent à jamais:
L'amour prête, l'amitié donne.

POUR LE PORTRAIT DE CARLIN.

Il jouit du rare avantage
De conserver toujours ses amis, ses talens:
Son hiver reproduit les fleurs de son printems;
Il est ce qu'il étoit: les graces n'ont point d'âge.

FIN.

ROMANCES.

LE PONT DE LA VEUVE (1),

ROMANCE.

De la mère la plus tendre,
Je vais chanter les malheurs :
Bons fils, venez sur sa cendre
Répandre avec moi des pleurs ;
Vous qui, toujours en alarmes,
Vivez pour vos seuls enfans,
Bonnes mères, que vos larmes
Se mêlent à mes accens.

Au royaume de Valence
Une veuve avoit un fils ;
Amour, bonheur, espérance,
Sur lui s'étoient réunis.
Jeune, riche, aimable et belle,
A l'hymen se refusant,
Peut-on aimer, disoit-elle,
Un autre que son enfant ?

Un beau tournoi dans Valence
Attiroit maint chevalier ;
L'enfant meurt d'impatience
D'y montrer son beau coursier.

(1) Le sujet de cette romance est un fait arrivé dans le royaume de Valence. A trois quarts de lieue de Saint-Philippe, sur la route de Valence à Alicante, on passe *le Pont de la Veuve*, et tous les habitans du pays savent l'anecdote qui l'a fait bâtir.

Sa mère y consent, et pleure,
Et lui dit en l'embrassant :
Si tu veux que je ne meure,
Ne sois pas trois jours absent.

L'enfant part avec sa suite :
Bientôt il trouve un torrent;
Son coursier l'y précipite;
Les flots emportent l'enfant.
Pour le ramener à terre,
Efforts et secours sont vains.
Ah! trop malheureuse mère,
C'est toi sur-tout que je plains!

Un saint pasteur vient chez elle
Pour l'instruire de son sort;
A cette ame maternelle
Il donne le coup de mort.
Elle demeure accablée
Par l'excès de ses douleurs;
Sa vue est fixe et troublée,
Et ses yeux n'ont point de pleurs.

Sans proférer une plainte,
Renfermant tout dans son cœur,
Enfin, d'une voix éteinte,
Elle dit au saint pasteur :
J'irai bientôt, je l'espère,
Près de ces funestes eaux;
Vous m'y conduirez, mon père,
J'y trouverai le repos.

Là, que ma fortune entière
D'un pont devienne le prix,
A l'endroit de la rivière
Où j'ai perdu mon cher fils;
Et qu'au moins, dans ma misère,
Ce pont trop tard élevé
Préserve toute autre mère
Du malheur que j'éprouvai.

Elle dit, et tombe morte.
On suivit sa volonté :
Près du torrent on la porte;
Un pont s'élève à côté.
Ce pont, non loin de Valence,
Se fait encore admirer;
On le traverse en silence,
Et jamais sans y pleurer.

LE NOVICE DE LA TRAPPE,

ROMANCE.

LAINVAL aimoit Arsène,
Et ne put l'obtenir.
Traînant par-tout sa chaîne,
Il cherchoit à mourir.
A la Trappe il espère
Terminer son ennui :
Il entre au monastère ;
L'amour entre avec lui.

En lui donnant la haire,
Qu'il reçoit à genoux,
L'abbé lui dit : Mon frère,
Quel nom porterez-vous ?
Ah ! qu'on m'appelle Arsène ;
Ce nom, qui fit mon sort,
En redoublant ma peine,
Avancera ma mort.

Frère Arsène est novice,
Et sert d'exemple à tous ;
Discipline et cilice
Lui paroissent trop doux.

Pour éteindre sa flamme,
Il fait de vains efforts:
On ne guérit point l'ame
En déchirant le corps.

Il s'écoule une année
Sans qu'il soit plus heureux.
Enfin vient la journée
De prononcer ses vœux:
Il hésite, il chancèle,
Sentant bien qu'à jamais
Son cœur sera fidèle
Aux premiers qu'il a faits.

Le désespoir l'emporte;
Mais, dans l'instant fatal,
Un homme est à la porte
Qui demande Lainval.
On le refuse. Il crie:
Lainval, mon doux ami,
Ton amante chérie
Vient t'arracher d'ici.

Au fond du monastère
Cette voix retentit;
Du pied du sanctuaire
Le frère l'entendit.
Il court, hors de lui-même,
A des accens si doux;
Il voit l'objet qu'il aime,
Et tombe à ses genoux.

Son amante adorée
Lui présente la main;
Le ciel l'a délivrée
D'un tuteur inhumain.
Ce couple qui s'adore
Fuit loin de ce séjour:
Tous deux pleurent encore,
Mais des larmes d'amour.

CHIMÈNE ET LE CID (1),

ROMANCE

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

Le Cid, après son hyménée,
Pour les combats veut repartir;
Sa Chimène en est consternée,
Mais n'ose pas le retenir.
Elle garde un profond silence,
Fixe sur lui des yeux en pleurs,
Et tout-à-coup sa voix commence
Ce chant d'amour et de douleurs :

Ah! qu'une chaîne glorieuse
Nous prépare de cruels maux!
La villageoise est plus heureuse;
Son époux n'est point un héros:
Si, pour aller au labourage,
Cet époux la quitte au matin,
Au moins le soir, après l'ouvrage,
Il revient dormir dans son sein.

Paisiblement elle sommeille,
Sans voir en songe des combats;

(1) Cette romance est très-ancienne, et se chante en Espagne depuis plusieurs siècles.

Si quelque chose la réveille,
C'est l'enfant qu'elle a dans ses bras.
Elle lui donne sa mamelle,
Le baise et l'endort doucement;
L'univers se borne pour elle
A son époux, à son enfant.

Chaque dimanche elle s'habille
Et prend ses beaux ajustemens;
Douce gaîté dans ses yeux brille,
Et lui donne l'air de quinze ans.
Vers l'église elle s'achemine,
Pressant son fils contre son cœur;
Elle rencontre sa voisine,
Et lui parle de son bonheur.

Sur le pommeau de son épée,
Le Cid appuyé tristement,
De ses accens l'ame frappée,
Répond à Chimène en pleurant:
Va, rassure-toi, ma Chimène,
Nos deux cœurs ont même desir;
Peu d'instans finiront ta peine;
Je vais voir, vaincre, et revenir.

COMPLAINTE

DE

MARIE STUART,

Composée par elle-même, et traduite de l'anglais.

En vain de ma douleur affreuse,
Ces murs sont les tristes échos :
En songeant que je fus heureuse,
Je ne fais qu'accroître mes maux.
A travers ces grilles terribles
Je vois les oiseaux dans les airs ;
Ils chantent leurs amours paisibles,
Et moi je pleure dans les fers.

Quel que soit le sort qui m'accable,
Mon cœur saura le soutenir.
Infortunée, et non coupable,
Je prends pour juge l'avenir.
Perfide et barbare ennemie,
On détestera tes fureurs,
Et sur la tombe de Marie
La pitié versera des pleurs.

Voûtes sombres, séjour d'alarmes,
Lieux au silence destinés,
Ah ! qu'un jour passé dans les larmes
Est long pour les infortunés !
Les vents sifflent, le hibou crie,
J'entends une cloche gémir;
Tout dit à la triste Marie :
Ton heure sonne, il faut mourir.

MUSETTE.

L'autre jour, sous l'ombrage,
Un jeune et beau pasteur
Racontoit ainsi sa douleur
A l'écho plaintif du bocage:
Bonheur d'être aimé tendrement,
Que de chagrin marche à ta suite!
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vîte?

Ma bergère m'oublie;
Amour, fais-moi mourir:
Quand on cesse de nous chérir,
Quel cruel fardeau que la vie!
Bonheur d'être aimé tendrement,
Que de chagrin marche à ta suite!
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vîte?

Contentamientos de amor,
Que tan cansados llegays,
Si venis paraque os vays?
Monte-Mayor, *Diana, lib. II.*

COUPLETS

À MADAME D. M.

Chantés par ses enfans le jour de St. Louis, sa fête.

Sur l'air : TRISTE RAISON.

VOTRE patron, bien moins tendre qu'austère,
Gagna le ciel en quittant ses parens;
Ah! puissiez-vous ne trouver au contraire
Le paradis qu'au sein de vos enfans!

Si vous l'aviez suivi dans son voyage,
Quand de l'Egypte il couroit les déserts,
Loin d'y trouver comme lui l'esclavage,
Les Sarrasins auroient brigué vos fers.

A son retour, par de belles sentences
Du peuple franc il assura les droits;
L'esprit à peine entend ses ordonnances;
Le cœur suffit pour comprendre vos lois.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES.

TABLE

DES POÉSIES.

CONTES EN VERS.

PIÈCES FUGITIVES.

ROMANCES.

FIN DE LA TABLE.